SLASH ★ POKEY LAFARGE ★ RICHARD HAWLEY ★ THE DOORS

Rolling Stone

FRANCE

JUIN 2024
NUMÉRO 163

ÉVÉNEMENT
DANS LES COULISSES
du Cognac Blues Passions

REPORTAGE
À LA POURSUITE DE HUNTER S. THOMPSON
Par Morgan Navarro

COUNTRY SOUL
DE RAY CHARLES À BEYONCÉ
Nés sous un autre groove

FESTIVALS
Les rendez-vous de l'été à ne pas manquer

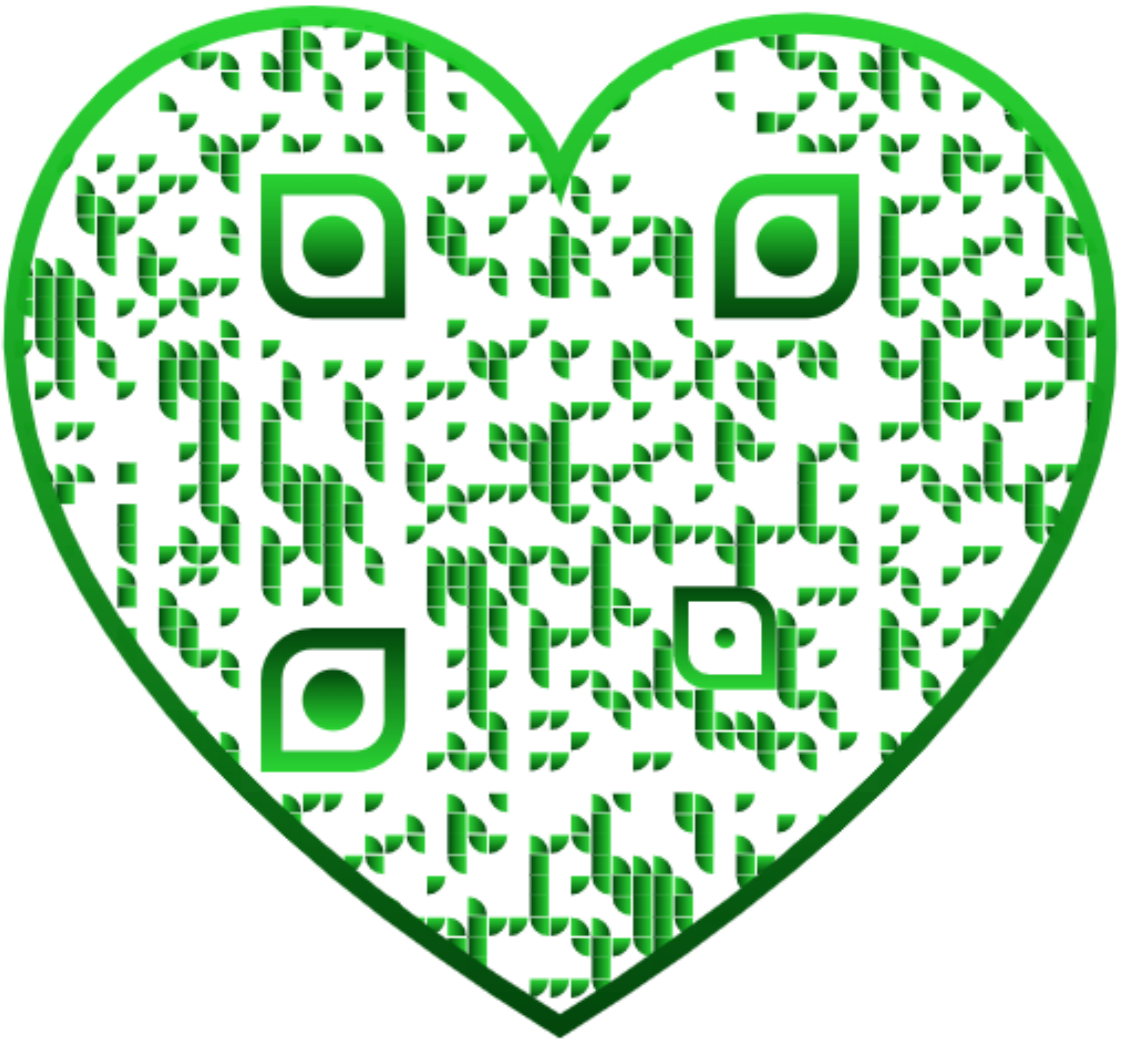
RETOUR AUX BASIQUES
Kings of Leon
Rival Sons
Royal Republic

+
Russel Crowe
Cedric Burnside
Manu Lanvin
Charley Crockett
Howlin'Jaws

DANS LA PEAU DE ZIGGY STARDUST

DAVID BOWIE

Le making of d'un album culte



LA VILLE DE NICE PRÉSENTE

NICE JAZZ FEST'

20 • 23 AOÛT 2024

Place Masséna | Théâtre de Verdure

©VILLE DE NICE | 05/2024

NAS • JUNGLE • PHOENIX • SAMPHA
YAMÊ • MEUTE • OMAH LAY
MONTY ALEXANDER • THEE SACRED SOULS
DABEULL LIVE BAND • MULATU ASTATKE
KENNY GARRETT • REJJIE SNOW
JULIEN GRANEL • LÉON PHAL
KAREEN GUIOCK-THURAM • JON CLEARY
JORDAN RAKEI • YANNIS & THE YAW
LOUIS MATUTE LARGE ENSEMBLE
STELLA COLE • ALFREDO RODRIGUEZ
THEO CROKER • ARNAUD DOLMEN
& LE VITYGROOVE

nicejazzfest.fr

ferret JOAILLIER · TSF JAZZ · sacem · RÉGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR · STOCKFISH · #ILoveNICE · VILLE DE NICE

Sommaire

NUMÉRO 163
JUIN 2024

72

Kings of Leon

Toujours aussi créative, la famille Followill, nourrie d'un enthousiasme débordant, signe un neuvième album studio plutôt engageant, *Can We Please Have Fun?*
PAR MATHIEU DAVID

82

Country soul

De Ray Charles à Carolina Chocolate Drops, prenez donc la longue route qui a conduit jusqu'à *Cowboy Carter*, de Beyoncé. Notre sélection des 15 meilleurs disques du genre.
Par WILL HERMES

63

La grande chasse au Hunter

Morgan Navarro revient sur les coulisses de son dernier ouvrage, *Gonzo, voyage dans l'Amérique de Las Vegas Parano*, qui l'a amené à sillonner les États-Unis sur les traces d'Hunter S. Thompson, accompagné de Jack Souvant, reporter radio au micro bien ouvert.
PAR MORGAN NAVARRO

PHOTO DE **GILLES PETARD**

Sommaire

24 Rival Sons

Jay Buchanan, sa voix, et Scott Holiday, sa guitare, mènent la barque Rival Sons depuis maintenant presque quinze ans. Passé, présent, futur et spiritualité ! Ils seront sur la scène du Cognac Blues Passions le 5 juillet prochain.
Par ALMA ROTA

Le Mix

RENCONTRE
14 **Slash**
Le "Gunner" signe un premier album de blues, où l'on retrouve de nombreux invités prestigieux.
Par MATHIEU DAVID

Q&R
18 **Pokey LaFarge**
L'Américain revient avec un nouveau disque, et promet de "*faire de la musique qui transmet de la joie pure*". Interview.
Par BELKACEM BAHLOULI

RENCONTRE
20 **Richard Hawley**
Avec son dernier opus, le guitariste enveloppe son timbre de crooner d'une veine organique.
Par SOHIE ROSEMONT

Magazine

FESTIVAL
30 **Un été en musique**
De la Bretagne à la Côte d'Azur, avec un grand détour par Québec, la rédaction vous propose sa sélection des grands rendez-vous de l'été.
Par PIERRE-MARIE DUFOUR

EN COUVERTURE
44 **Dr Bowie et Mr Stardust**
Quand les studios et les plateaux radio et télé se transforment en autant de laboratoires, making of d'un disque et d'un personnage entrés dans l'histoire de la culture populaire.
Par DENIS ROULLEAU

Rubriques

Éditorial	8
Playlist	10
Chronique Yves Bigot	16
Chronique Bruno Patino	19

Guide

Musique

ROYAL REPUBLIC
91 **À plein régime**
Entrain et sourires : on ne change pas une méthode qui gagne !
Par XAVIER BONNET

TRÉSOR ENTERRÉ
98 **Jalen Ngonda**
… fait revivre la soul vintage, celle des grandes heures de la Motown et du label Stax.
Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE
100 **Riders on the Storm**
À mi-chemin entre la BO de western et la chanson psyché, le single des Angelinos est le fruit d'une longue, longue histoire. Making of.
Par PHILIPPE BARBOT

BD

106 **Black Star**
Le combat mythique, en 1910, entre Jack Johnson et Jim Jeffries. Édifiant.
Par LORAINE ADAM

Livres

108 **Benjamin Whitmer**
À la recherche d'un fils disparu, dans une ville dédiée à l'industrie militaire nucléaire.
Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

114 **Kathleen Hanna**
L'icône punk nous parle de sa vie, de la maladie de Lyme et de Cobain.
Par ELISABETH GARDER-PAUL

En couverture

David Bowie
par **Brian Ward**

© PATRICK SKOWGLOW

festival de Nîmes

en Occitanie

NÎMES

2024

MAI / **31** : ERIC CLAPTON + ROVER

JUIN / **14** : SHAKA PONK + DIONYSOS / **15** : IAM + MC★SOLAAR / **22** : CALOGERO

23 : GRAND CORPS MALADE + CAMILLE & JULIE BERTHOLLET

26 : THE OFFSPRING + SIMPLE PLAN / **28** : SCH / **30** : SLIMANE + CLAUDIO CAPÉO

JUILLET / **4** : SOFIANE PAMART + GEORGE KA / **5** : PATRICK BRUEL + YCARE

6 : NINHO + MALO / **10** : AVRIL LAVIGNE / **11** : MACKLEMORE + JORDAN WARD

12 : SIMPLE MINDS + EAGLE-EYE CHERRY / **16** : JAMES BLUNT + SUZANNE VEGA

17 : PLK + BEKAR / **18** : DADJU & TAYC + EKLOZ

19 : ÉTIENNE DAHO + PATTI SMITH QUARTET / **20** : BIGFLO & OLI

La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée

Midi Libre

FESTIVALDENIMES.COM

Sud de France

Info Concert

RTL2 LE SON POP-ROCK

Licence 2 L-R-21-010707 et Licence 3 L-R-21-010612

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTRICE GRAPHIQUE **Ophélie Lebehot**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : **Driss Abdi, Loraine Adam, Philippe Barbot, Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet, Charles Bloch, Xavier Bonnet, Mathieu David, Éric Delon, Renaud Dély, Bertrand Deveaud, Pierre-Marie Dufour, Alain Frétet, François Guillaume, Lauric Henneton, Dom Kiris, Philippe Langlest, Bruno Patino, Samuel Regnard, Sophie Rosemont, Denis Roulleau, Silvère Vincent, Francis Zégut.**

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ
PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE **sales@rollingstone.fr**
PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS **M.I.N.T/Fabrice Régy**
FABRICE@MINT-REGIE.COM
01 43 65 19 56

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres/Pascale Delifer**
P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. **04 88 15 12 41**
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Service abonnements

Offre valable jusqu'au 30 juin 2024, réservée aux nouveaux abonnés.
SERVICE CLIENT : relationclient@rollingstone.fr
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en adressant un courrier à Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France, ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr
Abonnement : bulletin page 12 - 1 an papier seul : 69 € - 1 an mensuel papier + numérique : 118,90 €
1 an papier + numérique (mensuel + hebdo) : 158,90 €

RS International Masthead

Penske Media Corporation (PMC)
CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
PRESIDENT **George Grobar**
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET **Debashish Ghosh**
VP-INTERNATIONAL MARKETS **Gurjeet Chima**
ASSOCIATE DIRECTOR BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Francesca Lawrence**
MANAGER, BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Emma Wagner**

Rolling Stone
CHIEF EXECUTIVE OFFICER **Gus Wenner**
DIGITAL DIRECTOR **Lisa Tozzi**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY CREATIVE DIRECTOR **Emma Reeves**
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS **Brian Szejka**
ASSOCIATE PUBLISHER **Jessica Grill**

FOUNDER & EDITORIAL DIRECTOR **Jann S. Wenner**

ROLLING STONE FRANCE IS PUBLISHED BY RS FRANCE SAS UNDER LICENSE FROM ROLLING STONE LICENSING, LLC, AN AFFILIATE OF PENSKE MEDIA CORPORATION. ROLLING STONE ® AND © 2024 ROLLING STONE, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

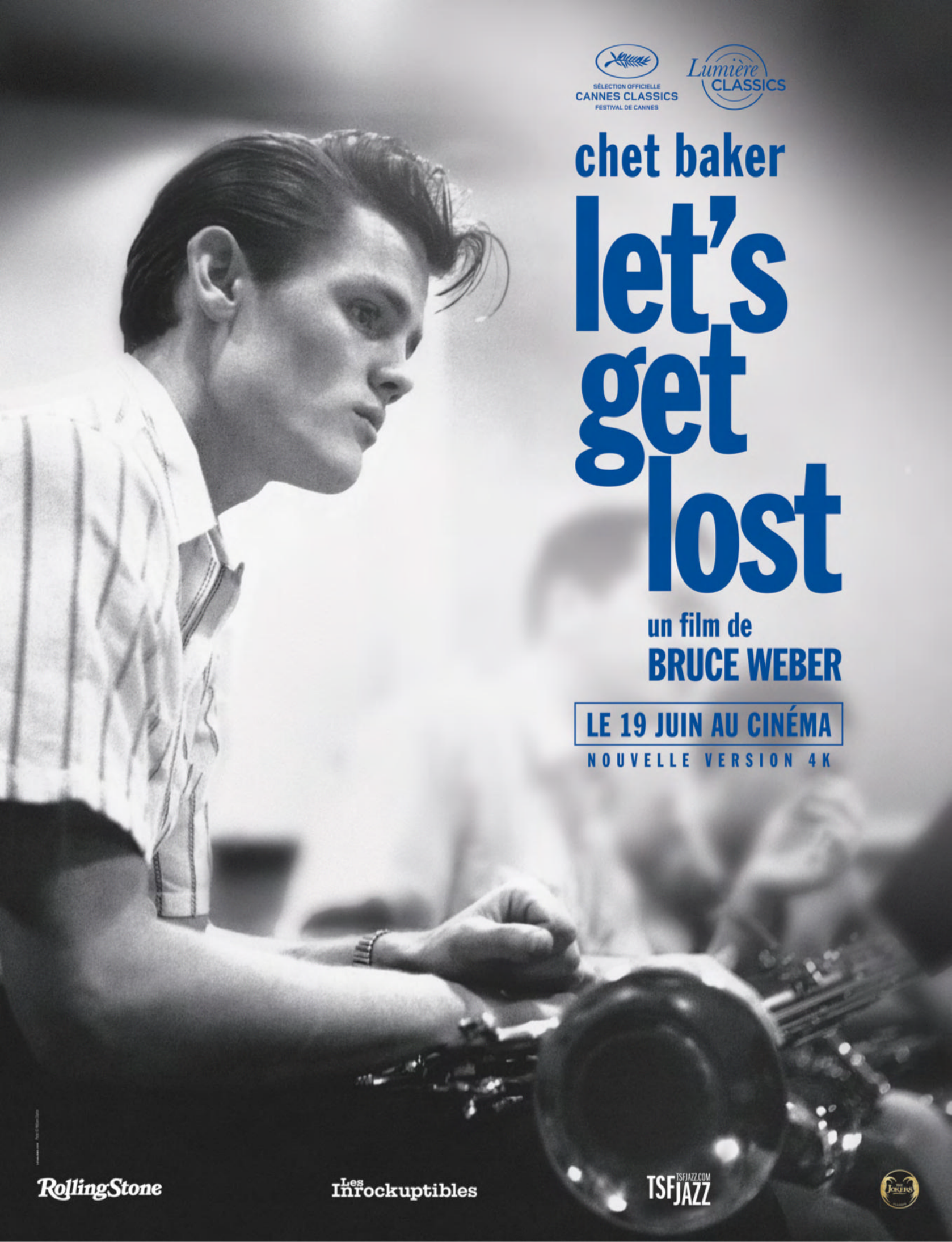
ROLLING STONE Nº 163 – MENSUEL, numéro de JUIN 2024. Rolling Stone est une publication éditée par RS FRANCE, SAS au capital de 1000 euros. RCS Paris 878 718 436. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 01 44 39 78 20. Dépôt légal : deuxième trimestre 2024. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 0128 D 82240. ISSN : 1764-1071. 26914
Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.

© 2024/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

ORIGINE DU PAPIER : FINLANDE
CE PAPIER : 100 % PEFC
IMPACT SUR L'EAU (P TOT) : 0,002 KG/TONNE


SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES
Lumière
CLASSICS
chet baker
let's get lost
un film de
BRUCE WEBER
LE 19 JUIN AU CINÉMA
NOUVELLE VERSION 4K
RollingStone
Les Inrockuptibles
TSFJAZZ.COM
TSFJAZZ

Édito

"Je n'oublierai jamais le moment où j'ai joué ces quatre notes, qui formaient une gamme blues. C'est comme si le ciel s'ouvrait à moi.."
SLASH

Par BELKACEM BAHLOULI

Taylor

LES SWIFTIES ONT DÉBARQUÉ en masse à Paris pour les quatre premières du Eras Tour de Taylor Swift. Quatre fois 45000 personnes, dont un bon quart d'Américains, enfin d'Américaines majoritairement, pour une simple raison… économique! Il revenait en effet moins cher à un États-Unien de prendre l'avion, d'être hébergé dans un hôtel, d'acheter un billet pour La Défense Arena et de "brûler" – en merchandising – de l'argent sur place que d'aller voir leur star préférée en bas de chez eux, du fait du *dynamic pricing*, ce système calqué sur celui de réservation des avions, hôtels ou locations de voiture, etc., où l'offre s'adapte à la demande – plus la demande est grande, plus le prix est élevé. Ainsi, les polémiques outre-Atlantique autour de cette méthode – dont Springsteen avait fait… les frais l'an dernier –, sont très loin de s'éteindre. Sauf que la demande pour la chanteuse a dépassé tous les plafonds possibles, rappelant ce fameux concert unique de retrouvailles de Led Zeppelin, en 2007, où plus de 18 millions de demandes ont été formulées pour moins de 20000 places disponibles. Mais les Anglais avaient maintenu un tarif raisonnable.

La swiftomania qui s'est abattue sur l'Europe est pourtant très récente. En 2011, lors de son premier passage à Paris, l'alors countrywoman n'avait pas fait le plein d'un Zénith en petite configuration. Après une dizaine d'albums, la star a oublié la country, est devenue chanteuse folk sur deux disques méritants, puis a viré popstar acidulée. Elle est aujourd'hui à son maximum et propose un show visuellement incroyable, girly à souhait, avec une production délirante – une équipe de 300 personnes en tout! Dire qu'elle a détrôné Madonna serait pourtant aller trop vite en besogne, car si cela chantait beaucoup – chorégraphies comprises – sur tous les titres, dans les travées de La Défense Arena, l'essentiel du chœur féminin venait d'outre-Atlantique. Et c'est là que le bât blesse: on peut lui reconnaître tout ce qu'on veut (talent, génie du business, présence scénique, show imparable), reste cette lacune de répertoire, incomparable avec celui de la "Ciccone". Beaucoup ont tenté de s'approcher de la "Madone des dancings", mais des prétendantes au trône, de Britney Spears à Cristina Aguilera, en passant par Beyoncé ou Lady Gaga, aucune ne réussira à moyen terme à égaler ce répertoire, BO de trois générations, chanté à Rio de Janeiro, début mai, devant 1,6 million de fans.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS!
Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

ÉDITION

Hors-série Taylor Swift

Taylor Swift est aujourd'hui, sans aucun doute, la plus grande icône pop de notre époque. L'autrice-compositrice-interprète a conquis le cœur de millions de fans avec ses hits, son univers musical, ses tenues glamour et ses shows pharaoniques.

Pour célébrer son passage en France, à Paris et à Lyon, votre magazine préféré vient de publier un hors-série conséquent de quelque 144 pages.

Rolling Stone a suivi l'artiste de tous les records depuis ses débuts, en 2009, à Nashville, alors jeune prodige de la country music à 19 ans, jusqu'à sa dernière tournée à guichets fermés, le Eras Tour : interviews et photos exclusives, éclairages sur différents moments de sa carrière, discographie commentée, top 100 de ses meilleures chansons, coulisses de la tournée et même un quiz pour tester vos connaissances! Un must-have pour les Swifties… Mais aussi pour ceux qui cherchent à comprendre le phénomène!

© ROB DEMARTIN

JAZZ in MARCIAC

SINCE 1978

Sud de France l'occitanie

18/07
▶04/08 2024

VULFPECK · LAUFEY · IBRAHIM MAALOUF · IMANY · CHRIS ISAAK · HIROMI
LUDOVICO EINAUDI · ANGELIQUE KIDJO · JACOB COLLIER · ANNE PACEO
CHUCHO VALDES · YOUN SUN NAH · AVISHAI COHEN · MESHELL NDEGEOCELLO · ...

THE DIRE STRAITS EXPERIENCE · PINK MARTINI

NEW'GARO *Création hommage à Claude Nougaro*

TRIBUTE TO AHMAD JAMAL

CLUB des PARTENAIRES
AMIS / MÉCÈNES / SPONSORS

JAZZINMARCIAC.COM / 05 62 09 33 33
FNAC · CARREFOUR · GÉANT · MAGASINS U · E. LECLERC · AUCHAN · CORA · CULTURA

france inter

PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE

Le Monde · mezzo · RollingStone · Les Inrockuptibles · jazz · sacem · SPEDIDAM

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Fontaine D.C.

"Starbuster" (XL)
Crise de panique à la gare de Saint-Pancras pour le chanteur Grian Chatten. Toujours dans un esprit de fin du monde imminente, Fontaine D.C. raconte, dans "Starbuster", cette histoire anxiogène avec une impression de suffocation permanente, sans pour autant oublier son sens de la romance irlandaise.

2. Howlin' Jaws

"Healer"
(Modulor/Bellevue)
Plus que réussi, *Half Asleep Half Awake*, le deuxième album de Howlin' Jaws, n'en finit pas de révéler des singles, comme une belle collection de 45-tours. Riche d'une réjouissante culture rock, on n'avait pas entendu une si efficace cowbell que celle qui rythme "Healer" depuis "(Don't fear) The Reaper", du Blue Oyster Cult.

3. David Bowie/ Brian Eno, feat. Nature

"Get Real" (Sounds Right)
Bowie et Eno ont travaillé sur "Get Real" au milieu des 90's pendant les sessions d'*Outside*. Aujourd'hui paraît ce remix, créé pour lutter contre le réchauffement climatique, en invitant Mère Nature en featuring. Les bruits de ladite nature font figure d'actes artistiques à part entière pour récolter des fonds.

4. Johnny Cash

"Well Alright"
(Mercury Nashville/UMe)
La légende de la country était aussi un songwriter, c'est l'idée de l'album posthume produit par son fils, John Carter Cash. Retravaillée, la démo de "Well Alright" datant de 1993, juste avant la réhabilitation par Rick Rubin, retrouve le style 50's de Cash, pour un coup de foudre dans un lavomatique.

5. Beverly Jo Scott/Calvin Russell

"Crossroads"
(Gel Production/PIAS)
Le temps d'un tribute album avec ses plus fidèles ami(e)s réunis par Manu Lanvin, on se console de la disparition de Calvin Russell, en 2011. La version de "Crossroads" par Beverly Joe Scott fait couler une larme à tous ceux qui ont croisé un jour la route chaotique du héros texan, authentique baroudeur du rock.

6. Emily Nenni

"Get to Know Ya"
(New West)
Quand une Californienne attrape le virus du Nashville Sound, "Get to Know Ya" sonne comme une virée festive dans un honky tonk. À la fois classique et rafraîchissante, la voix d'Emily Nenni est une pépite, parfaitement mise en valeur par la crème de l'americana implantée sur la terre promise de Music City.

7. Alberta Cross/ Band of Skulls

"Born in Amazement"
(Dark Matter/Austral Media/Kartel)
Ils ont un batteur en commun et partagent la même passion pour le glam-rock 70's. Il est donc naturel de retrouver les Anglo-Suédois d'Alberta Cross et les Britanniques de Band of Skulls sur "Born in Amazement", une sorte de mash up compressant T. Rex-Bowie-Springsteen et une bonne dose de stoner rock.

8. The Darts

"Pour Another"
(Alternative Tentacles/ Adrenaline Fix)
Nouvelle rasade du rock garage le plus sensuel, servi généreusement par les affolantes furies de The Darts. Orgues Farfisa en avant et guitares psychobillies échevelées, ces fléchettes sont les dignes héritières des Cramps, pour la dimension série B, et de Jello Biafra, leur patron de label, pour l'esprit punk rebelle.

9. Last Train

"Heroin" (Last Train Productions/Modulor)
Jamais là où on l'attend, Last Train réinvente son répertoire sous la baguette d'un orchestre symphonique. L'épique "Jane", tiré du premier album (*Weathering*), est devenu "Heroin", à peine murmuré par Jean-Noël, avant de s'envoler avec une emphase digne des grands films d'espionnage.

10. Parlor Snakes

"City Burns"
(T-Rec/Modulor)
Paris brûle-t-il ? Pour son quatrième album, Parlor Snakes est resté cloîtré dans son studio parisien, pendant qu'autour de lui, ça chauffe sévère. Paradoxalement, "City Burns" laisse une impression détachée, comme une froideur entre la ville et le duo franco-américain, qui a bâti un mur du son protecteur comme un cocon.

© MANON VIOLENCE - JONATHAN KLUGER - KEVIN CUMMINS - ALAN MESSER/COURTESY OF UNIVERSAL

Bell
présente

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

FEQ

UNE COLLABORATION
Coors LIGHT

4 — 14 JUILLET 2024

11 jours de musique au cœur de la ville de Québec

POST MALONE — ZAC BROWN BAND — NICKELBACK
50 CENT — THE OFFSPRING — ALEXANDRA STRÉLISKI
MÖTLEY CRUE — NAS — BEN HOWARD
MIEL DE MONTAGNE — BIGA*RANX — ACID ARAB
ET PLUS ENCORE

Découvrez la programmation complète

FEQ.CA

Loto Québec · SiriusXM · Desjardins · Hydro Québec · Chevrolet · Air Canada · SAQ · Iait · RioTinto · Alex Coulombe
Groupe Voyages Québec · Smirnoff · Énergie 98.9 · 107.5 rouge · Ville de Québec · Destination Québec · Québec · Canada · Commission de la capitale nationale du Québec · Plaines d'Abraham · Grand Théâtre Québec · BLEUFEU

Abonnements

Hebdo & mensuel digital
+ Web premium

EN CADEAU
un 45 tours Collector de BOB DYLAN
DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier + leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital + contenu Web premium

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE OU BULLETIN À RENVOYER À: ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE MENSUEL ET HEBDO)

☐ **1 AN** ☐ France métropolitaine : **69 €** ☐ UE + Suisse : **84 €** ☐ Monde : **90 €**

☐ **2 ANS** ☐ France métropolitaine : **110 €** ☐ UE + Suisse : **135 €** ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ **1 AN** (10 N°) ☐ France métropolitaine : **59 €** ☐ UE + Suisse : **72 €** ☐ Monde : **78 €**

☐ **2 ANS** (20 N°) ☐ France métropolitaine : **100 €** ☐ UE + Suisse : **130 €** ☐ Monde : **142 €**

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ
(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

1 MOIS RENOUVELABLE TACITEMENT

☐ **INTÉGRAL** (PAPIER + NUMÉRIQUE) : **6,90 €/Mois**

☐ **PAPIER SEUL** : **5,90 €/Mois**

MANDAT SEPA

COMPTE À DÉBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE: __ /__ / ____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CRÉANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET MA BANQUE À DÉBITER MON COMPTE CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Le Mix

QUOI DE NEUF
DANS LE ROCK ?

Slash (Not) Lonesome Blues

Fort d'une carrière solo de quinze ans, qui ne l'empêche pas d'avoir renoué avec Guns N' Roses, Slash se plaît à explorer de nouveaux territoires musicaux avec son premier album de blues, où l'on retrouve de nombreux invités prestigieux. **Par MATHIEU DAVID**

PHOTO DE **AUSTIN NELSON**

"Lorsque j'ai commencé la guitare, le blues britannique m'a énormément influencé."

SLASH

RAY-BAN ET HAUT-DE-FORME solidement vissé sur la tête, Slash, à l'aube de ses 60 ans, sort son… tout premier album de blues, *Orgy of the Damned*. Une orgie de sons et de solos, présentant un casting ultra-haut de gamme. *"J'avais un groupe de reprises de blues à la fin des années 1990,* explique-t-il. *Certains des musiciens se retrouvent d'ailleurs dans cet album. Ce n'était pas un projet très sérieux. Je voulais que nous enregistrions, mais j'avais d'autres préoccupations à l'époque."*

Loin d'être inactif, Slash s'est donc attelé à la confection de ce disque lors d'une pause entre deux tournées avec Guns N' Roses : *"J'avais ce break de trois semaines, je me suis dit que c'était le moment d'enregistrer, vu que les Conspirators* [musiciens de son projet solo, ndla] *étaient occupés de leur côté."* Se basant ainsi sur les chansons qu'il reprenait à l'époque, ainsi que poignée d'autres, il se lance donc dans l'enregistrement d'*Orgy of the Damned*. Qui durera trois semaines.

Pléthore d'invités se retrouve sur cet opus aussi sincère que réjouissant, dans lequel il a pu réunir Billy Gibbons (ZZ Top), Chris Stapleton ou même Brian Johnson (AC/DC). Une équipe gagnante pour rendre un vibrant hommage aux plus grands, mais aussi à ceux qui sont chers au cœur du guitariste. *"J'ai moi-même décidé qui chanterait sur quoi et appelé les invités concernés, à l'exception d''Awful Dream', avec Iggy Pop."* La collaboration avec "l'Iguane" s'est faite différemment : *"Johnny* [Griparic, basse] *m'a informé qu'Iggy Pop voulait faire du blues. Je l'ai appelé et lorsque je lui ai demandé quel morceau il souhaitait reprendre, il m'a répondu Sam Hopkins du tac au tac,* se souvient-il. *Nous l'avons enregistré en acoustique en seulement deux prises. J'en suis particulièrement fier, parce que je sais que c'était important pour lui."*

Pour reprendre "Papa Was a Rolling Stone", le musicien s'est dirigé vers la chanteuse soul-R'n'B, Demi Lovato. *"Dans la version originale, l'histoire est racontée par des voix adultes, ce qui fonctionne pour le côté rétrospectif, mais je voulais la reprendre avec quelqu'un de jeune, pour rendre l'histoire encore plus poignante,* reprend le guitariste. *J'ai pensé à Demi pour son registre falsetto et son feeling soul."* Grand sentimental, Slash ne peut s'empêcher de citer ses amis absents : *"Ma plus grande déception est de ne pas avoir Lemmy* [Kilmister de Motörhead, décédé en 2015]. *J'avais quelques idées et cela aurait fonctionné à merveille",* regrette-t-il.

Toutefois, le musicien ne souhaite pas pour autant être considéré comme un bluesman : *"J'écoute pas mal d'artistes blues contemporains, qui en jouent à plein temps et qui font des albums sérieux,* poursuit-il. *Je ne veux pas marcher sur leurs plates-bandes, ce serait intrusif et ils pourraient mal le prendre!* [Rires]" Pourtant il en écoute depuis sa tendre enfance : *"Mon père était un mordu de musique et j'ai été exposé très tôt, lorsque je vivais encore en Angleterre, aux Kinks, aux Yardbirds, aux Who et à Moody Blues,* se souvient-il. *Je me suis mis aux Stones quand nous avons déménagé aux États-Unis, mais tout cela reste très ancré dans le blues. Ma grand-mère m'a aussi fait écouter B.B. King et lorsque j'ai commencé la guitare, le blues britannique m'a énormément influencé."*

Hard-rockeur dans l'âme, il était avide de reprendre les grands standards de tels artistes, mais *"plus fort, plus rapidement et de manière plus chaotique"*. De fait, *"Guns N' Roses est le parfait mélange de tout cela, entre ma vision, celle d'Axl Rose, avec des éléments punk-rock et glam."* Si on ne pense pas au blues à l'écoute de "Welcome to the Jungle", le rock'n'roll *"y trouve ses racines"* et cela a poussé Slash à se mettre à la guitare. *"Je n'oublierai jamais le moment où j'ai joué ces quatre notes, qui formaient une gamme blues. C'est comme si le ciel s'ouvrait à moi. Cela reste ancré dans la musique que je joue, et pourtant, je n'en ai jamais vraiment fait au sein de mes groupes."*

À SAVOIR

COMPOSITION

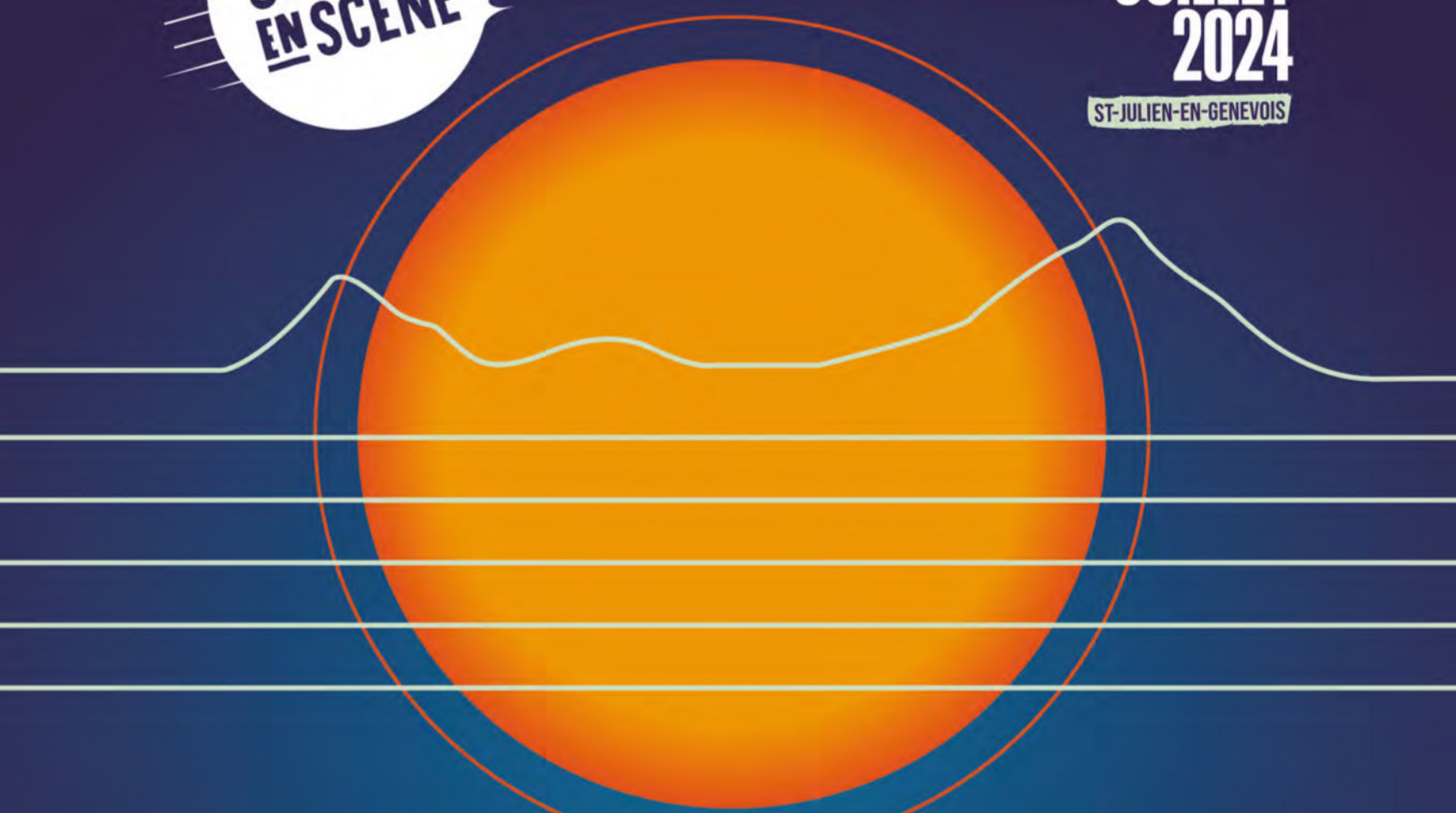
Si *Orgy of the Damned* est un hommage aux grandes figures du genre, le guitariste y a glissé "Metal Chestnut", un instrumental de son cru. *"Nous avions la tête dans les arrangements, que nous devions finir à temps avant que je reparte en tournée. C'est alors que Mike Clink* [producteur] *me demande si j'ai une compo originale sous la main, comme si j'étais censé en avoir une de prête! J'ai écrit ce morceau en vitesse et je l'ai appris au groupe le lendemain. C'est sorti de manière assez spontanée."*

© GENE KIRKLAND

GUITARE EN SCÈNE

18-21 JUILLET 2024

ST-JULIEN-EN-GENEVOIS



FRANCIS CABREL · JOHN FOGERTY
CHRIS ISAAK · NILE RODGERS & CHIC
STATUS QUO · DAVE STEWART EURYTHMICS

KO KO MO · LARKIN POE · MARCUS MILLER · GIPSY BALIARDO
RIVAL SONS · RODRIGO Y GABRIELA · SEASICK STEVE
THE INSPECTOR CLUZO · TOBY LEE · XAVIER RUDD
A-Z ORDER
LEAN WOLF · PADDANG · SEVEN AGES

INFOS & BILLETTERIE
WWW.GUITARE-EN-SCENE.COM

fnac See TICKETS ticketmaster

CASINO de Saint-Julien · haute savoie le Département · SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS · RTL2

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

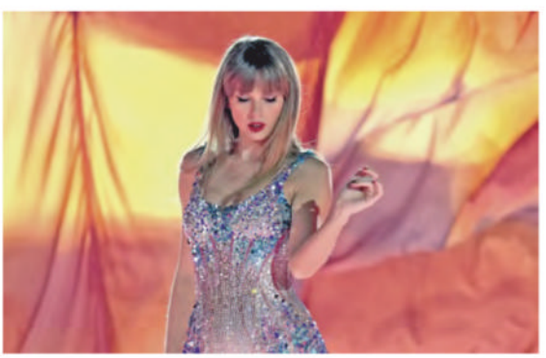
Run The World

ELLES RÈGNENT DÉSORMAIS SUR LE BUSINESS DE LA MUSIQUE, la mode, le monde médiatique, les réseaux sociaux, et l'une d'entre elles pourrait même décider de la prochaine élection américaine. Elles ont détrôné Madonna, tout en profitant de sa percée, pour conduire l'actuelle domination des femmes dans l'univers pop.

Leurs blockbusters, leurs méga-tournées, la puissance vertigineuse de leurs profils dépassent même ceux des Rolling Stones et de Bruce Springsteen, eux aussi en plein regain d'activité. Elles constituent un cinq majeur, comme dans une équipe de basket, féministes et engagées pour les droits des minorités : Beyoncé, Taylor Swift, Billie Eilish, Lana Del Rey et, quand elle décidera de s'y remettre, Rihanna.

La première est spécialiste du concept développé et du manifeste politique, ainsi qu'elle le démontre depuis sa prestation historique à la mi-temps du Super Bowl en y revendiquant tout l'héritage historique afro-américain. Son nouvel album, à dominante country, soixante-deux ans après le déjà révolutionnaire *Modern Sounds in Country and Western Music,* de Ray Charles, s'intitule *Cowboy Carter.* C'est son nom d'épouse (de Jay Z, alias Shawn Carter), qui évoque celui de la famille royale de la country music, la Carter Family. "Queen Bey" est texane, son portrait de pochette la montre sur un cheval, comme seule une reine en avait le privilège, amazone brandissant la Bannière étoilée, qu'elle chantait en 2013 pour la seconde Investiture de Barack Obama. Conçu comme un programme radio du "Grand Ole Opry", l'album accueille - entre autres - des lancements de Dolly Parton et de Willie Nelson, icônes et rebelles du genre, Miley Cyrus, Post Malone, le banjo de Rhiannon Giddens, les chanteurs de country noirs Linda Martell et Willie Jones. Elle y reprend "Jolene" de Dolly (comme les White Stripes avant elle), "Oh Louisiana" de Chuck Berry et le "Blackbird" des Beatles, que Paul avait écrit en 1968 en hommage à Angela Davis et aux mouvements pour les droits des Afro-Américains.

Taylor Swift elle aussi sort un double album, intitulé à la Lana Del Rey, *The Tortured Poets Department*. Là où Beyoncé est militante comme Marvin Gaye et Stevie Wonder, "Tay-Tay" s'inscrit dans la remarquable tradition narrative country, rassemblant ses Swifties autour de l'exhibition de ses tourments amoureux, parfois à vif comme Joni Mitchell l'était dans *Blue*. Elle habille ses histoires de sauce pop moderne passe-partout et, depuis la pandémie, de l'élégance apportée par Aaron Dessner de The National. 18 % des Américains disent vouloir voter comme elle en novembre…



TAYLOR SWIFT
La chanteuse s'inscrit dans la remarquable tradition narrative country, rassemblant ses Swifties autour de l'exhibition de ses tourments amoureux, parfois à vif, comme Joni Mitchell l'était dans *Blue*.

Billie Eilish publie *Hit Me Hard and Soft* dans la foulée de son Grammy pour la chanson de l'année, "What Was I Made For?", hymne de Barbie, après celui de "No Time to Die" pour James Bond. Elle s'y immerge dans la dépression et la maladie mentale, sa synesthésie, son univers gothique et fantasmagorique, sa fascination pour le sexe et, jusque dans "Lunch", son coming out. Dans une interview à *Rolling Stone*, elle confie être une onaniste effrénée et créative : *"Je mérite un doctorat en masturbation."*

Lana Del Rey, inspiratrice des deux précédentes, annonce pour septembre *Lasso,* album country. Héritière aussi de Joni Mitchell, période *The Hissing of Summer Lawns,* commentaire social et critique amoureuse de la vie californienne, ainsi qu'elle la chroniquait dans son époustouflant *Norman Fucking Rockwell!,* truffé, comme tous ses albums, de réjouissants œufs de Pâques rock et pop culture.

Quant à "Riri", depuis *ANTI,* elle a eu deux fils et créé sa marque de lingerie et de beauté. Ses fans la supplient : "Don't Stop the Music".

© GRAHAM DENHOLM_TAS24_GETTY IMAGES FOR TAS RIGHTS MANAGEMENT

MACKLEMORE - MAJOR LAZER

JAIN - JOSMAN - MARTIN SOLVEIG - MC★SOLAAR

PASCAL OBISPO - PHOENIX - PLK

SLIMANE - THE HIVES - ZAHO DE SAGAZAN

WORAKLS ORCHESTRA - FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES

MOSIMANN - MANDRAGORA - CARAVAN PALACE - FFF - SANTA - JAHNERATION
NEW MODEL ARMY - IRÈNE DRÉSEL - JULIEN GRANEL - MERYL
SKINDRED - NOVA TWINS - BILLX - THE INSPECTOR CLUZO
ACID ARAB DJ SET - IMMINENCE - CELKILT - BAD NERVES - SLIFT
JOANNA - TRAIN FANTÔME - COLT - NOVELISTS - BRÖ - DARKEN
ET BIEN D'AUTRES ENCORE...

Q&R

Pokey LaFarge

Pokey LaFarge revient avec un nouvel album,* Rhumba Country, *où la promesse de* "faire de la musique qui transmet de la joie pure" *a été tenue. Rencontre.

Par BELKACEM BAHLOULI - Photo FABIAN FIOTO

"SI VOUS VENEZ ME VOIR JOUER CE SOIR, vous verrez que je fais de la musique américaine", rigole Pokey LaFarge alors qu'il se prépare à donner un set en solo dans un club de la place de Clichy, à Paris. Et pourtant, son nouvel album, intitulé *Rhumba Country* laisse entendre le contraire. *"La faute d'orthographe à 'rhumba' est volontaire,* affirme dans un sourire Andrew Heissler, de son vrai nom. *Cela remonte à la période des ballrooms des années 1930 et 1940. À cette époque, ce style musical était orthographié de cette façon. Mais, plus simplement, je voulais jouer sur le style même de l'album, un mélange, des rencontres avec d'autres musiques. Car, très honnêtement, aujourd'hui, comment définir la musique folklorique, la musique folk, la country ou la soul ? Je me suis toujours affranchi de ces frontières et, plus que tout, j'ai trouvé beaucoup plus excitant de créer mon propre genre."* L'interview est lancée.

L'image que vous envoyez reste très vintage, que ce soit au niveau de votre son ou même de votre look, entre dandy et workwear… Vous aimez vous distinguer ?
Il faut savoir que beaucoup de choses qui ont été très populaires dans le passé, par exemple un niveau plus élevé d'habillement et d'apparence, semblent justement avoir disparu, et certains pensent que tout cela est cantonné à quelques initiés. À mon avis, s'habiller avec style, quel qu'il soit, est une question de respect pour soi-même et pour les gens qui nous entourent, et même juste une question de bon sens. Regardez tous ceux qui se passionnent pour la cuisine. Il en va de même pour moi pour la musique et l'habillement. Est-ce que c'est un truc vintage ? *Fuck no!* Ce sont des centres d'intérêt comme d'autres, et cela reste indispensable dans notre métier.

Vous avez mélangé beaucoup de styles dans ce nouvel album, vous vous êtes découvert de nouvelles passions musicales ?
Alors, en effet, j'ai beaucoup versé dans le rock pionnier et le rock classique, mais aussi dans la soul, la country et bien d'autres styles. Il faut quand même reconnaître que la musique américaine règne en maître, mais j'ai grandi en écoutant des radios qui passaient aussi pas mal de musique étrangère, latino-américaine en particulier, et cela s'est imprégné dans ma mémoire. De plus j'ai toujours aimé la musique qui a beaucoup de caractère, et les styles sud-américain et caraïbe n'en manquent pas ! Tout comme le jazz, d'ailleurs ! Mais outre le rock'n'roll, si mon son est une sorte de patchwork inspiré par mon amour de la musique du XXe siècle, comme les rythmes latins venus de pays très différents, cela me permet aussi de faire voyager le public et lui ouvrir de nouveaux horizons. Et surtout, écouter beaucoup de musique du monde entier m'a aidé à simplifier mon approche de la composition et du son, et même de ce que doit être une chanson, tout simplement.

C'est une profession de foi, en quelque sorte !
Plus on écoute de la musique du monde entier, plus on se rend compte que chacun a sa propre forme de country. Cela nous ramène à la raison pour laquelle j'ai intitulé l'album *Rhumba Country* : je cherchais avant tout à ne pas enfermer ce que je fais dans un genre précis.

Parallèlement, vous aimez travailler seul ou en binôme et ce depuis vos tout débuts.
Vous savez, être le chef d'orchestre et l'auteur-compositeur principal, voire unique, de mes albums implique une certaine dose d'ambition et de vision, bien sûr. Ça ne se fait pas tout seul et j'aime aussi avoir une certaine vision d'ensemble de mes productions. Mais il y a une chose qui est très importante, c'est que j'ai toujours voulu jouer avec un groupe, le plus grand possible, depuis que j'ai commencé à faire de la musique !

Côté textes, on sent également une évolution dans vos propos.
À une époque, je glorifiais la tristesse parce que j'avais perdu de vue qui j'étais, mais maintenant je comprends que créer et exprimer la joie est un don, et que les dons sont faits pour être partagés. Je pense fermement que les paroles doivent dépeindre une image que les gens peuvent comprendre. J'ai des choses à dire, je veux que ce soit comme une conversation avec le public.

Il y a une véritable curiosité dans votre album, la chanson "Sister Andre".
"Sister Andre" est une véritable chanson d'amour, même si je l'ai intitulée ainsi en souvenir d'une religieuse française, morte l'an dernier à l'âge de 118 ans. Elle symbolise le fait de ne jamais abandonner sa quête, une sorte d'ode à la patience. Car, et tout le monde le sait, cela peut nous tomber dessus à tout moment !

Par **BRUNO PATINO**

Ballad Of A Thin Man

Nous vivons le temps de la grande accélération. Des nombreuses choses qui se déroulent dans le domaine musical comme dans les autres, il peut être tentant de voir le chaos à l'œuvre. Mais il est peut-être aussi possible de penser qu'elles font système, et qu'elles dessinent notre nouvelle façon d'être au monde. Sans que nous ne comprenions tout à fait ce qui est en train d'arriver.

Ainsi de l'accord entre Universal Music et la plateforme TikTok. Au premier abord, c'est un accord business comme les autres : un détenteur de droits (Universal) défend leur exploitation sur la plateforme sociale la plus conquérante de ces dernières années, et essaie, avec succès, d'obtenir une rémunération pour les artistes qu'elle représente. Quoi de plus normal ? Après tout, c'est sur les réseaux, et sur TikTok que se diffuse aujourd'hui, quantitativement, une grande partie de la musique et, jusqu'alors, avec peu de garanties pour ses auteurs.

Mais si l'on commence à éplucher l'oignon, d'autres aspects émergent qui disent quelque chose de l'époque. La tiktokisation de la planète effraie tout le monde, les États-Unis pour des raisons de sécurité, l'Union européenne pour des raisons de santé publique, et chacun de nous lorsqu'il constate que ce YouTube sous stéroïde nous emmène sur les rails d'un grand huit que nous ne voulons pas quitter. TikTok agit comme la nouvelle étape d'un mécanisme qui semble inexorable, et qui a pu être qualifié par certains, dont le critique Ted Gioia, auteur du blog *The Honest Broker,* de "*fin de l'entertainment*". En résumé, une première époque, celle des mass média, et surtout de la télévision, a vu "avaler" l'expression artistique par le divertissement, qui a tout envahi. Avec la connexion permanente, les réseaux sociaux, les sollicitations, alertes, likes et autres shares, la distraction l'emporte ; nous sommes, selon la formule de T.S. Eliot, "*distraits de la distraction par la distraction*". TikTok est une étape supplémentaire de la chaîne alimentaire qui s'attaque à notre attention : l'addiction engloutit la distraction.

Le deal entre UMG et TikTok n'est finalement que le symptôme de ce mouvement : comment être découvert, écouté et partagé à l'ère de la distraction permanente et de l'assuétude qui pointe. Mais une autre dimension de l'accord me semble encore plus significative. Je veux parler ici de l'engagement de la plateforme à supprimer tous les clonages d'artistes qui auront été produits par les intelligences artificielles génératives ; fausses vidéos, fausses interprétations ou fausses compositions, même objectivement satiriques. Les fausses images porno de Taylor Swift sont passées par là, les comptes du type Beatles AI, dont j'ai déjà parlé ici, aussi. Il n'est pas anormal, et même sans doute assez sain, que l'on érige des barrières pour garantir le respect des droits d'auteur alors même que la transparence amont (sur quoi s'entraînent-elles) et aval des IA est encore en discussion. Et il est compréhensible et sans doute nécessaire que l'on essaie d'ériger une frontière entre le vrai et le faux.

Mais il est possible, dans ce dernier cas, qu'il s'agisse à terme d'un barrage contre le Pacifique. Nous allons avoir affaire à un déluge de créations sous IA, les barrières techniques seront submergées. Surtout, c'est à l'imbrication du synthétique et du réel que nous allons devoir nous habituer, un peu comme les mash-up et comme les boucles actuelles. Une sorte de droit de citation et d'inspiration considérablement augmentée, qui permettra aux artistes de créer et à chacun d'entre nous de s'amuser (une partie de l'industrie américaine le voit venir, qui renégocie une sorte de *fair use* à l'ère de l'IA). Et nous allons tous adorer cela, nous plongeons déjà dans ce nouvel océan quand nous en avons l'occasion. La musique, comme à l'accoutumée, sera en première ligne de la double convergence du vrai et du faux d'une part, de l'humain et de la machine d'autre part. L'extension du domaine de la musique arrive. Nous n'en sommes qu'aux prémices.

La tiktokisation de la planète effraie tout le monde, les États-Unis pour des raisons de sécurité, l'Union européenne pour des raisons de santé publique.

Mais tout, bien évidemment, ne va pas dans le même sens. Il y a quelque temps, Régis Debray avait énoncé sa théorie du "*thermostat*", baptisée aussi "*effet jogging*". Quand nous cessons de marcher pour nous déplacer et avons tous recours à la voiture, nous nous mettons à faire du jogging. Alors que tout se fragmente et que le faux s'installe, nous nous tournons vers le récit et la communion réelle. Le nombre de biopics explose, réécrivent le passé pour nous faire croire que nous avons tous vécu la même histoire, et, dans le même temps, les concerts sont chaque fois plus gigantesques, avec une mise en scène où la présence de la foule compte plus que ce qui se passe sur scène. Madonna à Rio, c'est moins le concert gratuit de la "Madone" qu'un million et demi de personnes qui font la fête.

Telle est l'époque, changeante, contradictoire et vertigineuse. *"Because something is happening here/But you don't know what it is/Do you, Mr. Jones?"*

MUSIQUE

Richard Hawley
Love, etc.

Avec son nouvel album, le guitariste enveloppe son timbre de crooner d'une veine organique remontant à ses racines.

Par SOPHIE ROSEMONT - Photo CLAUDE GASSIAN

"JE PENSE QUE TOUS les musiciens sont des conteurs. Les histoires, on les chante ou on les joue, mais on les transmet, quoi qu'il arrive, qu'elles soient véridiques ou pas." *In This City They Call You Love* : ainsi a été intitulé le nouveau récit de Richard Hawley et, contrairement à ce que ce titre pourrait le faire croire de prime abord, il s'agit encore de Sheffield. Dans cette ville du nord industriel de l'Angleterre, dont différents quartiers ont servi d'inspiration à l'ex-guitariste de Pulp, on s'appelle "love" pour un oui ou pour un non. Il y a peu, Hawley a réalisé l'importance socio-affective de ce sobriquet aussi familier que systématique auquel il est habitué depuis l'enfance : *"Cette expression que j'ai, à tort, longtemps considérée comme acquise, fait partie de mon quotidien et témoigne d'une bienveillance presque désarmante :* 'Hello, love', 'Combien de parts de tarte, love ?' 'Cela fera dix kilos de pommes de terre, love'. *Les informations sont tellement déprimantes… et c'est de pire en pire. Le fait que dans ma ville natale, les êtres humains s'appellent 'love', cela m'a redonné confiance en l'être humain."*

De l'amour, c'est ce dont il est avant tout question dans cet album ultra-organique, aux cordes subtilement déployées, qui marie le blues au rockabilly, le gospel à la country. Des influences cultivées depuis la naissance, ou presque : *"Quand j'étais à l'école, alors que tout le monde était à fond dans la new wave et des groupes comme Spandau Ballet, j'étais le gamin bizarre qui passait en boucle ce qu'écoutaient ses parents : John Lee Hooker, Fats Domino, Eddie Cochran, Ritchie Valens, Patsy Cline, Bill Monroe. Si j'avais voulu me rebeller contre ma famille, j'aurais probablement carburé à la musique classique et porté un costume ! Mais à la place, je jouais avec les groupes de mon oncle et de mon père dans les pubs. Du rock'n'roll, du rhythm'n'blues, du bluegrass… Ce nouvel album persiste dans mes obsessions…"*

Ce disant, Hawley caresse sa guitare. Elle ne le quitte pas d'une semelle, y compris en interview. On lui remémore notre premier entretien ensemble, il y a une bonne douzaine d'années. La conversation ayant mené à la poésie, à James Joyce et à Syd Barrett, il nous avait joué "Golden Hair" au débotté. Son regard pétille soudainement, et il attrape sa Gibson pour en jouer quelques mesures. Superbe, évidemment, d'autant que l'épure du morceau de Barrett répond à celle de *In This City They Call You Love*. Nés dans le hangar de son jardin qu'il a ironiquement baptisé "Disgracelands", ses douze titres peuvent s'aventurer dans des arrangements foisonnants, telle la Philly attitude de "Do I Really Need to Know?" Cependant, une ballade comme "People" brille par son minimalisme, laissant place à toute l'aptitude émotionnelle de la voix de Hawley. *"Ce jour-là, je revenais d'une longue promenade avec mes chiens, durant laquelle, comme souvent, j'ai imaginé la mélodie,* se souvient-il. *Le temps que Dean Beresford, mon complice et batteur, aille faire du café, j'ai écrit les paroles. Quand il est revenu,*

© CRÉDIT PHOTO

je lui ai dit : il faut enregistrer. Un micro pour la voix, un pour la guitare, et c'est tout, on a juste appuyé sur play. Plus tard, en studio, j'ai proposé de la travailler avec plus d'instruments et de batterie. Et le batteur a refusé, et il est allé jusqu'à me menacer de quitter le groupe si je touchais à 'People'! Vu que je n'avais pas très envie de le perdre, j'ai obtempéré…"

Pour revenir à l'amour, on lui demande des nouvelles de la famille. Sa femme, Helen : *"Nous avons tous besoin d'une muse, n'est-ce pas ? Mais évidemment, Helen est plus que cela. Elle n'est pas facilement impressionnée, elle ne passe pas sa vie à se pâmer devant moi."* Son petit dernier, qui est en école vétérinaire et déteste autant que lui les réseaux sociaux : *"Si les médias sociaux étaient un endroit réel où tout le monde donne son avis, souvent expéditif, en aboyant sur les autres, vous iriez, vous ? Jamais de la vie ! Moi non plus. J'aime passer du temps avec les gens, parler avec eux, mais sans écrans interposés."* Cette proximité presque palpable, on la ressent dans *In This City They Call You Love*, dédié à Steve Mackey, l'ancien bassiste de Pulp décédé l'année dernière : *"C'était mon plus vieil ami. Nous nous sommes rencontrés le tout premier jour de l'école maternelle, nous avions 5 ans. Sa mort, c'est quelque chose d'étrange. J'entends sa voix et son rire dans ma tête. Voilà le problème : plus on vieillit, plus s'allonge la liste de ceux qui meurent, et on ne peut pas s'y habituer. Ou la comprendre. Mais se souvenir des absents permet de savourer davantage encore la vie dont on a la chance de profiter."* ®

Charley Crockett

Le troubadour observateur

"Pour moi, la meilleure chose dans la musique country, c'est de raconter des histoires", explique Charley Crockett.

Sur la route, le countryman est toujours à l'affût de sa prochaine chanson... **Par JOSEPH HUDAK**

Photos JAMIE WDZIEKONSKI

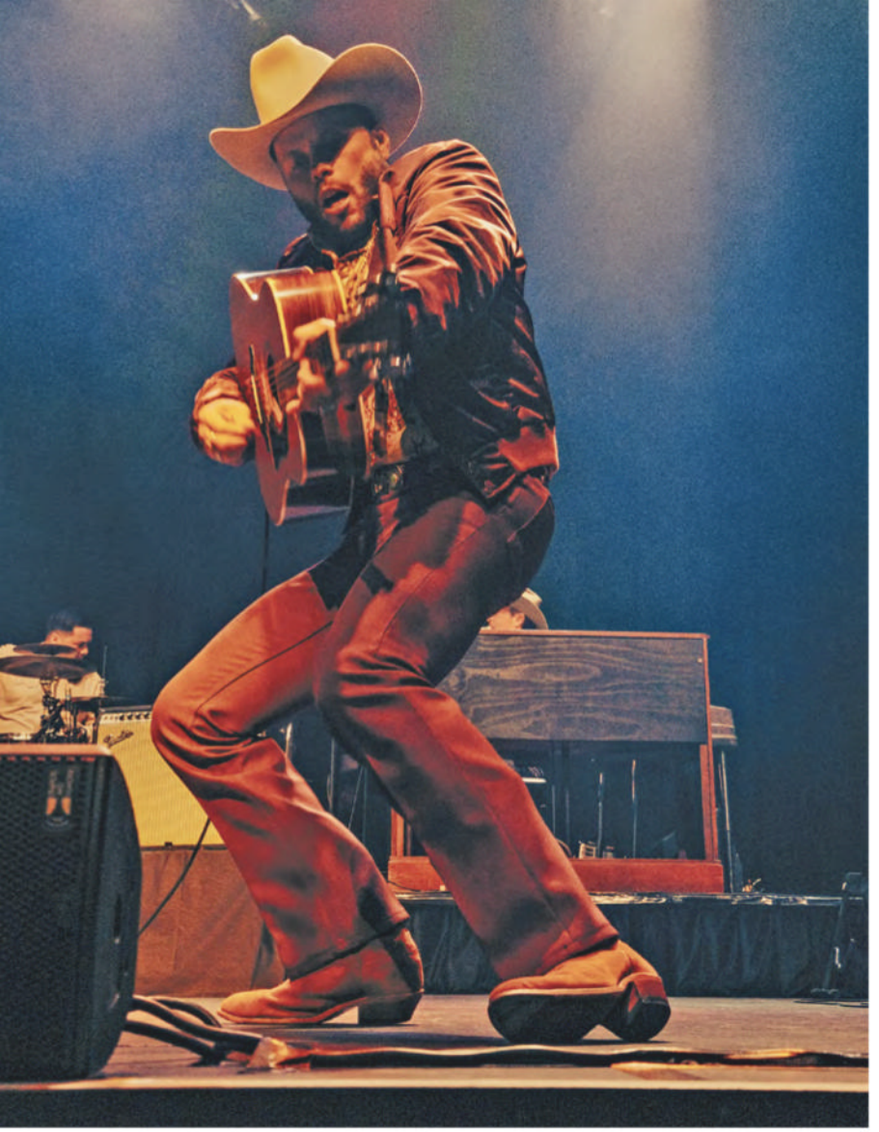
Avant de monter sur scène, il ne quitte pas son instrument : *"Je joue de la guitare acoustique le plus possible. Ça vient de l'époque où j'étais musicien de rue, où l'on jouait la journée entière à La Nouvelle-Orléans, dans le métro à New York ou au Colorado."*

"ALL ROSES!" (*"Impeccable", ndt*) répond Charley Crockett quand on lui demande comment il va. Le songwriter dit qu'il a adopté l'expression en tournée en entendant un pompiste l'utiliser. Il est d'ailleurs en train d'écrire une chanson dont ce sera le titre. Interprète fascinant qui, grâce à ses paroles évocatrices, embarque les fans de country d'autoroutes désertes en villes poussiéreuses de l'Ouest, Crockett écrit toujours pendant qu'il tourne. Son nouvel album, *$10 Cowboy*, sorti en avril, a quasiment vu le jour sur la route.

"J'ai du mal à écrire quand je suis chez moi. J'ai besoin d'être en mouvement, explique-t-il avant un concert à Miami. *En tournée, les histoires des autres se déroulent sous mes yeux, dans la rue, et j'ai toujours envie de m'en inspirer."*

L'autre jour, il a entendu un clochard dire : *"Je n'ai pas encore fini de perdre"* et a noté la phrase. *"Ça fait partie*

Crockett et son groupe en coulisse, dans l'ascenseur du Forum Theatre, à Melbourne. Il n'hésite pas à faire les choses lui-même, y compris sortir treize albums, dont un live, de façon indépendante. *"Je n'ai jamais été sur une major. En fait, je les évite."*



Crockett a appris le métier dans la rue. *"Ce n'est pas facile d'attirer l'attention. Il faut oublier ses inhibitions."*

La musique western est à la mode en ce moment, mais Crockett en écrit et en enregistre depuis plus de dix ans. *"Il ne faut pas confondre authenticité et réalisme amateur. L'authenticité se gagne. Je n'aurais pas pu sortir* $10 Cowboy *sans tous mes disques précédents."*

de ces choses qui se transforment peu à peu en chansons et finissent en disques."

Crockett a enchaîné les albums studio depuis son retour dans son Texas natal, en 2015, après des années à jouer dans la rue. En 2023, il a sorti le 12e, *The Man From Waco*, s'est mis à remplir des salles comme le Ryman Auditorium, à Nashville, et à jouer dans le monde entier : le photographe de *Rolling Stone* l'a immortalisé lors d'un concert en Australie.

"On a beaucoup de succès hors des États-Unis, remarque Charley Crockett. *Le bouche-à-oreille m'a permis de jouer à l'étranger et de vendre des places. J'en suis ravi."*

"J'ai beaucoup de mal à écrire quand je suis chez moi. J'ai toujours un besoin viscéral d'être en mouvement."

Après un concert, Crockett accueille ses amis dans sa loge, puis se retire dans son bus. *"Je me change et je regarde des films. J'aime voir des westerns ou des vieux films français."*

Crockett signe des affiches et des albums pour son stand de merch. *"Je dois signer deux cents vinyles chaque soir. C'est très important pour moi que les gens sortent de mon concert – peu importe le prix de la place – en se disant :* 'Eh !, j'en ai eu pour mon argent.'"

DOCUMENTAIRE

“Let’s Get Lost” revit en 4K

Le documentaire culte sur Chet Baker signé Bruce Weber ressort en 4K, trente-cinq ans après son couronnement à la Mostra de Venise.

Par SOPHIE ROSEMONT

IMAGES
Le film propose aussi nombre de clichés classiques du trompettiste.

DÈS LES PREMIÈRES IMAGES, on est captivé par un noir et blanc dont les contrastes jouent avec les traits creusés d’un visage buriné par la drogue et les nuits blanches. Celui de Chet Baker filmé par Bruce Weber. *“C’était un écorché vif. Il vampirisait la caméra”*, confiait le photographe à *Rolling Stone*, en 2008. En 1987, Weber est une figure incontournable de l’imagerie mode, des pages de *Vogue* aux publicités Calvin Klein. *“Pourquoi un film à propos de l’amour, de la fascination et du jazz ?*, a-t-il écrit. *Tout a commencé il y a de nombreuses années, lorsque j’ai rencontré Nan* [Bush, sa compagne et coproductrice de *Let’s Get Lost*, ndla]. *Lors de notre premier dîner, nous avons découvert que notre disque favori était un vieil album de Chet Baker des années 1950,* Let’s Get Lost.”

En 1987, Weber photographie Baker dans un club de New York, hypnotisé par les stigmates de la beauté angélique qui était jadis la sienne : *“Je ne sais pas si c’était une rockstar. C’était un mec unique, un bad boy avec une gueule d’ange. Chet avait une façon de bouger, de parler, de vivre inimitable.”* Il décide aussitôt d’investir une partie de ses généreux revenus dans *Let’s Get Lost*, et de le suivre avec une équipe restreinte… Tant bien que mal, car le jazzman est insaisissable. Mais lorsqu’il apparaît sans préavis, il irradie d’une aura tragique. *“Avec ce film, je voulais capturer son essence,* déclarait Weber à *Rolling Stone*. *Le côtoyer fut une expérience de dingue. Je l’ai accompagné dans des bars miteux, des chambres ravagées, un peu partout. Il y avait une ambiance de Dolce Vita éventée, avec lui au milieu.”*

Aux archives des années 1950 et 1960, ce film esthétique tout autant que documentaire, mêle des entretiens avec l’entourage de

Baker, ses ex-femmes et ses enfants, le patron de label ou encore sa dernière compagne, Diane Vavra, en passant par sa mère, Vera. Le tout entrecoupé d’extraits de films de série B. Il s’attarde surtout sur la parole du trompettiste, qu’il observe parfois simplement jouer, sur le toit d’un immeuble surplombant les palmiers ou sur scène. Dès sa présentation à la Mostra de Venise d’août 1988, où il recevra le prix de la Critique, *Let’s Get Lost* est un succès. Brille par son absence son principal protagoniste, mort le 13 mai à Amsterdam dans des circonstances opaques : il a chuté de la fenêtre de sa chambre d’hôtel. Menée sous la direction de Bruce Weber lui-même, la ressortie en 4K est un événement : la restauration du film original 16 mm a utilisé de nouveaux procédés de conversion numérique et notamment un scanner révolutionnaire en ultra-haute résolution, révélant des détails inédits, le tout sublimé par un étalonnage mené sous la supervision de Jeff Preiss, le directeur de la photographie du long-métrage original. La partie audio n’a pas été négligée pour autant, avec un nouveau mixage 5.1.

Parmi les flash-backs du film, une performance de 1968 au “Steve Allen Show”, où le trompettiste se fait crooner au timbre velouté, troublant et bouleversant. Devant la caméra de Weber, ce timbre impressionne toujours vingt ans plus tard, en studio ou sur scène, lorsqu’il chante “Almost Blue”, ayant demandé à l’assistance d’être le plus calme possible car *“c’est ce genre de morceau”*. *“Il donnait ses récitals à brut. C’était bon ou pas. C’est toute la beauté de sa musique,* rapportait Weber à *Rolling Stone*. *Chet jouait de manière incroyable, tout semblait facile. Comme sa voix, elle coulait de source. Chet était autre, ailleurs, dégageait d’incroyables vibrations. Impossible de le parquer dans une quelconque catégorie.”*

Encore aujourd’hui, sublimées par la 4K de sa ressortie en salle, les vibrations de *Let’s Get Lost* résonnent au plus près de nous.

© JOKER PRODUCTIONS

53vet EMVOD AR GELTED

FESTIVAL INTERCELTIQUE DE LORIENT

12-18 août 2024

LA JEUNESSE DES PAYS CELTES

Matmatah • Carlos Núñez • Cherish the Ladies

Soldat Louis • Rodrigo Cuevas • Cécile Corbel • Ímar

Celtic Odyssée #3 • Julie Fowlis • Noon • Les Ramoneurs de Menhirs

Zoë Conway • Matt Molloy • Silvia Quesada • Fleuves • Iskis • Ruth Keggin

Project SMOK • NoGood Boyo • Cathy Bennett • Klew • Litha • DigaBestr • ...

PRODUIT EN BRETAGNE

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Région BRETAGNE

MORBIHAN

LORIENT

VILLE DE LORIENT

CNM

CA BRETAGNE

BRASSERIES KRONENBOURG

Breizh Cola

Armor-lux

OUEST BOISSONS

malakoff humanis

leni

sacem

la culture avec la copie privée

KIA

Le Télégramme

Le Parisien

ouest france

RollingStone

bleu

france•tv

PROFIL

Russel Crowe
Maximus rock

L'acteur à la carrière aussi impressionnante que sa carrure est d'abord et avant tout un musicien, fou de musique américaine. Et il sera en tournée cet été.

Par ALMA ROTA - Photo de PETER GEORGES

En France, on le connaît surtout pour ses performances d'acteur dans *L.A. Confidential*, *The Insider* ou *Gladiator*, *A Beautiful Mind* - pour lequel il rafle l'Academy Award du meilleur acteur en 2001 -, ou encore dans *Robin des Bois* et *Man of Steel*. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il a commencé sa carrière par la musique.

Né en Nouvelle-Zélande, Crowe vit depuis son enfance dans le bush australien ; une partie de sa famille est maorie. Le rugby (il est copropriétaire de l'équipe des South Sydney Rabbitohs depuis 2006) et la musique ? Il est forcément tombé dans la marmite à la naissance ! "*Mes parents adoraient la musique live et on sortait beaucoup,* se souvient-il. *Ils avaient des amis qui se passaient la guitare comme un bâton de parole.*"

Dès le lycée, il apprend la guitare en autodidacte, bosse dans des clubs et collectionne les vinyles et les CD. "*Le premier album que j'ai acheté était de Paul McCartney and the Wings.*" À l'adolescence, il écoute Elvis Costello, The Police, l'auteur-compositeur américain Jim Croce, les Boomtown Rats, puis Billy Bragg : "*Je suis entré dans la vie active dès la fin du lycée. Je n'ai jamais eu l'occasion d'aller à l'université, mais les albums de Billy Bragg sont devenus une sorte d'école de la vie pour moi.*" Plus tard, il découvre Johnny Cash et développe une passion pour les films d'Elvis Presley. En 1980, il sort un premier single aux effluves elvisiens sous le nom de Russ Le Roq, "I Just wanna be like Marlon Brando". En 1985, il forme le groupe Roman Antix avec son ami Billy Dean Cochran, qui devient le 30 Odd Foot of Grunts, en 1992, avec lequel il tourne jusqu'en 2005.

Précoce en musique, Crowe l'a été aussi dans le cinéma avec une première apparition, à l'âge de 5 ans, dans la série TV *Spyforce*. Sa carrière d'acteur décolle vraiment en 1992 avec *Romper Stomper* et les opportunités qui se présentent à lui le poussent vers le grand écran. "*J'ai donné la priorité au cinéma pendant un certain temps, mais cela ne veut pas dire que la musique a totalement disparu de ma vie. Je les appelle mon travail de jour et mon travail de nuit.*"

Sans cesse par monts et par vaux, Crowe a toujours avec lui, même sur les tournages, ses playlists Spotify et reste avide de découvertes : "*En ce moment, j'adore le titre 'Cigarettes and Black Lipstick', de l'américain Brake, et l'artiste anglais Ren*". La musique lui permet aussi parfois de se mettre dans l'ambiance d'un film : "*Pour certains personnages, ce n'est pas approprié. Je viens de jouer Hermann Goering à Nuremberg, et à part la musique bavaroise, je n'avais vraiment rien à écouter*", tempère-t-il. Pas simple pourtant de faire cohabiter les deux. "*Le public et les journalistes aiment vous mettre dans une case et oublient souvent que je viens d'abord de la musique, surtout à l'époque du succès de films comme* Gladiator ou A Beautiful Mind." Pour lui, ses deux passions sont complémentaires. "*Un plateau de cinéma, c'est de la préparation, la compréhension des enjeux techniques à intégrer à votre performance. Dans un show live, c'est l'anarchie totale, tout peut arriver et chaque soir est différent d'un autre. Et d'une certaine manière, je vis pour ce genre d'adrénaline, pour le trac qui te prend aux tripes. Quand j'étais plus jeune c'était un peu débilitant, mais j'ai appris à l'apprivoiser au fil du temps. Je sais maintenant que le trac, c'est essayer de faire de son mieux à chaque fois que l'on monte sur scène et je suis à l'aise avec ça.*"

Depuis quelques années, Crowe est entré dans un nouveau cycle musical et s'apprête à partir en tournée cet été avec les Gentlemen Barbers et son projet Indoor Garden Party. À l'origine de ce projet, sa collaboration depuis 2005 avec le musicien canadien Alan Doyle, avec qui il forme le groupe The Ordinary Fear of God. Ils sortent plusieurs albums, dont *My Hand, My Heart* (2006) et

The Crowe/Doyle Songbook Vol. III (2011). Indoor Garden Party est un collectif, une grande bande de "potes" qu'il aime mais surtout de musiciens de haut niveau, comme Scott Grimes (qui vit à LA), l'actrice-chanteuse du West End Broadway, Samantha Barks, ou encore le songwriter et producteur, Carl Falk, qui a travaillé avec Ellie Goulding, Nicki Minaj, One Direction ou encore Madonna. Ils n'ont pas de maison de disques, mais Crowe ne s'en émeut pas : "*Si ma musique trouve son propre public et que nous pouvons remplir une salle, nous partons sur la route. C'est tout ce qui m'intéresse, pas les classements et les disques d'or. Pour moi, la musique est bien plus importante que cela !*"

En 2017, en Grande-Bretagne, le collectif se produit pour son album *The Musical*, sur le plateau TV de "The One Show", et le lendemain matin, Crowe se réveille au sommet des charts streaming ! Mais réunir toute cette bande s'est avéré bien compliqué : "*Tout le monde est très occupé. C'était donc un peu insatisfaisant pour moi, parce que c'était mon seul projet musical, alors que mes camarades en avaient beaucoup d'autres.*" Ces dernières années, il a donc fait évoluer le projet Indoor Garden Party : "*Je travaille maintenant avec un groupe de gars qui vivent tous dans le même pays, les Gentleman Barbers, c'est plus facile de se développer en tant que groupe. Nous enregistrons tout en direct.*" La musique "*oscille entre le gospel, le blues et les chansons country 'sales' sur les meurtres, les chansons inspirantes à chanter.*"

À quoi doit-on s'attendre lors de leur passage à La Cigale, le 6 juillet prochain, où le groupe sera rejoint par quelques invités mystères ? "*Vous savez, à la fin d'une garden-party, tout le monde a quitté son siège, s'amuse, fait des bonds et braille ! Quoi qu'ils vivent et peu importe ce qui les tracasse, il suffit de taper assez fort pour que tout cela disparaisse pendant la durée du spectacle. C'est ça que nous faisons !*" ®

SÉRIE

Black Power, de Hollywood à Cuba

Une série retrace le destin de Huey P. Newton, cofondateur du Black Panther Party, qui s'est exilé à Cuba.

Par SOPHIE ROSEMONT

LE CLICHÉ EST GRAVÉ dans l'imagerie de la pop culture. Lance dans la main gauche, fusil dans la droite, le béret des Black Panthers vissé sur le crâne, Huey P. Newton trône sur un siège en osier, ses pieds fermement posés sur le sol, recouvert d'une peau de zèbre. De quoi illustrer son mantra, exposé dans son livre, *Le Suicide révolutionnaire : "Il est préférable de m'opposer aux forces qui me conduiraient à me tuer moi-même plutôt que de les endurer."* Dans cette nouvelle série d'Apple TV, *The Big Cigar*, on assiste à la genèse de cette photographie, imaginée par le militant afro-américain Eldridge Cleaver, en 1967 – juste avant que Newton, accusé de meurtre, ne s'exile à Cuba.

Face à l'objectif, le regard de Newton, ministre de la Défense du Black Panther Party, un poids incommensurable. Celui d'années d'esclavage puis de ségrégation que son père pasteur a fuie avec femme et enfants, en 1945, quittant une Louisiane prompte au lynchage. Direction Oakland, Californie. Adolescent, le turbulent Huey possède des armes à feu et se fait remarquer par les services de police. Il n'a pas 20 ans lorsqu'il séjourne pour la première fois en prison. Curieux, il apprend à lire en autodidacte, étudie le droit et la philosophie, se plonge dans les écrits de Frantz Fanon et de Karl Marx. Et chaque jour, la violence policière exercée sur les Noirs américains l'atteint un peu plus.

En 1966, avec Bobby Seale, il élabore le Ten-Point Program et fonde le Black Panther Party. "Black Power", comme l'assène à la radio celui qui devient le Premier ministre des Panthers, Stokely Carmichael. Sans cesse accusé de violences, le parti œuvre pourtant avant tout pour la visibilité et l'accessibilité à l'emploi de la communauté noire, et organise, dès 1969, des petits déjeuners gratuits en école primaire. Enfin, il ne s'agit plus d'être malmené sans raison. Newton et ses camarades optent pour la légitime défense, quitte à tâter de la gâchette. En 1967, accusé d'avoir abattu un policier, Newton est emprisonné jusqu'à ce que la cour annule les chefs d'inculpation, faute de preuves. Pendant ce temps-là, en voyant le héros des Panthers à la télévision, l'un des noms les plus en vogue à Hollywood a une révélation. Auréolé par le succès d'*Easy Rider*, dont il était le producteur exécutif, Bert Schneider a grandi dans une famille juive new-yorkaise passionnée de cinéma – son père, Abraham, fut un temps à la tête de Columbia Pictures. Élève brillant mais turbulent, il est renvoyé de l'armée comme de l'université. Libertaire et antiraciste, il met régulièrement la main au portefeuille pour soutenir les causes qui lui tiennent à cœur. Le documentaire pacifiste sur la guerre du Viêt Nam, *Hearts and Minds* qu'il coproduit lui vaut un Oscar, en 1975, assorti d'un discours de remerciements hautement polémique.

À VOIR
The Big Cigar, de Janine Sherman Barrois et Joshuah Bearman, sur Apple TV+. Avec André Holland, Alessandro Nivola, Tiffany Boone…

Comme le raconte *The Big Cigar*, le charismatique Huey P. Newton est pour Schneider l'incarnation de la révolution. Il se débrouille pour faire sa connaissance. Coup de foudre amical. D'abord réticent, Newton accepte de se prêter au jeu de Hollywood et rencontre du beau monde, de Jack Nicholson à Jane Fonda. Mais le FBI l'a dans le nez, et veut profiter du meurtre d'une jeune fille, à l'été 1974, pour le coller derrière les barreaux. À cette période, Newton déraille. Il se fâche avec beaucoup de monde, dont Bobby Seale, et ne lésine pas sur la cocaïne. Sous la pression des "feds", en proie à de sérieuses crises de paranoïa, il s'en prend même à un tailleur venu prendre les mesures de son costume…

Devant les risques judiciaires encourus par Newton, Schneider le cache ici et là, chez son ami d'enfance Steve Blauner, puis l'aide à s'enfuir à Cuba. Pour ce faire, il invente un projet cinématographique, *The Big Cigar*, et pioche l'argent là où il peut se trouver : dans les caisses de *Hearts and Minds*. Mais entre la défection des producteurs, l'insistance des feds et le naufrage du bateau de Schneider, le film prend l'eau. Aux côtés de sa compagne Gwen Fontain et de Blauner, Newton parvient à se réfugier dans la résidence secondaire de Schneider, à Jalapa, avant de rejoindre Cuba. À son retour aux États-Unis, il est acquitté grâce à une excellence défense… une fois encore financée par Schneider. S'ensuivent des années émaillées de mésaventures pécuniaires, durant lesquelles, ayant perdu de son aura, il peine à assurer sa place de leader du BPP, dissout au début des années 1980. Le 22 août 1989, Huey P. Newton est abattu à Oakland par un membre de la Black Guerilla Family, avec qui il a eu maille à partir pour une sombre histoire de drogue… Ses derniers mots ? *"Mon âme vivra éternellement !"* Quant à Bert Schneider, il ne se remettra jamais de la mort de celui qu'il considérait comme un frère.

© APPLE TV+

SOLIDAYS
28 > 30 JUIN 2024
PARIS-LONGCHAMP
ACT FOR LOVE*
CHARLOTTE CARDIN ☆ DIPLO ☆ GAZO & TIAKOLA
LA FÈVE ☆ LAURENT GARNIER ☆ LOUISE ATTAQUE
MARTIN GARRIX ☆ MIKA ☆ PLK ☆ POMME ☆ SAM SMITH
SDM ☆ TRINIX ☆ TRYM PRÉSENTE MILLENIUM ☆ WERENOI ☆ ZAMDANE ☆ ZOLA
ACID ARAB LIVE ☆ ADÈLE CASTILLON ☆ BABY VOLCANO ☆ THE BLESSED MADONNA
BRUTALISMUS 3000 ☆ CMAT ☆ CREEDS LIVE ☆ FLAVIEN BERGER ☆ JETLAG GANG
JOHNNY JANE ☆ JUNGELI ☆ LA DARUDE ☆ NAIVE NEW BEATERS ☆ SAM QUEALY
SANTA ☆ SO LA LUNE ☆ STYLETO ☆ TIF ☆ URUMI ☆ VIENS LA FÊTE & MANY MORE*
INFO & RÉSA SOLIDAYS.COM
UN ÉVÉNEMENT
Solidarité SIDA
Création Agence Answer www.agence-answer.com *Act for love = Agir par amour / *And many more = Et beaucoup d'autres

Fat White Family

BEAUREGARD HÉROUVILLE-SAINT-CLAIR (14) 3-7 JUILLET

L'ORIGINALITÉ LOCALE

Paul Langeois Directeur-programmateur DU FESTIVAL

Depuis aujourd'hui *(le 2 mai, ndlr),* il ne reste plus de places à vendre pour les cinq jours, ce qui fait aussi de notre festival l'un des rares – avec le Hellfest – à afficher complet plusieurs mois avant l'événement. Mais nous conservons notre jauge maximale que nous avons décidé de ne pas dépasser, soit 150 000 festivaliers sur les cinq jours. Nous avons en effet fait le choix de préserver le confort du public, en conservant des espaces cozy et d'autres de respiration, afin de ne pas être tout le temps dans la foule : on veut que les festivaliers vivent une expérience unique en étant sur notre site. Ainsi, pas question chez nous d'attendre une heure pour commander une bière, car on aura beau avoir une belle programmation et des éléments de déco magnifiques, l'expérience serait gâchée. On pourrait accueillir 5 000 personnes de plus par jour sur le site, mais avec le gros risque de décevoir du monde, qui ne reviendrait pas l'année suivante. C'est aussi peut-être cela qui fait notre différence.

Autre singularité, le festival a lieu dans un parc ouvert à l'année, qui appartient à la municipalité. Il fait partie du château de Beauregard, que l'on peut privatiser, et il comporte des arbres centenaires, qui participent au charme du lieu. Précisons qu'il se situe à Hérouville-Saint-Clair, à côté de Caen. C'est une donnée importante, car il déjà est arrivé, souvent du côté des artistes étrangers, qu'une confusion soit faite avec le studio d'enregistrement du château d'Hérouville-en-Vexin, en région parisienne. Même si notre château est très beau, ce n'est malheureusement pas ici qu'ont été enregistrés de mythiques albums d'Elton John ou de Pink Floyd !

"Nous avons donc un public très large qui partage son amour de la musique, quels que soient ses origines et son milieu social."

Autre donnée importante pour sécuriser notre avenir : notre budget dépend pour moins de 1 % des subventions publiques, ce qui nous rend plus indépendants.

Vous avez eu l'occasion de détailler notre programmation *(RS nº 162, page 53, ndlr),* qui se joue sur deux scènes bien séparées, où se produiront 41 artistes au total. Il n'y a aucun chevauchement, si bien que le public peut assister à la totalité des concerts. Notre programmation a évolué depuis les débuts du festival, en 2009, où elle était plus rock. Avec la place prise par le rap aujourd'hui, nous consacrons 20 % de la programmation au hip-hop, soit deux groupes par jour. Ce qui nous permet aussi de rajeunir notre public (40 % de celui-ci a entre 12 et 34 ans), sans pour autant faire fuir les plus âgés, car nous maintenons une programmation d'artistes plus grand public, avec par exemple Calogero ou Véronique Sanson, cette année. Nous avons donc un public très large et très complémentaire, qui partage son amour de la musique, quels que soient ses origines et son milieu social. Il est aussi à noter que le public féminin devient majoritaire. C'est pour nous un bon signe : les femmes s'y sentent bien et en sécurité. Les jeunes y viennent également : les parents sont tranquilles, et comme le festival a lieu le premier week-end de juillet, Beauregard est vraiment le bon endroit pour fêter à la fois le bac et le début des grandes vacances ! P.-M.D.

"Grosse machine"

Le festival présente la particularité, depuis deux ans, de s'étendre sur cinq jours : quatre pleins pour le festival et une soirée de "preview" la veille, avec David Guetta cette année. La formule avait été inaugurée avec succès au sortir du Covid, avec Muse en 2022 et Indochine l'an dernier, et on la reconduit donc. Il est vrai qu'on peut se le permettre, car le festival affiche déjà complet, et l'ajout de cette première soirée répond à une nécessité économique : monter un festival tel que le nôtre coûte de plus en plus cher année après année. Les cachets d'artistes sont de plus en plus élevés, les infrastructures de plus en plus lourdes, on a de plus en plus de salariés permanents : cette grosse machine a désormais du mal à s'amortir sur quatre jours, et cette première soirée est devenue indispensable pour assurer l'équilibre économique de l'événement.

© DR

Belle Factory présente

COGNAC BLUES PASSIONS

Du 02 au 06 juillet 2024

DEEP PURPLE UK
GLORIA GAYNOR USA
PRETENDERS UK/USA
CARAVAN PALACE FR
FATOUMATA DIAWARA MLI
YODELICE FR
RIVAL SONS USA
THE INSPECTOR CLUZO FR
« TRIBUTE TO CALVIN RUSSELL »

Orchestré par Manu Lanvin & Beverly Jo Scott,
Charlélie Couture, Gérard Lanvin, Johnny Gallagher ...

et bien d'autres artistes !

Plus de 70 concerts dont 40 gratuits

Info et réservations :

bluespassions.com ou **l'application officielle du festival**

Belle Factory SCIC SARL Licences 2 & 3 : 113 040 - 113 041. Siret : 441 136 330 00038. APE : 9001Z. - Design : Typru - Programmation sous réserve.

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS ET PUBLICS
COGNAC · GRAND COGNAC · CHARENTE LE DÉPARTEMENT · Nouvelle-Aquitaine · sacem · la culture avec la copie privée · cnm · COGNAC

PARTENAIRE PRIVÉ
CHARENTE-PÉRIGORD

AVEC LE SOUTIEN DE
Jas Hennessy & Co · Martell & Co Pernod Ricard · Maison Rémy Martin · Maison Villevert

PARTENAIRES MÉDIAS
bleu · Rolling Stone

GUITARE EN SCÈNE SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS (74) 18-21 JUILLET

UNE PROGRAMMATION UN PEU HORS DU TEMPS

Jacques Falda Président-Fondateur DU FESTIVAL

Larkin Poe

"Nous avons mis les bouchées doubles avec Larkin Poe, John Fogerty, Francis Cabrel, Chris Isaak ou Seasick Steve."

Comme toutes les années, la programmation est variée et intéressante, avec trois artistes sur la scène principale par soir. Mais reconnaissons qu'on a cette fois mis les bouchées doubles. C'est quand même pas mal ! Le dernier artiste confirmé, Nile Rodgers, va faire très mal en clôture, dimanche. Mais reprenons : dès jeudi, Status Quo sur la scène du Chapiteau, ce sera mythique. Ils sont déjà venus une fois et c'était géant. Pour moi, le gros kiff, c'est John Fogerty, pour une seule date en France. C'est vraiment une légende dans le monde du rock'n'roll et là, il va faire tous les grands titres du Creedence Clearwater Revival. Seasick Steve, c'est géant aussi. Le vendredi, il ne faut pas laisser passer Chris Isaak, d'autant que j'ai eu d'excellents retours des dates qu'il a faites l'an dernier. Je suis curieux de voir Larkin Poe et, avec Rival Sons, j'ai voulu donner un contrepoint à la soirée. Samedi, il y aura Francis Cabrel, que j'adore. C'est un bel artiste français ! On lui proposait de venir depuis des années et on était finalement tombés d'accord pour 2023, mais il n'aurait alors pu se produire qu'en trio. En attendant une année de plus, il peut venir en grosse formation, ce que je préfère, et même la date que nous avons proposée, le 20 juillet, convenait à son agenda. Banco ! Il sera suivi de l'Australien Xavier Rudd, et des Mexicains Rodrigo y Gabriela. En clôture, il y aura Toby Lee, sur la scène Village, ma découverte coup de cœur. À 19 ans, il me rappelle les premières dates de Joe Bonamassa. Les autres, on ne les présente plus : Dave Stewart (qui a tenu à accoler le nom de Eurythmics, ce qui peut réserver des surprises), Marcus Miller et Nile Rodgers… ça va !

On maintient la jauge à 5 000 spectateurs par soir, ce qui permet de faire plaisir à beaucoup de gens, tout en maintenant une ambiance familiale et en s'autorisant de vraies découvertes : Xavier Rudd, Larkin Poe, Rival Sons, Toby Lee… Finalement, seuls Status Quo, Marcus Miller et Seasick Steve sont déjà venus à GES, les autres artistes vont y faire leurs débuts ! Et puis, il devrait se passer un truc sur scène entre Marcus et Nile…, on y travaille en tout cas. Si on y arrive, ce sera monumental. Comme le constatent un certain nombre de vos confrères de la presse spécialisée musicale, il n'y a plus de festivals tels que le nôtre. Cela fait plaisir, car nous sommes passionnés, c'est notre truc ! On prend des risques, mais on est tellement heureux de faire découvrir aux gens de nouveaux artistes. On va conserver cette ligne assez "spé", on ne va pas tenter d'intéresser le "tout public". Un public qui vient pour des concerts qui débutent à partir de 18 heures et jusqu'à 1 heure du matin, on lui propose de la musique qu'il aime, à l'opposé du melting-pot que l'on trouve souvent ailleurs : programmer Lenny Kravitz et un rappeur hardcore le même soir, ça n'a pas de sens. La magie de la soirée disparaît ! Nous, on n'a pas 20 000 à 25 000 tickets à vendre tous les soirs, on peut se permettre de choisir des artistes moins connus, dans le cadre d'une programmation plus pointue. De toute façon, on n'invite que les artistes que l'on aime…

Et comme, de plus, cette année encore, la programmation fait l'unanimité, c'est génial. Ainsi, après avoir déjà fait plusieurs fois des propositions pour accueillir Creedence Clearwater Revival sans jamais aboutir, on a enfin John Fogerty, qui joue toujours divinement bien. Sa voix est aussi au top, quel pied ! Après, il y a plein d'artistes que je voudrais avoir ; Sheryl Crow, par exemple, j'adore, mais les dates n'ont pas correspondu jusqu'à présent. Comme je suis fan de Robert Plant et d'Alison Krauss… un jour viendra ! On fait des demandes et, après, ce sont des questions de routing : ces artistes ne peuvent pas venir des États-Unis pour une seule date, sauf cas exceptionnel. À l'inverse, des fois, ça colle. Ainsi, cette année, Marcus Miller étant la veille en concert en Italie, il pouvait venir jouer à GES sans difficulté. Du coup, on aboutit à une programmation dominicale un peu hors du temps ! P.-M.D.

Ibrahim Maalouf

JAZZ À VIENNE (38)
27 JUIN-12 JUILLET

LE FESTIVAL DE TOUS LES RECORDS

Guillaume Anger
Programmateur DU FESTIVAL

Ce qui fait l'une des originalités de Jazz à Vienne, outre d'être l'un des plus anciens festivals de France – il a été créé en 1981 –, c'est d'avoir lieu en ville. Nous innovons aussi puisque, depuis cette année, nous mettons un pays européen à l'honneur. Nous commençons par faire un gros plan sur la Suisse, qui a la chance de compter certaines des meilleures écoles de musique au monde. Le 27 juin, la grande ouverture du festival se fera ainsi avec la nouvelle génération du jazz suisse – Louis Matute Large Ensemble, en première partie d'Ibrahim Maalouf. Tout au long du festival, dans sa partie gratuite, on pourra écouter Elvett, un groupe de soul organique, ou encore Louise Knobil, une extravagante contrebassiste de Lausanne. Notons aussi la journée marathon du 30 juin, qui sera ouverte dès

© CONCORD

© GETTY IMAGES

6 h 30 par un autre grand contrebassiste suisse, Fabien Sevilla. Par ailleurs, tous les jours, une école de musique ou un conservatoire de la région ouvre le festival sur la scène Cybèle.

Sur les seize jours du festival auront lieu 190 concerts, donnés par un millier d'artistes, devant au moins 230 000 spectateurs, le nombre atteint l'an passé. Il est à noter que seuls les spectacles du théâtre antique, qui a une capacité de 7 500 personnes, sont payants, les deux autres (Cybèle, de la mi-journée à tard le soir, et Le Club, à partir de minuit) étant gratuites. De plus, tous les jours à 18 heures, on peut écouter un concert en accès libre dans un lieu patrimonial ou dans un musée de Vienne ; et Jazz for Kids est un programme pour les enfants : des ateliers à l'espace Cybèle et des spectacles pour les plus de 3 ans les mercredis et dimanches.

Un spectacle a donc lieu tous les soirs entre le 27 juin et le 12 juillet au théâtre antique, sauf le soir de la journée marathon, avec deux artistes qui se succèdent. La plupart de ces soirées sont thématiques, avec, par exemple, du blues le 3 juillet (Shakura S'Aida, Robert Finley et Popa Chubby), du jazz vocal le 9 juillet (Stacey Kent et Diana Krall), de la musique cubaine le 10 juillet (El Comité et Chucho Valdés) ou encore du rhythm'n'blues (Rhoda Scott et Jools Holland). Nous avons également une création originale programmée le 7 juillet, "chansignée" pour les sourds et malentendants, et élaborée avec le festival de Marcillac : il s'agit d'un hommage à Nougaro, intitulé New'Garo, avec Ray Lema, Marion Rampal, Souad Massi ou encore Gabi Hartmann.

Il y a beaucoup de festivals de jazz en France, et particulièrement dans le Sud-Est. Plus qu'une concurrence frontale, c'est souvent une complémentarité, qui nous permet d'inviter des artistes qui, sinon, ne se déplaceraient pas pour une seule date (c'est le cas cette année pour Jools Holland, qui se produira aussi à Marciac, et que nous avons ainsi réussi à "arracher" quelques jours avant sa tournée avec Rod Stewart !). De plus, chaque festival à ses spécificités, son format, ce qui nous permet de rester dans l'échange et d'avoir de bonnes relations entre nous. Même si je souhaite que Jazz à Vienne s'ouvre à de nouveaux styles musicaux (néojazz, musique contemporaine ou hip-hop), nous conserverons les fondamentaux de la culture jazz. Mais programmer ces courants musicaux nous permet de rajeunir et d'élargir le public.

Notons, enfin, la collaboration entamée en 2018 avec le Festival de la bande dessinée d'Angoulême, qui permet de choisir, chaque année, un nouvel illustrateur pour notre affiche (en 2024, il s'agit de l'auteur et dessinateur Alexandre Clérisse) et de proposer un concert dessiné au mois de janvier, pendant le festival de la BD. Des estampes numérotées et signées par Alexandre, de vrais objets d'art, seront disponibles à la vente.

Dernier aspect qui nous tient à cœur, l'engagement environnemental : en partenariat avec la région, les billets SNCF pour venir à Vienne voir un concert sont à 1 €, les approvisionnements et la nourriture sont locaux, les déchets sont limités au maximum. Bouteilles en plastique et canettes sont totalement supprimées au profit de fontaines à eau en accès libre, et nous inaugurons des contenants consignés, lavés et réutilisés pour le service au bar. **P.-M.D.**

Architects

MOTOCULTOR FESTIVAL CARHAIX (29) 15-18 AOÛT

110 GROUPES SUR 4 JOURS

Yann Le Baraillec Président-Fondateur **DU FESTIVAL**

On suit ce qui se passe avec les Vieilles Charrues par la presse *(le premier festival de France a publié un communiqué, fin avril, faisant état de divergences avec la mairie de Carhaix, si bien que Les Vieilles Charrues évoquent des graves menaces sur l'avenir du festival, ndlr),* car nous ne sommes pas directement concernés : si nous utilisons le même terrain qu'eux, nous avons signé une convention de cinq ans avec la mairie de Carhaix. En fait, si j'ai bien compris, la mairie veut garder la main sur les aménagements à réaliser, vu qu'il s'agit d'un terrain municipal, alors que Les Veilles Charrues voudrait avoir son mot à dire. Au final, j'ai surtout l'impression d'un manque de dialogue entre les deux parties, où Motocultor est perçu comme étant du côté de la mairie et Les Vieilles Charrues soutenant les opposants. C'est dommage, car notre passage l'an dernier du site de Saint-Nolff (Morbihan) à celui de Carhaix (Finistère), distant de plus de 100 km, s'est très bien déroulé.

On a pris nos marques, le public n'a pas été dépaysé et on commence à s'approprier le terrain, avec quelques modifications entreprises dès cette année : nouvelle orientation des scènes Dave Mustage et Supositor Stage pour éviter qu'elles soient face au vent dominant, décalage des chapiteaux Massey Ferguscène et Bruce Dickinscène et positionnement différent des food trucks.

En 2023, nous avons accueilli 54 000 festivaliers. Cette année, la jauge maximale passe à 16 000 spectateurs par jour et, à la date où nous nous parlons *(le 30 avril),* nous avons 1 700 réservations de plus qu'un an auparavant à la même date.

Comme l'an dernier, 110 groupes se produiront sur quatre jours, parmi lesquels les têtes d'affiche Architects, Meshuggah, Avantasia et Opeth, programmés à partir de vendredi. Mais, dès jeudi, on va attaquer fort, avec Ange et Christian Decamps, Magma, Alan Stivell ou encore Thurston Moore. Quant au Neko Light Orchestra, il va proposer un show spécial *Games of Thrones* et *Lord of the Rings*.

"L'an dernier, notre passage de Saint-Nolff à Carhaix s'est très bien déroulé, et nous améliorons déjà le festival cette année."

Depuis 2019, on fait partie de l'UFF (Union Force Festival), soit sept festivals européens au total, qui collaborent pour publier leurs calendriers – nos événements sont tous programmés les semaines 32 et 33 – et leurs souhaits de groupes auprès des agents artistiques. Cela nous donne à la fois une force de négociation et une crédibilité pour anticiper parfois jusqu'à dix-huit mois à l'avance notre programmation. On a même vu que, suite à nos propositions, des tournées de groupes ont été mises sur pied et, qu'à l'inverse, des projets d'enregistrement ont été décalés pour permettre aux artistes d'être sur scène au moment de nos festivals.

L'origine des festivaliers est l'objet d'une étude intéressante que nous avons réalisée : l'an dernier, plus de 44 % des spectateurs venaient de Bretagne, contre 39 % précédemment, dont déjà plus de 20 % du Finistère (11 % auparavant), et moins de 10 % pour les Morbihannais (14 % précédemment). D'autre part, les spectateurs originaires du département voisin des Côtes-d'Armor passent de 3,5 à 6,5 %. Parallèlement, la moyenne d'âge des festivaliers augmente doucement, passant de 29 ans en 2017 à plus de 33 ans aujourd'hui. Enfin, pour aider les festivaliers à venir d'autres régions, nous avons un service de car qui part de Nantes et un autre de Paris, avec des étapes à la demande sur la route. **P.-M.D.**

© ED MASON

Les Ramoneurs de menhirs

FESTIVAL INTERCELTIQUE DE LORIENT 12-18 AOÛT

NOUVELLES PHASES

Jean-Philippe Mauras Directeur artistique du **FESTIVAL**

Le premier festival après-Covid a tout de même bien tenu ses promesses ?
L'an dernier, on avait parlé du bilan de 2022, dont on était assez content, parce qu'il s'agissait de la première édition vraiment après-Covid. 2023 a vraiment confirmé ce retour du public, au moins de notre public, sur le festival, puisqu'on a même un peu explosé les scores au niveau fréquentation. On a quasiment un million de visiteurs sur les dix jours. On a fait 177 600 billets vendus sur le festival, des chiffres jamais vus !

Les options et les risques pris ont permis la réussite du rendez-vous. Plutôt rassurant, non ?
Je suis content en tant que directeur artistique. Je suis satisfait que le menu ait pu plaire. Les gens viennent. En tout cas, c'était une très belle année 2023. Cela nous a aidés à travailler sur 2024, qui est un peu particulière, Jeux olympiques obligent. On nous a déplacés par rapport à nos dates traditionnelles. Et dans ce déplacement, on perd également… on perd deux jours. On est sur une édition qui est pleine et entière, mais qui sera quand même un peu adaptée, où les rendez-vous habituels sont un peu décalés, etc. Donc, du 12 au 18. On nous a demandé de faire en sorte que les forces de sécurité et de prévention puissent être quand même bien présentes sur le festival.

De fait, la Grande Parade des nations celtes aura lieu à une date plutôt inhabituelle ?
Elle aura lieu exceptionnellement le jeudi 15 août… Qui est un jour férié, pendant le plus gros week-end du mois d'août. Malgré tout, malgré ce déplacement, on est assez optimistes, puisqu'au moment où je vous parle, là, début mai, les réservations vont bon train. Donc, on est plutôt contents au niveau de la billetterie. Et tout ce qui concerne l'hôtellerie, les clubs hôteliers, cela va aussi dans le même sens. Ces petits indicateurs, trois, quatre mois avant, sont plutôt positifs.

En plongeant dans la programmation, on observe notamment le grand retour de Carlos Núñez et de quelques légendes régionales, Matmatah en tête !
Carlos Núñez était passé rapidement sur l'édition un peu tronquée de 2022… mais ça faisait un moment. Là, il revient en plus avec un album. On a aussi invité Soldat Louis, les régionaux de l'étape. Ils passent régulièrement parce qu'ils sont lorientais, mais ils donnent toujours de bons concerts. À cela, on ajoute les vétérans de Matmatah, qui n'étaient pas passés au festival depuis 1998, donc on est très heureux de les accueillir à nouveau. Ils joueront sur la grosse scène située sur la place d'Armes, qu'on ouvrira jusqu'à 6 000 personnes. On fait également une autre soirée qui s'appelle "Bouge ton celte", avec Les Ramoneurs de menhirs, Celkilt, The Seed. J'avais une envie de faire une soirée un peu punk celtique, ce qu'on a rarement organisé à Lorient. Malgré tout, c'est un genre musical qui a tendance à se développer. Et cela fait aussi venir un public plus jeune, qui a vraiment envie de partir sur ce type de soirées pour faire la fête. **B.B.**

© MARC-ANTOINE BEURET - JACK FOSSARD

Scène locale

Il y aura beaucoup de locaux, et toujours beaucoup de groupes étrangers… Après, dans la démarche, on continue de travailler sur circuits courts, mais on le fait aussi avec des artistes étrangers : on essaie de convier ceux qui sont déjà en tournée ou en Europe, comme les Australiens de Out of Hand, par exemple. Et surtout, on essaie de les garder facilement trois, quatre, cinq jours à Lorient. Donc, ils ne jouent pas qu'une fois en général. On est aussi dans cette démarche de transition écologique au niveau des transports. S'ils viennent à Lorient, ils y restent pour plusieurs concerts.

Il y a un autre facteur, celui du temps : nous avons la chance d'avoir un festival long, sur dix jours, et quand les musiciens restent quelques jours dans un même endroit, ils rencontrent d'autres musiciens, et qu'est-ce qui se passe ? On assiste à des moments extraordinaires, des rencontres, des jams. Bref, toute l'essence de la musique est là !

Phoenix

NICE JAZZ FEST' NICE (06) 20-23 AOÛT

UNE ÉDITION À 360° !

Sébastien Vidal Directeur artistique DU FESTIVAL

Le plus ancien festival de jazz français (sa première édition s'est tenue en 1948, avec la participation de Louis Armstrong et Django Reinhardt) change de braquet cette année : sous un nouveau nom, il s'est doté d'une capacité d'accueil élargie, avec l'ambition de devenir un festival "à 360°".

De grandes ambitions… Impulsé par le dynamique adjoint à l'Événementiel, la Jeunesse et l'Égalité des chances à la mairie, Graig Monetti, le renouveau du festival niçois est effectif depuis cette année : extension sur la place Masséna et augmentation de la capacité du théâtre de Verdure, doublant la jauge, qui atteindra 12 000 spectateurs ; programmation resserrée sur quatre jours, offre culinaire de qualité… Complétée par une programmation "ultra-offensive" *(voir encadré)*, cette nouvelle offre, qui prend le nom de Nice Jazz Fest', se veut une *"expérience familiale et globale, à 360°"*, selon Graig Monetti. Restait à déterminer une nouvelle date, le positionnement habituel du festival début juillet n'étant plus adapté face aux nombreux autres apparus dans le Sud-Est ces derniers temps. De plus, cette année, l'organisation de l'arrivée décentralisée du Tour de France pour la première fois (et pour cause de Jeux olympiques) sur la promenade des Anglais, le 21 juillet, obligeait à cette autre innovation : ce sera donc désormais à la fin des vacances estivales que ce rendez-vous musical s'épanouira à Nice.

Accessibles aussi bien avec les pass à la journée qu'avec ceux garantissant un accès à l'intégralité du festival, les concerts se joueront sur deux scènes : l'une consacrée au jazz, le théâtre de Verdure, avec une capacité de 3 000 personnes et l'autre, la grande scène Masséna, qui peut accueillir jusqu'à 9 000 festivaliers debout, dédiée à des spectacles de musiques actuelles.

"*Les deux scènes vont en partie jouer en simultané jusqu'à 1 heure du matin, avec un concert débutant alternativement toutes les 30 minutes sur l'une des deux,* détaille Sébastien Vidal, directeur artistique du festival. *Cela favorise le passage d'un concert à l'autre et le mélange des publics : la proposition du festival est, en plus de vous permettre d'assister aux concerts de vos artistes favoris, de vous en faire découvrir de nouveaux. Seront donc présents de nombreux artistes crossover, à commencer par Louis Matute et Yannis & the Yaw dès la première soirée. Car toutes les musiques actuelles sont nourries du jazz et réciproquement. De même, il y a aujourd'hui beaucoup de publics compatibles entre eux. Ainsi, nous parions que l'amateur de Kenny Garrett n'est pas forcément insensible à la musique de Phoenix. Nice Jazz Fest' sera donc un grand rendez-vous populaire, dont le jazz est l'ADN.*" Rendez-vous est donc pris dès ce mois d'août, sachant que l'ambition du festival est de continuer d'innover en 2025, tout en poussant sa capacité à 20 000 festivaliers par jour. À n'en pas douter, Nice Jazz Fest' reprend sa place parmi les incontournables du genre. P.-M.D.

© JEAN-BAPTISTE MILLOT - DR

Jazz… et enfants du jazz !

"Cette année, pour cette édition qui marque un nouveau départ, on est particulièrement fiers du line-up."

Vingt-quatre artistes vont se produire durant quatre jours, à raison de six concerts quotidiens.

MARDI 20
Théâtre de Verdure : Louis Matute, Thee Sacred Soul et Mulatu Astatke
Masséna : Yannis & the Yaw, Dabeull et Nas

MERCREDI 21
Théâtre de Verdure : Stella Cole, Alfredo Rodriguez et Kenny Garrett
Masséna : Jordan Rakei, Omah Lay et Jungle

JEUDI 22,
Théâtre de Verdure : Arnaud Dolmen & le Vitygroove, Theo Croker et Monty Alexander
Masséna : Julien Granel, Sampha et Phoenix

VENDREDI 23
Théâtre de Verdure : Kareen Guiock Thuram, Léon Phal et Jon Cleary
Masséna : Rejjie Snow, Meute et Yamê

Ut id viverra nibh, in suscipit nibh. Nam mi nisi, eleifend non leo eu, pharetra viverra odio. Curabitur ut lorem vel tellus egestas eleifend quis sed mauris. Duis egestas ut dui ac scelerisque. Proin consectetur maximus ultricies. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae; Nulla fringilla tempor luctus. Nullam varius quis nulla pellentesque, ac cinia orci rutrum. Cras sed erisque odio, et tincidunt rbi egestas, mi a mollis n, purus massa auctor

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2024

RELAY. sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2024

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC DU 4 AU 14 JUILLET

L'ÉVÉNEMENT DE TOUS LES RECORDS

Louis Bellavance VP contenu et direction artistique **DE BLEUFEU**

Sur une dizaine de jours, on va du rap à la country, en passant par le rock, le metal et, bien sûr, les jeunes talents québécois: la programmation est encore une fois très très riche! Comment a été décidée la ligne de cette nouvelle édition?
Nous revenons d'une édition 2023 extrêmement réussie, où nous avions une programmation qui était propulsée principalement par le rock de Green Day et des Foo Fighters. On ne voulait donc pas tourner le dos au rock, mais on avait le sentiment de devoir intensifier notre présence du côté de la pop. J'inclus toute la diversité de la pop ici, du latin, au contenu plus urbain ou électronique. Post Malone était la clé pour nous. Une fois sa présence confirmée, on a voulu sécuriser une offre de rock solide dans trois directions différentes: Nickelback, Mötley Crüe et Offspring touchent des clientèles compatibles distinctes. 50 Cent s'est ensuite imposé avec la tournée la plus importante du genre au Canada, en 2023, dans de multiples salles combles à Montréal, Toronto et Vancouver, entre autres. C'était le moment de l'inviter chez nous; il ne fera que deux spectacles au Canada. Pour Post Malone, ce sera son seul arrêt dans le pays! On a complété le tout en se tournant à nouveau vers la pop, d'abord les Jonas Brothers et Alan Walker du côté électronique, mais aussi une tentative audacieuse pour nous du côté du latin avec J Balvin et la sensation de 19 ans, Ivan Cornejo, dans deux styles très différents, reggaeton et regional mexican, qui devraient faire courir une foule importante avec qui nous avons peu d'historique. Ce ne serait jamais complet sans que nous puissions mettre en lumière le talent d'ici sur la scène principale des plaines d'Abraham. Le plus grand et beau risque de cette programmation est sans doute d'inviter la pianiste néoclassique Alexandra Stréliski à prendre la scène d'assaut, dans un concert en format carte blanche qui promet énormément. Elle a un niveau de succès incomparable au Québec en ce moment et je crois que le public, assurément nombreux, sera soufflé par ce qu'elle nous prépare... L'autre carte blanche a été accordée à Karkwa, légendaire groupe indie rock francophone qui s'est réuni à nouveau cette année après des années d'absence et de projets solos. Ils ont créé avec nous la programmation de cette soirée et nous réservent bien des surprises.

"Ce sera une année très riche en termes de profondeur, on retrouve beaucoup de pépites dans la sous-carte."

On compte aussi beaucoup de coups de cœur de la part de l'équipe de programmation?
Effectivement, c'est une année très riche en termes de profondeur, on retrouve beaucoup de pépites dans la sous-carte. Les coups de cœur d'Olivier *(Lépine, co-programmateur, ndlr)*: Son Rompe Pera, Honeyluv et Rau_Ze; les coups de cœur d'Arnaud *(Cordier, co-programmateur)*: Miel de Montagne, une pop qui fait sautiller et danser, certainement une des belles découvertes franco cette année au FEQ; Maten, une formation innue qui présente du folk-rock passionnant et envoûtant de bout en bout; et finalement Future Islands, possiblement un des groupes indie le plus passionnants de ces dernières années, avec un chanteur incomparable tant par sa voix suave que par ses prestations.

À ce sujet, quels sont les groupes sur lesquels vous voulez attirer l'attention? Les artistes à suivre également?
Cette année, on a beaucoup d'artistes émergents qui sont tout près de passer au niveau supérieur et à suivre attentivement: je parle ici de la chanteuse et compositrice américaine Jessie Murph, Charlieonnafriday, Fredz et Ivan Cornejo en offre latine, mais mon coup de cœur personnel va à Charley Crockett, un chanteur, guitariste et auteur-compositeur américain de blues et de country. Et surtout, je rêvais d'avoir Post Malone, J Balvin et même les vétérans Kansas!

Et toujours un bon nombre de concerts gratuits?
En plus de la scène Hydro-Québec, qui est toujours entièrement gratuite, avec une orientation artistique centrée sur la musique du monde et les musiques non-

© COURTOISIE FEQ

commerciales (Vieux Farka, Bombino et Yellow Days, par exemple), on a ajouté une autre scène dédiée à la relève, à la place D'Youville, où 33 artistes émergents vont défiler, qui sont en provenance principalement du Québec, mais aussi du reste du Canada et du monde. Je pense ici à L'Rain, une jazzwoman expérimentale de Brooklyn, ou encore Aysanabee, un trésor issu des Premières Nations canadiennes.

La scène locale est à nouveau très valorisée : elle témoigne de la richesse artistique québécoise ?
Elle est bien présente sur tous nos plateaux. On y retrouvera entre autres des valeurs sûres comme Jérôme 50, Ariane Roy, Lou-Adriane Cassidy, Thierry Larose et Alaclair Ensemble, qui sont des fiers résidents de la ville de Québec, mais c'est plus de 45 % de l'entièreté de la programmation qui est réservée à des artistes de la province de Québec, dont la majorité d'entre eux chante également en français.

Beaucoup de gens voyagent pour aller voir les festivals outre-Atlantique. Comment se passent les réservations pour l'instant ?
Tous nos billets se sont envolés en 90 minutes, mais nous avons mis en place différents moyens pour réserver un inventaire de billets pour l'international, notamment via nos partenaires hôteliers.

Comme l'an dernier, la programmation est très enthousiasmante, avec des têtes d'affiche très rares, surtout en Europe, comme le Zac Brown Band ou, vous en parliez, le coup de l'année, Post Malone.
La diversité de nos têtes d'affiche cette année atteint un sommet. Nous croyons sincèrement avoir réussi à plaire à – presque – tout le monde. Je ne me souviens pas d'une édition où nous avons frappé aussi fort dans autant de directions opposées. On va de 50 Cent aux Jonas Brothers, en passant par Nickelback et Alexandra Stréliski, sans oublier J Balvin, notre offre en musique latine la plus forte à ce jour, on peut dire qu'on n'a oublié personne. Avec évidemment Post Malon et Zac Brown Band, comme vous le soulignez.

© COURTOISIE FEQ

Dans les oreilles de Francis Zégut

NOTRE CHRONIQUEUR NOUS PROPOSE CHAQUE MOIS UNE SÉLECTION D'ALBUMS QUI ONT RETENU SON ATTENTION.

1 Dynamite Shakers

DON'T BE BORING

J'ai entendu parler pour la première fois de Dynamite Shakers par l'intermédiaire du père de l'un d'eux, à Luçon, lors de la dédicace de *La Playlist by Zégut*.
Je les ai croisés pour la première fois à l'inauguration des nouveaux locaux de DIG Radio, en Vendée. Après leur prestation acoustique, nous avons discuté de l'essentiel de la musique, le "live", le moment de vérité. Je les ai retrouvés il y a quelques lunes au festival La Corde raide, j'ai été bluffé par leur gig, l'énergie, leur petit côté Who qui envoie du bois dans le "garage". La bassiste qui casse une corde et un morceau de son instrument et qui continue, le batteur qui me fait trop penser à Animal du *Muppet Show*.
Les Dynamite Shakers, c'est terrible en live et servi par des compositions nerveuses et addictives. De la zik pour les jeunes et les vieux cons curieux qui cherchent à tordre l'ennui.

2 Sia

REASONABLE WOMAN

Tout le nouvel album de Sia tient en un seul titre, "I Forgive You", la version anglaise de "Je te pardonne", duo de 2015 avec Maître Gim's… Tout est dans la sidérale voix de Sia, la fragilité, la rupture, le basculement entre un rêve et une boîte de mouchoirs ; pas de pyramide dans cette histoire, juste la nature et les épreuves. *God bless you!*, je me le remets encore une fois.

3 Dätcha Mandala

HARA

Les agendas de chacun font parfois l'objet de belles rencontres, le 27 janvier 2018, au Cultura de Bègles, je dédicaçais le coffret *Hit Z Road ;* à l'affiche également, Dätcha Mandala, une sorte de zik de troubadour amplifiée, du heavy rock mystico-druidesque ; comme je suis tombé dans la marmite très tôt, cela m'a causé. Au pied levé, ils ont remplacé Ko Ko Mo au festival Guitare en scène en 2023, après l'incendie de leur bus. Puisse *Hara,* leur nouvel album, trouver le centre de gravité et leur procurer le souffle vital.

4 The Georgia Thunderbolts

RISE ABOVE IT ALL

Je ne citerai pas de nom, enfin peut-être, mais j'en connais quelques-uns qui n'en croiront pas leurs cages à miel et pourront se poser la question : "*Pourquoi faire du southern rock en 2024 ?*" Juste pour boire une "Bud" bien fraîche au Dark Side of the Moon, sur Broad Street, à Rome, en Géorgie ; ben pourquoi pas, hein Pascal ! Manquerait plus qu'il y ait de l'orage !

RS CHARTS LECTEURS

Juin 2024

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS

1. DARK MATTER
Pearl Jam
2. HEAVEN :X: HELL
Sum 41
3. OHIO PLAYERS
The Black Keys
4. MOTHER
The Wandering Hearts
5. GHOSTS STORIES
Blue Öyster Cult
6. ALL QUIET ON THE EASTERN ESPLANADE
The Libertines
7. HARD TO FOLLOW
Quétier
8. FU##IN' UP
Neil Young & Crazy Horse
9. ROCKMAKER
The Dandy Warhols
10. THE TORTURED POETS DEPARTMENT
Taylor Swift

SINGLES

1. AHEAD OF THE GAME
Mark Knopfler
2. EYES CLOSED
Imagine Dragons
3. THE PIPER'S CALL
David Gilmour
4. PORTABLE DOOR
Deep Purple
5. SHOOT AGAIN
Quétier
6. DOGS OF WAR
Mötley Crüe
7. RUN RUN RUN
The Libertines
8. HUMAN
Lenny Kravitz
9. CROSSROADS
Beverly Jo Scott (Tribute to Calvin Russell)
10. AIN'T GOT TIME
Royal Republic

“Désolé, j’ai pas la ref…”

Quand Gaza s’invite à la fac et dans la campagne des européennes, la raison déraille. La mémoire aussi. Entre ceux qui oublient d’où ils viennent et ceux qui ne savent pas de quoi ils parlent, c’est un feu d’artifice d’amnésies sélectives et de contre-vérités criantes.

PAR LAURENT BAZIN

Il y a d’abord les amnésies volontaires. Prenez Rima Hassan, la nouvelle passionaria des Insoumis : d’un plateau à l’autre, elle se présente comme réfugiée palestinienne. Sa notice Wikipédia la dit même apatride, détail censé renforcer sa légitimité de victime. Ce que Rima Hassan oublie de dire, c’est qu’elle est née en Syrie, d’une mère syrienne et d’un père militaire d’origine palestinienne, engagé dans l’armée d’Assad. Quant au camp de réfugiés où elle dit avoir grandi, il n’existe plus depuis longtemps : si Neirab a accueilli les premiers exilés palestiniens de 1948, il y a bien longtemps qu’il est devenu l’une des banlieues d’Alep. C’est même le siège de son aéroport international… Pas un camp de toile ni de brique, donc. Pas Gaza ni une colline de Cisjordanie. Mais qui va aller vérifier des choses pareilles ?

C’est instructif, pourtant, les faits. On y recoupe les éléments de son histoire, sa haine d’Israël et son opposition explicite – et un peu oubliée, elle aussi – au processus de paix d’Oslo. *“Deux peuples, deux États”,* comme le clament en 1992 Rabin, Peres, Arafat et Clinton sur les pelouses de Washington, très peu pour Rima. De la Palestine, elle veut tout, du *“fleuve à la mer”*, c’est-à-dire du Jourdain jusqu’à Saint-Jean-d’Acre, la ville côtière d’où venaient ses grands-parents paternels et dont elle a rêvé, enfant. Reconquérir Saint-Jean-d’Acre – aujourd’hui Akko, en Israël –, c’est son combat personnel. Le combat que les Insoumis ont décidé de propulser sous les projecteurs pour sauver une campagne à la dérive, à grand renfort de keffiehs et de mains rouges.

Tiens, les fameuses “mains rouges” des manifestants de Sciences Po… Parlons-en. Là encore, sacrée amnésie. Ceux qui connaissent le conflit israélo-palestinien le savent : la main rouge, c’est celle de ce Palestinien de Ramallah, exhibant fièrement face à la foule ses doigts rouges du sang des soldats israéliens que lui et ses amis venaient de massacrer, en pleine rue. *Dima’ al yahoud*. Le sang des juifs. La photo a fait la une en octobre 2000, personne parmi ceux qui s’intéressent au sujet ne l’ignore… Sauf évidemment les jeunes activistes du comité Palestine de Science Po :

“Saviez-vous ce que ces mains rouges représentaient ?, a-t-on demandé à son “leader”, après le blocus.

– *J’avais pas la référence”*, a répondu l’étudiant. *Je suis né en 2004…”*

Ainsi peut-on, en 2024, rue Saint-Guillaume, afficher tranquillement son ignorance, brandir des symboles antisémites à l’insu de son plein gré et militer pour des peuples dont on ne sait rien de plus que ce qu’en raconte un fil X radicalisé.

Zéro pointé.

Bien sûr, il est naturel que les jeunes générations s’indignent des injustices du monde et de ses désordres. C’est même sain ; s’ils ne le font pas, qui le fera ? Mais ne soyons pas dupes de la manip’ de ceux qui, forts du mouvement antisioniste né des facs américaines, proclament par exemple que *“Gaza est un nouveau Viêt Nam”* ; ils comparent l’incomparable et méconnaissent le poids du passé dans cette région explosive. Panne de mémoire, une fois de plus, car, à l’inverse des Yankees à Saïgon, les Israéliens ne sont pas des étrangers sur cette terre qui, si elle était majoritairement musulmane et chrétienne au début du XXe siècle, est aussi juive depuis quatre millénaires.

Ne pas (re)connaître l’histoire, manquer de mémoire, exiger qu’un camp l’emporte sur l’autre comme le font depuis le 7 octobre les radicaux des deux bords, c’est se condamner au pire.

Joann Sfar, dessinateur et militant infatigable de la paix, ne dit pas autre chose lorsqu’il affirme, d’une phrase définitive, que *“quiconque refuse la solution des deux États se fait l’avocat du massacre”**. Il a raison, n’en déplaise à Rima Hassan et aux idiots utiles de l’islamisme, de Columbia ou de Science Po, au Hamas mais aussi à Netanyahou et à ces ministres israéliens déchaînés qui réclament, Torah en main, la *“destruction totale”* de Rafah et de Gaza.

Oui, *“une terre, deux États”*.

Gardons ce cap, malgré les montagnes à soulever, la lassitude, la désespérance qui guette et tous les fanatiques qui se liguent pour nous détourner de cette évidence. ®

*Sur France 24, le 30 avril 2024.

L'Europe, cet enfer qui fait rêver

Les eurosceptiques fustigent Bruxelles et l'UE. Mais beaucoup rêvent d'y entrer et personne ne veut en sortir. Étrange paradoxe, non ?

Bruxelles, son univers impitoyâââble, ses technocrates, et sa bureaucratie. Bruxelles, ses normes et ses règles inhumaines. Bruxelles, ce carcan budgétaire, cette prison administrative, ce plat pays si sombre et mortifère qu'il ferait passer les complaintes de Jacques Brel pour des zouks endiablés de La Compagnie créole.

Depuis la signature du traité de Rome qui établit les fondements de la communauté économique européenne, le 25 mars 1957, vilipender l'hydre bruxelloise, fustiger le Belzébuth européen, est devenu un sport national prisé de nos responsables politiques.

Le général de Gaulle moquait les *"cabris"* sautant sur leurs chaises en psalmodiant *"l'Europe, l'Europe, l'Europe !"* ; Jacques Chirac vociférait lors de l'appel de Cochin la voix langoureuse du *"parti de l'étranger"* prête à étrangler celle de la Nation. L'extrême droite des Le Pen père et fille fustige depuis plus d'un demi-siècle les périls d'une Europe ouverte à tous les vents qui n'aurait d'autre objectif que de faire disparaître notre pauvre France, un danger agité par les propagateurs de la thèse complotiste du *"grand remplacement"* migratoire, incarné par le ralliement de l'ex-patron de Frontex, Fabrice Leggeri, à la liste de Jordan Bardella. Quant à la gauche radicale, elle n'a de cesse de dénoncer la pieuvre bruxelloise néolibérale qui imposerait ses tentacules en forme de directives oppressantes pour sucer le sang des travailleurs.

Bref, c'est entendu, l'Europe, c'est l'horreur ! Contrairement à ce que prétendait Sartre, l'enfer, ce n'est pas les autres, l'enfer, c'est chez nous ! En France, l'opinion s'est tellement imprégnée, et convaincue, de ce constat, qu'à chaque étude, notre pays figure tout en bas du classement des vingt-sept États membres comme celui dont la population est la plus pessimiste quant à l'avenir de l'Union européenne, et la plus critique quant au fonctionnement de ses institutions ; bref, la plus eurosceptique voire franchement europhobe.

Cet état des lieux désespérant soulève deux contradictions majeures.

D'abord, si l'Europe est un tel échec, un tel scandale antidémocratique, un tel marché sauvage ouvert aux féroces appétits du néolibéralisme pour le plus grand bonheur des rapaces du capitalisme et la plus grande détresse du "Peuple", comment expliquer qu'autant de pays frappent à sa porte avec l'espoir d'en devenir membres ? Pourquoi la Serbie et les autres pays des Balkans, mais aussi, entre autres, la Géorgie ou encore l'Ukraine ont tellement envie d'intégrer un cercle décadent aussi apocalyptique supposé courir à sa perte ? Pourquoi tant de jeunes gens brandissent, depuis des semaines, des drapeaux européens sur les places de Tbilissi pour manifester leur opposition à leur gouvernement pro-russe ? Sans doute parce que, loin d'être un enfer, l'Union européenne est un paradis qui n'a pas connu la guerre à l'intérieur de ses frontières depuis bientôt quatre-vingts ans… Une performance inédite tout au long de l'histoire du Vieux Continent. L'Europe est un havre de paix et tous ceux qui redoutent d'être les prochaines cibles de Vladimir Poutine le savent bien. Vingt ans après l'élargissement de 2004, tous les pays de l'est de l'Europe qui ont rallié l'Union s'en félicitent chaque jour, à commencer par la Pologne et les État baltes, au regard du terrible sort infligé aux Ukrainiens par le maître du Kremlin. L'Europe, c'est d'abord l'assurance-vie de peuples libres, ce qui suffit à justifier le processus de négociations engagé pour accueillir un jour Kiev.

RENAUD DÉLY

Quant à la seconde contradiction majeure soulevée par les torrents d'europhobie déversés par nombre de responsables politiques français, elle est encore plus surprenante. Si l'Europe de Bruxelles nous appauvrit et nous asservit à ce point, si elle est devenue une *"prison"* pour reprendre les termes du candidat d'extrême droite Jordan Bardella, pourquoi ne plus vouloir scier les barreaux pour s'enfuir ? Pourquoi le Rassemblement national ne prône-t-il plus ce Frexit que Marine Le Pen brandissait encore en 2017 comme une solution miracle ? Selon les enquêtes d'opinion, plus des deux tiers des Français ne veulent en aucun cas quitter l'Union européenne et l'euro. Sans doute parce que le naufrage économique, financier et migratoire du Brexit, applaudi lors du vote de 2016 par Marine le Pen, est passé par là. Bref, l'Europe est aussi une assurance-vie économique, une garantie en termes de niveau de vie et de protection sociale, un bouclier incomparable au regard de la situation des autres espaces géopolitiques.

La preuve, il n'y a plus que l'inénarrable tandem composé de Florian Philippot et Nicolas Dupont-Aignan – une sorte de boussole qui indique le sud – à plaider aujourd'hui pour le Frexit. C'est dire si, finalement, la maudite "Europe de Bruxelles" n'est sans doute pas une mauvaise idée. ®

Comfortably Dumb

La mémoire fait toujours défaut aux électeurs et ce, des deux côtés de l'Atlantique. Avec la présidentielle américaine, une tentative de réhabilitation du mandat de Trump est en cours. Analyse.

Ch-ch-ch-changes. Seuls les imbéciles ne changent pas d'avis, et nombreux sont les disques devenus des classiques incontestables qui furent pourtant éreintés par la presse à leur sortie – y compris par *Rolling Stone*. Des albums de Led Zeppelin à *Nevermind*, de Nirvana, sans oublier le premier Black Sabbath et même *Harvest*, de Neil Young, les exemples ne manquent pas. D'autres disques, mal aimés, sont redécouverts et parfois réhabilités lors d'une *reissue* commémorative. Mais ces réhabilitations interviennent quelques décennies plus tard.

Through the past, darkly. Alors que Joe Biden remonte légèrement dans les sondages, les Américains semblent garder un souvenir plutôt positif de la présidence Trump. "Garder" n'est pas le meilleur terme : ils se redécouvrent plutôt un souvenir agréable. Car quand il a quitté la Maison-Blanche, ils n'étaient que 34 % (sa base irréductible) à évaluer positivement sa présidence. Ils sont désormais 46 %. Dans un autre sondage (SSRS, du 23 avril 2024), pas moins de 55 % des sondés évaluent positivement la présidence Trump. Rétrospectivement, donc, ils estiment qu'ils étaient trop sévères. Ils trouvent Trump plus apte que Biden à gérer les dossiers importants à leurs yeux : économie (dont l'inflation), criminalité et sécurité, et bien sûr l'immigration. On a pu constater un effritement comparable du nombre d'Américains considérant l'émeute du Capitole, le 6 janvier 2021, comme inacceptable.

You Win Again. Le 6 janvier aurait dû marquer la fin de la carrière politique de Trump. Un point de non-retour, une disqualification permanente. Et par ricochet, malgré ses défauts et ses faiblesses, Biden devrait le devancer nettement, un peu par défaut, comme un moindre mal. En réalité, Trump bénéficie de son statut de non-sortant, donc d'outsider, qui lui confère une improbable virginité morale. Sommes-nous donc dans un climat où le sortant, loin d'être favorisé comme naguère, est au contraire responsable de tout ? Cependant, George W. Bush comme Barack Obama ont tous deux été réélus. En fait, Trump est le seul président récent à n'avoir pas réussi à se succéder. Biden est-il, pour la même raison, le prochain sur la liste ? Et est-ce la nouvelle normalité ? Une forme de ressentiment dégagiste qui transforme la politique américaine en grande broyeuse ? À l'inverse, ce dégagisme pose la question connexe de l'amnésie en politique, et la situation de Trump constitue un exemple frappant. Moins de quatre ans après le 6 janvier et une présidence chaotique, les Américains semblent prêts à lui confier à nouveau les clés de la Maison-Blanche.

Don't You Forget About Me. Les commémorations, au sens large, dictent le régime mémoriel et les rituels collectifs prescrivent ce qui est retenu, et comment. Quand ce ne sont pas les politiques qui agitent le passé, ce sont les médias. Qui réactivent régulièrement les événements du 6 janvier, images à l'appui, pour qu'ils ne disparaissent pas dans la grande lessiveuse de l'information. De même, les médias comme les Démocrates répètent les propos polémiques tenus par Trump lors de sa présidence, ses outrances comme ses approximations. Mais que faire quand certains ne veulent pas savoir, s'extraient du flux et se créent le leur, qui dicte une autre version du réel ou qui le minimise. Ainsi, le 6 janvier ne serait pas une insurrection mais la réponse pacifique de vrais patriotes prêts à mourir pour défendre la démocratie menacée par les manigances des Démocrates. Le tout, sans contradiction, bien sûr.

Keep Talking. En outre, le procès Trump (lequel ? demanderont les taquins) devrait constituer un rappel permanent du contraste entre Trump et Biden, qui n'est pas accusé d'avoir maquillé des comptes de campagne pour couvrir un adultère. Les trumpistes nient l'évidence (l'affaire Stormy Daniels) ou minimisent (c'est un homme, après tout) et la succession des sondages en sa faveur démontre que les sondés ne lui en tiennent pas vraiment rigueur. D'accord, tout ce qu'il fait n'est pas forcément légal, moral ou éthique, concèdent les sondés, mais cela le disqualifie-t-il pour autant ? Que faut-il qu'il fasse pour perdre leur faveur ? Visiblement, être Joe Biden suffit… À l'amnésie s'ajoute un autre problème, peut-être lié seulement à Trump et pas à d'autres candidats : une forme d'immunité totale. Les électeurs ont conscience de qui il est, mais considèrent que, malgré cela, il ferait mieux que Biden. Le sentiment largement répandu de lassitude et d'exaspération à son égard fin 2020 ? Volatilisé.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

Back in Black. Pour les Démocrates, le problème est que cette indulgence envers Trump touche des catégories cruciales comme les Noirs et les jeunes. Et là encore, le problème de la mémoire se pose car le mouvement pour les droits civiques s'éloigne. La gratitude envers les Démocrates qui a suivi les grandes lois des années 1960 s'efface. La transmission ne se fait pas d'une manière susceptible de maintenir ce souvenir électoralement payant. Peut-être également parce que les jeunes Noirs, en particulier, n'écoutent pas ou plus. Certes, lors de la dernière décennie, une véritable mémoire judiciaire a tenu à déboulonner les statues confédérées et une série de bavures policières dûment médiatisées ont permis de garder vive la mémoire des discriminations.

Youth Gone Wild. Les jeunes qui vont voter pour la première fois en 2024 avaient 10 ans en 2016, quand Trump a été élu. Pour les adultes, c'était hier, alors que les nouveaux électeurs étaient à l'école primaire. La différence entre les repères des deux groupes est vertigineuse. La construction de leur conscience politique repose moins sur le souvenir de la présidence Trump que sur la politique de Biden vis-à-vis de la situation à Gaza. La mobilisation sur les campus universitaires révèle ce qui est intolérable pour une (petite) partie de la jeunesse. Mais les excès de cette mobilisation, surtout si elle dégénère, pourraient coûter très cher aux Démocrates. Trump, lui, ne serait pas si laxiste. *The Kids are (not) alright.*

HORS-SÉRIES COLLECTORS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION *ou* FAITES UN CADEAU CULTE ET ROCK

HS 100% - Taylor Swift + poster

Hors-série n° 49 - Mick Jagger

Hors-série n° 48 - Depeche Mode

Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen

Hors-série n° 46 - The Rolling Stones

Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes

Hors-série n° 44 - Keith Richards

Hors-série n° 43 - The Beatles

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À:
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- ☐ HS 100% TAYLOR SWIFT + poster: 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 48 - Depeche Mode : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 46 - The Rolling Stones : 15 €
- ☐ Hors-série n° 44 - Keith Richards : 8,95 €
- ☐ Hors-série n° 49 - Mick Jagger : 15 €
- ☐ Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen : 15 €
- ☐ Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes : 15 €
- ☐ Hors-série n° 43 - The Beatles : 11,95 €

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine: 4 € par numéro / Europe + Suisse (Zone 1): 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2): 5 € par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENTE)** ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

DOCTEUR BOWIE & MISTER STARDUST

Enregistré en deux mois en 1971-1972, *Ziggy Stardust*... est le résultat de nombreuses démos et expérimentations réalisées par un David Bowie en mode tête chercheuse. Quand les studios et les plateaux radio et télé se transforment en autant de laboratoires, making of d'un disque et d'un personnage entrés dans l'histoire de la culture populaire.

PAR **DENIS ROULLEAU**
PHOTO **BRIAN WARD**

“The Rise and Fall of Ziggy Stardust and The Spiders from Mars *a débuté comme un concept-album. Mais cela n'a pas duré longtemps. Parce que j'avais des chansons que je voulais intégrer et qui n'auraient pas fonctionné avec l'histoire de Ziggy. C'est donc un album un peu fracturé*”, indiquait David Bowie peu de temps après la sortie du disque qui allait le transformer, lui, le *one hit wonder* de “Space Oddity” (1969), en *Rock'N'Roll Star!* C'est le titre et tout le propos d'un opulent coffret contenant notamment 29 titres inédits et qui, s'il arrive un peu tard – deux ans après la célébration des 50 ans de l'album original qui figure ici dans sa version remastérisée 5.1 de 2003 – fait enfin le tour de la question “Stardust” en révélant un Bowie dans sa période créatrice la plus prolifique, de février 1971 à octobre 1972. L'ange blond se teste avec le groupe The Arnold Corns, enregistre dans les studios londoniens Trident, joue plusieurs fois pour les “BBC Sessions” de John Peel, biffe et rebiffe les paroles manuscrites dans ses cahiers personnels, interprète des démos à la guitare sèche dans une chambre d'hôtel à San Francisco ou bien même, c'est une nouveauté, au piano à Haddon Hall, une maison victorienne dans laquelle il a emménagé en octobre 1969 avec sa future-ex, Angela Barnett, dite Angie. Du 42 Southern Road, l'adresse de cette demeure aux briques rouges qui fait autant office de laboratoire expérimental que de lupanar prisé du Tout-Londres arty, au 23 Heddon Street, devant lequel il pose incarné en Ziggy pour la pochette de l'album, voyage au cœur de la création tous azimuts de l'un des plus grands disques de l'histoire de la musique populaire, dont l'impact culturel est toujours prégnant… ou comment Docteur Bowie est devenu Mister Stardust !

“Je ne pense pas que le style d'écriture de David ait fondamentalement changé entre Hunky Dory *et* Ziggy Stardust. C*omme le prouve ce coffret, la plupart des chansons existaient déjà, sous une forme ou sous une autre, depuis un bout de temps. La seule différence notable que je constate réside dans la guitare électrique de Mick Ronson, incontestablement plus agressive*”, explique Ken Scott, coproducteur de *Ziggy Stardust* (mais aussi de *Hunky Dory, Aladdin Sane* et *Pin Ups*), placide citoyen britannique aujourd'hui âgé de 77 ans, qui se souvient pour *Rolling Stone* de cette période faste et des séances d'enregistrement : *“Le riff de 'Queen Bitch', sur* Hunky Dory, a*nnonçait déjà la couleur à ce niveau-là, et cette chanson aurait eu d'ailleurs toute sa place dans la setlist de* Ziggy Stardust. *Le son de guitare si caractéristique de Mick durant cette période, qui a été maintes fois copié depuis, était facile à obtenir en studio : il branchait sa guitare Les Paul sur son ampli Marshall 100 watts et utilisait sa pédale wah-wah Cry Baby comme un filtre pour contrôler sa tonalité. C'est bien simple, une fois que nous avions trouvé la bonne position de pédale, généralement en niveau grave, nous n'en bougions plus !”*

Autre détail non négligeable, qui participe à l'alignement des planètes indispensable pour accoucher d'un tel chef-d'œuvre intergalactique, Bowie le chanteur peut se féliciter de tenir enfin, avec les Spiders from Mars (ex-The Hype), un collectif compétent et dédié avec lequel il pourra progresser, ce qui n'est pas rien pour cet artiste brinquebalé dans différentes formations éphémères depuis plusieurs années. *“Les Spiders concrétisaient ce que j'imaginais, bien plus que la plupart des autres instrumentistes avec lesquels j'ai travaillé”*, se félicitait-il. Parmi eux, qui accompagneront Bowie jusqu'en 1973 : le guitariste Mick Ronson, également un arrangeur de cordes hors pair (“Life on Mars”, “Moonage Daydream”, “Lady Stardust”…), ainsi que les “Weird” et “Gilly” cités dans les fameuses paroles inaugurales du titre “Ziggy Stardust” (*“Ziggy played guitar, jamming good with Weird and Gilly…”*), le bassiste Trevor Bolder (*“David nous interprétait une chanson, nous la jouions tous ensemble une fois, nous l'enregistrions et c'était quasiment tout. 'Ziggy Stardust' a été mise en boîte en une journée !”*) et le batteur Mick Woodmansey (*“David vivait et respirait uniquement pour devenir une star du rock'n'roll”*).

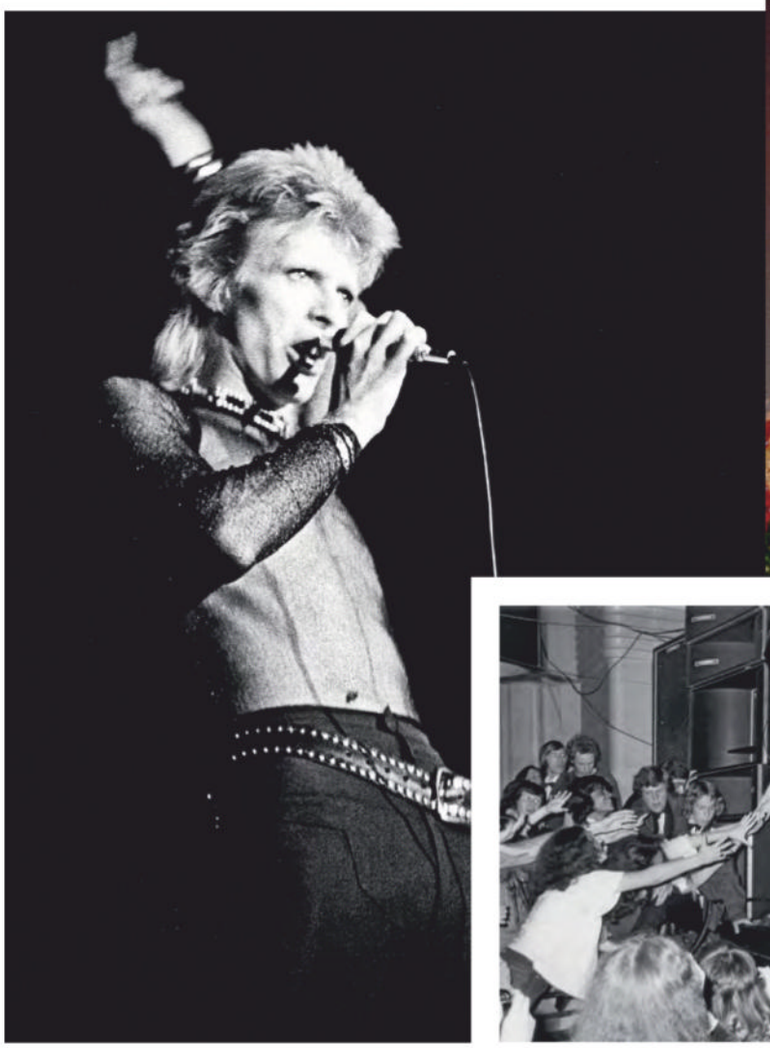
Enfin, Bowie qui a signé avec RCA en septembre 1971 sous l'impulsion de son nouveau manager, Tony Defries, bénéficie, étonnamment, d'une totale liberté d'action. Ken Scott : *“Durant tout le temps que j'ai passé avec lui en studio, nous n'avons jamais vu un représentant de la maison de disques venir nous dire ce qui était bon, mauvais, ce que nous devrions changer, etc. Une fois que nous étions en studio, nous n'avions qu'une seule chose à faire : créer ! À ce propos, Il faut souligner la qualité des prestations vocales de David : sur les quatre disques que j'ai coproduits avec lui, 95 % des voix sont des premières prises du début à la fin !* La maison de disques RCA aura eu au

“Durant tout le temps que j'ai passé avec lui en studio, nous n'avons jamais vu un représentant de la maison de disques venir nous dire ce qui était bon, mauvais, ce que nous devrions changer.” **Ken Scott**

© BRIAN WARD

TOTAL LOOK

Le 6 juillet 1972, David Bowie joue "Starman" à la BBC dans cet ensemble matelassé doré à motifs bleus et orange, composé de chutes de tissu de chez Liberty et co-dessiné avec Freddie Burretti.



MARATHON MEN

Page de gauche : durant dix-huit mois sous haute tension, Ziggy Stardust et les Spiders from Mars enchaînent les apparitions télévisées et les concerts au Royaume-Uni, aux États-Unis, au Canada et au Japon.

MADE IN JAPAN

Page de droite : sur scène, David Bowie se métamorphose totalement avec une coiffure orange pré-punk inspirée par le styliste Kansai Yamamoto, et devient l'acteur d'un rock théâtral influencé par le kabuki japonais.

moins son mot à dire quant à la setlist finale de l'album, qui comprenait à l'origine, entre autres, la reprise de Chuck Berry "Round and Round" et "Velvet Goldmine" : *"La compagnie a écouté et a adoré le résultat ! Mais ils ont estimé qu'il n'y avait pas de single évident. Nous sommes retournés en studio et avons rapidement enregistré 'Starman', qui a remplacé la cover de Chuck Berry."*

Certaines décisions changent radicalement l'histoire quand on sait que "Starman", dont le coffret propose plusieurs versions antérieures, sera le premier single et qu'il se classera à la 10e position des charts britanniques. En ce qui concerne "Velvet Goldmine", outre les paroles homosexuelles ouvertement explicites qui auraient pu heurter RCA, Bowie estimait que le piano "music-hall" du refrain s'intégrait mal dans le concept de *Ziggy Stardust* et rappelait trop, à juste titre, "Oh! You Pretty Things". "Velvet Goldmine", qui donnera en 1998 son titre au film réalisé par Todd Haynes - une panouille gavée de clichés, dont les caractères principaux sont inspirés par David Bowie et Iggy Pop -, témoigne également de l'obsession américaine du chanteur, notamment pour une formation dénommée The Velvet Underground, "managée" par Andy Warhol.

Le groupe américain fondé par Lou Reed et John Cale est bien connu du musicien britannique. En novembre 1966, Ken Pitt, son manager, était revenu de la Grosse Pomme avec le test pressing de l'album à la banane, *The Velvet Underground and Nico*. Alors membre de The Riot Squad, Bowie s'était empressé d'enregistrer sa propre version de "I'm Waiting for the Man". *"Cet album a changé ma vie, mais curieusement, ce n'est pas vraiment Lou Reed qui m'attirait dans le Velvet. Pour moi, le son du groupe, c'était John Cale."*

En mars 1971, le voyage aux pays de l'Oncle Sam, effectué dans le cadre de la promotion de *The Man who Sold the World,* fera plus que laisser des traces : il portera et nourrira son inspiration pour longtemps. Il rend ainsi visite à Andy Warhol à la Factory (celui dont Bowie interprétera le rôle en 1996 dans le film *Basquiat* l'aurait même quelque peu snobé) et tombe en pâmoison devant l'un des spectacles dénudés et déjantés du peintre, *Pork,* qui l'incite à définitivement abandonner ses oripeaux hippies, lesquels, il est vrai, n'auraient pas convenu au look du néo-punk Ziggy. *Last but not least*, lors d'une soirée au Max's Kansas City, il fait la connaissance des deux musiciens américains qu'il admire le plus, Iggy Pop et Lou Reed. Les reprises live de "I'm Waiting for the Man" et de "White Light/White Heat" interprétées dans les deux shows "Sounds of the 70's: Bob Harris" attestent de cette fascination et du besoin pour l'éponge Bowie de s'imprégner de ces nouveaux sons venus d'outre-Atlantique. Inévitablement, ceux-ci irriguent son songwriting, désormais truffé de références musicales et écrites à l'idiome rock américain : "Andy Warhol" est un hommage ambivalent au pape du pop art sur un fond de guitare flamenco surréaliste et burlesque (Warhol et son ego firent savoir à l'époque qu'ils n'appréciaient guère la plaisanterie) ; "Queen Bitch" pille quasiment le Velvet Underground avec sa guitare hardcore et ses vocaux mi-chantés mi-parlés qui évoquent une certaine Sister Flo en référence à "Sister Ray" ; "Moonage Daydream" cite Iggy Pop de manière détournée, le "*Keep your 'lectric eye on me*" de Bowie faisant directement allusion au "*She got a TV eye on me*" de "l'Iguane", ce qui n'est pas sans saveur dans le cadre d'un morceau qui conte l'histoire d'une copulation spatiale avec un reptile : *"I'm an alligator... I'll be a rock'n'rollin' bitch for you."* Comment ne pas voir également dans ces

© GETTY IMAGES

lyrics un clin d'œil adressé au "See You Later, Alligator" de Bill Haley…

"Moonage Daydream", qui a hérité sa ligne mélodique et les célèbres paroles "*Keep your mouth shut*" de la démo "So Long 60's", enregistrée dans une chambre d'hôtel à San Francisco au début de l'année 1971, était présentée par Bowie, schizophrène en devenir, comme une chanson écrite par Ziggy en personne. Ken Scott : *"Comme souvent, David était sûr à 100 % de ce qu'il devait entreprendre pour enregistrer 'Moonage Daydream'. Nous avons d'abord mis en boîte la basse-batterie et la guitare acoustique, puis le piano, la guitare électrique et le saxophone baryton. David et Mick ont ensuite respectivement enregistré la voix et les incroyables arrangements de cordes… À la fin, le clou du spectacle a été d'entendre le mix final avec le phasage des cordes et la superposition des pistes vocales… La version instrumentale de 2003, présente dans le coffret, est un excellent moyen de comprendre et d'entendre comment une chanson peut passer la démultipliée."* Quant au proto-punk "Hang on to Yourself", il faudrait être sourd pour ne pas déceler de sérieux airs de ressemblance avec le "Rock and Roll" du Velvet. Les cinq différentes versions présentes laissent à entendre un Docteur Bowie qui expérimente, modifie la formule d'une orchestration ici, change l'ADN des paroles là, avant d'accoucher finalement, de son propre aveu, d'un certain Ziggy Stardust : *"J'ai remanié les paroles de 'Hang on to Yourself' afin qu'elles s'accordent avec ce qui allait devenir le personnage principal de l'album, Ziggy Stardust. À partir de ce moment, il a réellement occupé tout l'espace, il est devenu le leader du groupe The Spiders from Mars et une star."*

Avant sa naissance, Ziggy eut son pendant transgenre, "Lady Stardust", une des premières chansons écrites pour le disque, qui elle aussi a fait l'objet d'un long cheminement, depuis le dépouillement de la première démo interprétée au chant et au piano le 9 mars 1971 dans les studios de Radio Luxembourg, jusqu'à la luxuriance des arrangements de la version finale, enregistrée le 12 novembre 1971 dans les studios Trident. La composition, qui évoque son ami et rival Marc Bolan ("*People stared at the makeup on his face, laughed at his long black hair…*"), n'est pas sans rappeler celles d'Elton John et se classe, cette fois, du côté des influences européennes de l'artiste. Tout comme l'étonnante cover de "I Can't Explain" des Who, issue des sessions de l'album, qui s'avère beaucoup plus rapide que celle qui figurera au final dans *Pin Ups*, et "Rock'N'Roll Suicide" – dont l'accord final de violon est devenu presque aussi célèbre que la coda dissonante de "A Day in the Life" – qui provient en ligne directe d'Édith Piaf ! *"Passer d'un truc à la saveur rock des années 1950 à une nuance d'Édith Piaf a produit 'Rock'N'Roll Suicide'. Il y avait un parfum de chanson française là-dedans… c'était délibéré, je voulais ce mélange"*, confessait David Bowie, qui clôt sur cette french touch inattendue l'épopée de l'irrésistible ascension et la terrible chute de Ziggy Stardust et des araignées martiennes.

On découvre un Docteur Bowie qui expérimente, change l'ADN des paroles, avant d'accoucher, de son propre aveu, d'un certain Ziggy Stardust…

© GETTY IMAGES - MASAYOSHI SUKITA.

RECORD COVER

Cette photo signée Brian Ward fait partie des dix-neuf clichés réalisés pour la pochette de l'album à Heddon Street, une impasse mal famée de Soho.

STUDIO

Le 13 janvier 1972, Brian Ward photographie pour la première fois le groupe en tenue de scène, inspirée par le look des Droogs du film *Orange mécanique*.

"ROCK'N'ROLL STAR"

Le coffret retraçant la genèse de *Ziggy Stardust* (cinq CD, un Blu-ray…) sera disponible le 14 juin.

"*Avec Ziggy, Je voulais créer l'archétype de la rockstar messianique, ni plus ni moins. Certaines personnes lui ont attribué beaucoup plus de choses que ce simple postulat. Il était également un moyen commode pour vaincre ma timidité et pour monter sur scène. David Jones, lui, n'aurait pas pu le faire. Je me suis servi de Vince Taylor pour créer Ziggy. Ses disques étaient atroces mais lui était un héros*", expliquait David Bowie en 1993.

Le personnage de Ziggy ne doit évidemment pas son existence qu'à l'auteur de "Brand New Cadillac". De nombreuses théories, certaines alimentées par David Bowie lui-même de son vivant, circulent ainsi depuis plus de cinquante ans : Stardust fait référence au Legendary Stardust Cowboy, musicien de psychobilly un peu ringard qui interprétait notamment des chansons mettant en scène des astronautes. Ziggy s'écrit également presque comme Iggy (Pop), Twiggy (célèbre mannequin des années 1960) et Ziggie's (une boutique londonienne de vêtements), comme Jimi Hendrix, Ziggy est gaucher… Peu importe, finalement, l'"homme étoile" est le produit de l'air du temps du début des seventies et incarne l'essence même de la rockstar, un statut auquel le chanteur aspire très fortement après plusieurs années de galère, d'expérimentations et de travail acharné.

Il est peu probable que le disque aurait rencontré le même succès s'il avait été publié deux ans avant ou après le 16 juin 1972, tant il réunit dans un mix idéal, précisément cette année-là, à la fois la vision musicale de Bowie, les vibrations de son époque et les attentes plus ou moins conscientes du public. Une alchimie rare qui n'arrive pas tous les quatre matins et que trouveront également, plus tard – la ressemblance des titres est amusante et dans un certain sens non fortuite –, le *Never Mind the Bollocks* des Sex Pistols, en 1977, et le *Nevermind* de Nirvana, en 1991. "*Ziggy ? Je me suis simplement inspiré des ornements du théâtre kabuki, des techniques du mime ainsi que de la frange underground de la musique new-yorkaise… Et puis, il y a eu un problème, la confusion est arrivée : qui était Ziggy Stardust, qui était David Bowie ?*" Atteint de schizophrénie aggravée par la prise régulière de produits stupéfiants, Bowie tuera celui qui le mena vers la gloire, mais n'abandonnera pas pour autant l'utilisation de personnages issus de son imagination afin de représenter visuellement son propos musical : *Aladdin Sane* (*Aladdin Sane/A lad insane*, "*Un garçon dérangé*"), petit frère déséquilibré de Ziggy, ne vivra physiquement que le temps d'une tournée américaine dantesque, de septembre à décembre 1972, avant de laisser la place, en 1974, à Halloween Jack, l'homme-chien de *Diamonds Dogs*, qui clôt définitivement la période glam et laisse déjà entrevoir les ambitions soul américaines que Bowie assouvira pleinement dans *Young Americans* (1975). Mais ceci est une autre histoire, qui n'aurait jamais existé si un dénommé Ziggy Stardust n'avait pas, un jour, joué de la guitare avec Weird et Gilly, et les Spiders from Mars !

© BRIAN WARD

DOSSIER SPÉCIAL

Cognac Blues Passions

Rival Sons, Cedric Burnside, Manu Lanvin & l'hommage à Calvin Russell, Jessie Lee & the Alchemists, Easy Eye Sound...

Rolling Stone Conversations

La nouvelle scène du Blues Passions

VOTRE MAGAZINE ORGANISE DES RENCONTRES EXCLUSIVES AVEC LES ARTISTES DU FESTIVAL COGNAÇAIS… ENTRE AUTRES SURPRISES.

Quand deux équipes de passionnés de blues et de rock comme Michel Rolland (directeur artistique du festival et cogérant de Belle Factory) et Samuel Vincent (cogérant de Belle Factory) et les journalistes de *Rolling Stone Magazine* se rencontrent, naissent des collaborations uniques. Initiées lors des 30 ans du festival et fruit de la complicité entre les deux teams, ces "Rolling Stone Conversations" prennent la forme de rencontres artistiques intimes avec les musiciens à travers des showcases, des interviews, dans l'ambition de bâtir un pont entre Cognac et les États-Unis, terreau des meilleurs labels du genre.

En 2023, le festival fêtait donc son trentième anniversaire et lançait une première expérience réussie de collaboration avec le magazine, sur une scène dans la cour du jardin public de la ville, qui a accueilli des artistes tels qu'Ayron Jones, Robert Finley, les Cinelli Brothers, Electric Ladyland… Pour le plaisir des festivaliers et malgré la chaleur écrasante, ils y ont interprété des versions uniques de leur répertoire et partagé leurs anecdotes musicales et leur passion pour le blues. Cette année, le projet prend de l'ampleur et se pérennise au cœur du festival, avec une scène dédiée qui accueillera en journée des rencontres uniques avec les artistes du line-up, pour des interviews décontractées et des sessions live exclusives, lesquelles donneront naissance à la production d'un vinyle en édition limitée : *Les Rolling Stone Live Sessions @Blues Passions*. *"Nous souhaitons créer un souvenir unique de ces rencontres avec les artistes, dans un cadre festivalier, et aussi ce nom est un clin d'œil à tous les grands lives rock et blues"*, précise même Samuel Vincent. Dans une volonté et une politique de diversification aussi bien du magazine que du festival, les équipes souhaitent apporter une expérience unique aux festivaliers et aux lecteurs en présentant à la fois des créations nouvelles ; s'ouvrir à d'autres horizons musicaux sans jamais dénaturer leur ADN commun. *"Nos festivaliers ont confiance en notre capacité à surprendre, mais aussi à affirmer notre ADN avec la volonté de leur réserver une belle qualité d'accueil"*, précise Michel Rolland.

"Depuis 2021, Rolling Stone produit des vinyles 45-tours en édition limitée avec un artiste en couverture du magazine, dans le cadre de la promotion de sortie d'albums ou d'événements, que ce soit un bootleg de Bob Dylan, un single de Depeche Mode, ou un live des Stones, précise Alma Rota, éditrice du magazine. *Notre magazine permet à la fois de viser un public de passionnés et aussi avides de découvertes."* La scène "Rolling Stone Conversations" sera animée par les journalistes du magazine, du 3 au 6 juillet, et accueillera notamment The Inspector Cluzo, Manu Lanvin et son équipe pour la création du Tribute to Calvin Russell, Early James, Théo Charaf et bien d'autres artistes présents au festival. Enfin, le magazine prendra, sur une édition limitée, les couleurs du festival Blues Passions avec, en couverture, les Rival Sons, qui s'y produiront le 5 juillet. Une édition limitée proposée avec le vinyle des live sessions en pré-commande ; dès le mois de juin.

STELLA LANSON

© ALBANE DE ROFFIGNAC - DAVID PARENTEAU

Cedric Burnside

L'histoire en marche

TOUT EN S'AFFIRMANT DAVANTAGE À CHAQUE NOUVEL ALBUM, SON OBJECTIF RESTE LE MÊME : HONORER LE HILL COUNTRY BLUES DES ANCIENS…

Bien sûr, les liaisons TGV ont quelque peu "distordu" la, hum, réflexion, mais tout de même : joue-t-on la même musique à Paris et à deux heures de là, que l'on parle de Lyon ou du Havre selon le moyen de transport que l'on aura choisi d'emprunter ? Dans l'esprit de Cedric Burnside, aucune place au doute en tout cas : les terres du Delta blues ont beau être à cent vingt minutes (à peu près) de son Hill Country de prédilection, au nord du Mississippi, on n'y "pratique" pas la même musique ! Et s'il n'en est pas moins ridicule d'opposer les différents styles de blues, à plus forte raison chez quelqu'un qui, gamin, a pu se délecter de ces *"house parties"* organisées par son grand-père R.L. Burnside, où débarquaient aussi bien B.B. King ou Howlin' Wolf pour des jams généreuses, la différence reste notoire. Question de rythme, de rythmiques. Comme une forme de démarcation aussi, afin de mieux maintenir en vie un genre des plus traditionnels et appelant peut-être plus que d'autres à une aridité et une… "rudimentarité" (comment ça, le mot n'existe pas ?) en toile de fond depuis toujours. *"Même à Memphis qui est encore plus proche, une heure de route au bas mot, on ne joue pas la même musique"*, se marre le bluesman sur le sujet.

Avec *Hill Country Love*, Cedric Burnside en est à son troisième album en six ans, après *I Be Trying* en 2021 et *Benton County Relic* en 2018. La reconnaissance publique et celle du "métier" (avec Grammy Award à la clé) lui sont désormais acquises. Difficile néanmoins, pour ne pas dire impossible, sans que le nom dudit grand-père ou celui de Junior Kimbrough – son autre mentor – ne sortent de sa bouche à quasiment chaque réponse. Tout juste en ajoutera-t-il un troisième, "Mississippi" Fred McDowell, quand viendra sur le tapis la question de ses reprises de "Shake 'Em on Down" et le fameux "You Gotta Move", déjà… récupérés jadis par ce même aïeul. *"Je voulais vraiment leur rendre hommage à tous les deux par ce biais"*, ponctue-t-il à ce propos pour s'en tenir là. Évidemment qu'il sait que le second morceau doit plus sa notoriété aux Rolling Stones et à ce qu'ils en avaient fait, mais qu'on ne compte pas sur lui pour parler d'appropriation culturelle et de retour dans le giron familial par le biais de ses propres reprises. *"Je sais que ça peut paraître étrange dans l'Amérique d'aujourd'hui en tant que musicien de blues et Noir, mais j'ai toujours pris le parti d'un discours le plus positif possible et ce n'est pas près de changer"*, explique-t-il ainsi. Pas de politique donc, mais non plus de ressentiment par trop exacerbé dans ses chansons, tout en concédant à demi-mot que sa réussite a engendré des jalousies et des aigreurs au sein de sa famille et parmi quelques amis, qui l'ont marqué. *"La meilleure façon de résumer les choses serait de dire qu'ils n'ont pas trouvé comment accepter mon succès"*, se contentera-t-il de dire là encore.

Plus que jamais, donc, Cedric Burnside veut continuer à mettre en valeur la musique dans laquelle il a toujours baigné, affûtant son écriture sous le porche de sa maison afin d'arriver fin prêt en studio d'enregistrement et de ne pas avoir à s'y éterniser (trois jours pour *I Be Trying*, deux pour *Hill Country Love*). Et lui suggérer que certains observateurs musicaux voient en lui un homme en mission est la meilleure garantie d'un rire tonitruant de sa part. *"Est-ce que vouloir à tout prix maintenir cette musique vivante tient de la mission ?*, fait-il mine de s'interroger. *Elle correspond avant tout à ce qui a fait ma famille, ma culture, ma région. Aujourd'hui que les anciens ne sont plus parmi nous, je ne conçois pas les choses autrement que de prendre le relais jusqu'à ce que le Seigneur me rappelle à lui. Parlons plutôt de destin que de mission."*

XAVIER BONNET

© JIM ARBOGAST

Early James & Nat Myers

Les jeunes de l'écurie Easy Eye à l'épreuve de la scène.

APRÈS ROBERT FINLEY L'AN DERNIER, CE SONT DEUX AUTRES "POULAINS", ET PAS DES MOINDRES, QUE DAN AUERBACH ET SON LABEL EASY EYE SOUND ENVOIENT À COGNAC!

Sans verser dans la révélation de secrets, il en est un que Michel Rolland, le désormais "seulement" programmateur en chef de Cognac Blues Passions ne cache plus depuis longtemps puisqu'il n'est pas loin de tenir de la fixette: attirer les Black Keys dans ses filets, en tout cas sur la scène principale du festival. Bon, certes, il y aurait bien aussi Bruce Springsteen, mais ne nous dispersons pas inutilement.

À défaut d'être encore parvenu à ses fins, le fin stratège qu'est notre homme aux chemises colorées sait mieux que quiconque combien le meilleur moyen de capter l'attention de Dan Auerbach, la voix et la guitare des "Clés noires", est de s'intéresser aux artistes que ce dernier signe à intervalles réguliers – on s'est presque retenu d'écrire "à tour de bras" – sur son label Easy Eye Sound, avant de les enfermer dans son studio de Nashville pour en puiser la substantifique moelle.

Après le septuagénaire Robert Finley et son blues délicieusement funky l'an dernier, ce sera donc à Early James et Nat Myers de porter haut les couleurs du label de Nashville. Pour un peu, tenter de dresser d'autres points communs entre ces deux-là qu'une appartenance à la même maison pourrait virer au périlleux, sinon pour dire que l'on tient là deux fringants trentenaires (né en 1993 pour le premier, 1991 pour le second). À partir de là? Une prédilection pour la tradition, qu'elle s'appelle blues ou country et tout ce que l'on voudra mettre au milieu? Allez, vendu.
Et encore... Curieusement, en effet, seul sur la scène de la Maroquinerie, à Paris, dans le cadre d'un autre festival en janvier dernier (Les Nuits de l'alligator), avec comme unique compagnon sa steel guitar Gretsch, Nat Myers "sonnait" résolument et étonnamment

© TONYA WISE

© JIM HERRINGTON

moderne dans sa façon de décliner les différentes étapes de son album *Yellow Peril* ou quelque reprise bien sentie (“John Henry” de “Mississippi” Fred McDowell, par exemple). *Yellow Peril*? Une façon non sans malice pour Myers de signifier ses origines coréennes (par sa mère) et de rappeler comment le pays dont il se réclame pleinement pour y être né (dans le Kansas, puis le Kentucky) et y avoir vécu toute sa vie fut loin d’être toujours tendre avec la communauté asiatique, que ce soit pendant la pandémie du Covid et les sentiments anti-asiatiques qu’elle a fait naître outre-Atlantique, ou ces heures plus sombres encore avec spoliation de biens et camps d’internement à la clé sur le sol américain au moment de la Seconde Guerre mondiale. Mais sous ses Stetson ou ses casquettes de baseball selon l’humeur, Myers a d’autres chats à fouetter que remuer de mauvais relents de l’histoire, quitte à aller puiser dans une autre, où blues et country dansent ensemble ou séparément une bien belle farandole.

De son côté, Early James paraît parfois encore moins facile à toujours saisir. Quitte à verser dans l’emphase pour essayer d’en définir les contours, à l’instar du *New York Times* voyant en lui à ses débuts *“le chaînon manquant entre Townes Van Zandt et Tom Waits”*, et d’ajouter histoire de faire bonne mesure *“une voix en lambeaux et nerveuse, avec un trémolo graveleux”*. Le garçon a en tout cas quelque chose de délicieusement insaisissable. Prématuré, James? Pas vraiment si l’on considère qu’il n’empoigna qu’à 16 ans sa première guitare, cadeau de Noël d’une tante bienveillante. Un peu plus en revanche quand on apprend que le dénommé Fredrick James Mullis Jr. à l’état civil avait compris qu’il pouvait envisager de faire carrière une guitare à la main à l’âge de 6 ans en voyant un autre musicien enchaîner les reprises lors d’une réunion de famille. Même Auerbach sembla peiner au départ pour prendre le garçon par le bon bout, l’encourageant à explorer les chansons les plus étranges parmi celles qu’il s’apprêtait à enregistrer en vue de son premier album, *Singing for My Supper* (2020). Blues, country, bluegrass, Early James bouffe un peu – non, rectificatif : goulûment ! – à tous les râteliers. C’est ce qui fait son charme et la sève d’un second album sorti l’an dernier, où la faconde de cette voix parfois théâtrale laisserait presque percer chez lui des envies d’excursion dans les confins du cabaret, notamment sur “What a Strange Time to Be Alive”, le titre qui donne son nom à l’album, ou un “Real Low Down Lonesome” plus qu’agrémenté de la présence de Sierra Ferrell, autre artiste Easy Eye. Early James a quelque chose d’une anguille, et on jurerait donc qu’il aurait opté pour Eels en nom de scène si ça n’avait pas déjà été pris… **X.B.**

© PATRIK SKOGLÖW PHOTOGRAPHY

Rival Sons

“Le public fait partie du show”

JAY BUCHANAN, SA VOIX, ET SCOTT HOLIDAY, SA GUITARE, MÈNENT LA BARQUE RIVAL SONS DEPUIS MAINTENANT PRESQUE QUINZE ANS. PASSÉ, PRÉSENT, FUTUR ET SPIRITUALITÉ ! ILS SERONT SUR LA SCÈNE DU COGNAC BLUES PASSIONS LE 5 JUILLET PROCHAIN.

RIVAL SONS

Comment définiriez-vous vos deux récents albums, *Darkfighter* et *Lightbringer* ?

JAY BUCHANAN : "Darkfighter" est un terme que j'ai inventé pour moi-même il y a des années et qui fait référence aux personnes que je connais dans le monde qui cherchent à faire une différence, à activement faire partie de la solution aux maux auxquels ils font face. "Lightbringer" est arrivé juste après avoir travaillé sur la chanson "Darkfighter". Dès que ces deux mots ont été réunis, il ne nous a fallu pas plus de dix secondes pour savoir qu'ils serviraient de titres à ces deux albums. *Darkfighter* parle d'une personne qui, à travers l'album, entreprend un voyage nécessitant une grande endurance, et qui se termine par le titre "Darkside". Habituellement, on ne clôt pas un disque avec ce genre de chansons mais nous savions qu'il y aurait un second disque quatre mois plus tard. Même s'ils n'ont pas la même histoire, ils ont un ADN commun : *Darkfighter* correspond aux chromosomes XX et *Lightbringer* aux XY.

Jay, vous avez un lien particulier avec le gospel et la spiritualité.

J.B. : Avoir été élevé dans la mouvance pentecôtiste m'a beaucoup influencé. Cela s'est imprimé en moi à un si jeune âge que cela fait partie d'une clé de voûte qui a soutenu une grande partie de ma perception de la littérature, de l'écriture et même de ma propre expérience de la vie. Cela m'a aussi permis de voir à quel point les gens sont vulnérables pour s'abandonner à quelque chose qu'ils considèrent comme plus grand qu'eux, pour tenter de trouver des réponses aux grandes questions existentielles.
Je pense que la spiritualité chez moi est beaucoup plus une question d'expérience que d'écriture. Je crois qu'on finit par choisir les choses que l'on peut tenir pour des vérités… pour soi. J'essaie de transmettre ma propre vérité à la hauteur de la compréhension que j'ai de moi-même. Chanter, c'est être vulnérable, se mettre à nu. Je veux que les gens se sentent moins seuls quand je chante pour eux. Mon intention est à la fois de créer du lien mais d'être aussi présent que possible. C'est évidemment dans cette définition plus large du gospel, que je me reconnais.

SCOTT HOLIDAY : Pour les artistes qui créent et jouent de la musique, la meilleure chose à faire est d'avoir quelqu'un en face de soi qui soit émotionnellement connecté, parce que cela crée une énergie dans la salle avec la foule, qui fait presque partie du spectacle. En fait, nous ne souhaitons pas être les grandes stars sur la scène, mais montrer que notre travail est de nous connecter avec les gens et les uns avec les autres.

À propos de connexion, comment vous êtes-vous rencontrés ?

S.H. : À l'époque, je jouais déjà avec Michael Miley et d'autres musiciens ; nous avions enregistré un disque et donné quelques concerts. J'ai eu l'impression que cette formation avait fait son temps. En tant que créatif, je ressentais le besoin de trouver un petit quelque chose de différent, mais je voulais continuer à travailler avec Michael. Sur un site internet, je suis tombé sur Jay. Je vivais à Huntington Beach *[Californie, ndla]* et j'ignorais qu'il était de Long Beach. Il aurait pu habiter dans le Dakota du Sud, dans le Midwest ou même en France ! Quand je l'ai écouté chanter, j'ai immédiatement su que c'était ce que je recherchais. Il est très difficile de trouver quelqu'un qui chante comme cela de nos jours. Les gens ne comprennent pas la musique soul et le rock'n'roll. Quand j'en ai parlé à Miley, je lui ai dit : *"On va devoir arrêter avec le mec avec qui nous travaillons parce que j'ai trouvé notre chanteur ! Il s'appelle Jay Buchanan, tu connais ?"* Et là, Miley m'annonce que c'est un de ses meilleurs amis !

Jay, qu'est-ce qui vous a décidé à rejoindre le groupe ?

J.B. : À l'époque, j'étais très occupé à me régénérer artistiquement. J'avais refermé une porte et complètement changé mon approche de l'écriture musicale et de l'expression personnelle. Quand Miley m'a contacté, je me suis dit qu'il n'en était pas question, que je n'avais pas envie de jouer du rock, mais il a insisté : *"Tu peux appeler Scott ? Parce qu'il va pas me lâcher !"*

S.H. : Je n'allais clairement pas lâcher l'affaire parce qu'il était l'Élu ! *[Rires]* C'était comme si Dieu lui-même m'avait chuchoté son nom dans l'oreille. Je ne pouvais plus me projeter sans ce mec !

J.B. : J'ai grandi dans le blues et j'avais déjà abandonné le rock. La posture qui lui est typiquement associée ne m'intéressait pas du tout, même si c'est amusant à jouer. Quand j'ai appelé Scott, on a parlé de blues, de nos références musicales et, vous savez,

© CBS PHOTO ARCHIVE

c'est un sacré bon vendeur ce mec !
S.H. : La vérité est facile à vendre ! *[Rires]*
J.B. : J'ai accepté de faire un bœuf avec eux et d'envisager cet essai comme un projet parallèle au mien, pour m'amuser, mais quand on a commencé à jouer, ça a décollé comme une fusée ! L'énergie qui régnait dans la pièce était évidente.
S.H. : Je ne l'ai jamais vraiment dit en interview auparavant, mais ce que Jay dit sur le fait qu'il y a beaucoup de postures dans le rock'n'roll, c'est exactement tout ce que je n'aime pas ! Les gens pensent que le rock c'est du *"Yabba Dabba Doobie"*, vous voyez ? Mais ce n'est pas une bande d'idiots des années 1980 qui imitent des gars des années 1960 ! Donc quand j'ai trouvé Jay, je me suis dit : *"Putain, c'est ça que je veux !"*
J.B. : Dans tout ce que nous avons fait à nos débuts, on ne peut pas ignorer l'influence de Led Zeppelin, des Kinks, des Rolling Stones ou des Who, les premiers, les grands, les ancêtres de ce qui s'est transformé plus tard en sous-genres de la musique rock. Avec Scott nous avions aussi beaucoup de références blues et soul en commun, de Lightnin' Hopkins à Skip James, en passant par Blind Willie Johnson, Blind Willie McTell et tous les classiques ! Pour moi, c'est la base du rock !
S.H. : Et sans oublier Howlin' Wolf ! Et Muddy Waters ! Bukka White ! C'est la source !

À vos yeux, quels sont les moments clés pour vous dans l'évolution du groupe ?
S.H. : Au début de notre carrière, nous avons rempli un club très en vue sur le Strip. Tout le monde venait. C'était cool. Nous avons aussi fait la première partie d'AC/DC au MGM Grand et joué avec nos petits amplis dans un stade ! Après tout est arrivé très vite, nous avons été sollicités par Earache Records, à Nottingham, un label de death metal, et signé avec eux pour notre premier album.
J.B. : Nous avions un ami qui dirigeait le House of Blues, sur Sunset Trip, et nous avons joué là-bas un soir de week-end, mais ce qui me marque le plus, ce sont les étapes créatives franchies pour enregistrer un disque et notre processus d'écriture. Nous devons voir jusqu'où nous pouvons repousser nos propres limites. Lorsque vous débutez, il est tout à fait naturel d'imiter vos héros musicaux. Et je pense qu'à nos débuts, nous avons clairement affiché nos influences. C'est ce que faisaient les Rolling Stones ou les Beatles. Ils ont commencé par reprendre des chansons. Je suis très fier que le groupe ait continué à enrichir son propre vocabulaire, parce qu'artistiquement parlant, votre catalogue est la langue du groupe, et on le parcourt chaque soir, maintenant sur neuf disques uniques !

De quelle manière produire, écrire et enregistrer a évolué au fil du temps ?
J.B. : Au départ, lorsque nous allions en studio, nous revenions de tournée sans avoir écrit ensemble. J'avais quelques idées, Scott aussi, mais nous écrivions et enregistrions à la vitesse de l'éclair, juste pour voir si nous en étions capables : on se mettait au pied du mur. C'est comme grimper sur une corde et y mettre le feu, avec l'intention de capturer un point de cet éclair créatif d'une manière authentique et de proposer notre vérité artistiquement, sans faux-semblants. Plus tard, nous avons commencé à prendre notre temps, pour aller creuser plus profondément dans la mine et voir ce que nous pouvions déterrer. Nos deux derniers albums sont la preuve que ce choix est le bon.
S.H. : Nous savions depuis *Feral Roots* que nous voulions prendre plus de temps pour produire un disque. Avec la pandémie, nous ne pensions pas que cela nous aurait pris deux ans ! Ce n'est pas notre nature.
J.B. : L'isolement forcé de la pandémie s'est accompagné d'une profonde introspection, d'une autoanalyse et, sur le plan émotionnel, d'une énorme palette de couleurs, d'histoires qui avaient besoin d'être expliquées et de différents récits qui remontaient constamment à la surface, parce que nous traversions une période où il s'est passé tellement de choses aux États-Unis en si peu de temps : la pandémie, le mouvement Black Lives Matter et les élections qui ont tout englouti. Nous en avons fait l'expérience chacun à notre manière. C'est pourquoi il y avait tant de choses à écrire.
S.H. : Nous sommes dans une bulle, vous savez, nous faisons notre truc. Ces disques sont vraiment le reflet de ce que nous vivons sur le plan social et émotionnel. C'était une période très lourde et très condensée.

Dans la chanson "Sweet Life", vous parlez d'avoir maintenant "une vie douce", qu'est-ce que c'est pour vous ?
J.B. : C'est ça la vie douce, la belle vie, celle que nous vivons actuellement ! Passer du temps avec mes amis, voyager de ville en ville, organiser une grande fête et ressentir tellement d'amour et de joie chaque jour qu'il est impossible de les contenir. Je n'ai pas de réservoir assez grand pour contenir toutes ces expériences incroyables ! **ALMA ROTA**

© ÉRIC MARTIN

Jessie Lee & the Alchemists

La lauréate

DU BLUES-ROCK MAIS PAS QUE. UN DUO MAIS PAS QUE. PAS ILLOGIQUE PUISQUE L'ALCHIMIE APPELLE AUX MÉLANGES ET AUTRES EXPÉRIMENTATIONS…

Plus que remarquée l'an dernier à Cognac en accompagnant – avec d'autres "copines" – Nina Attal dans son projet Electric Ladyland, c'est avec son groupe que Jessie Lee Houllier foulera les planches du rendez-vous charentais cette année, honorée qui plus est du prix Cognac Passions décerné sur chaque édition depuis 2005, et permettant notamment au lauréat de se produire sur la scène principale en première partie de l'une de têtes d'affiche. Jessie Lee & the Alchemists est donc le nom de l'embarcation, un intitulé trompeur tant il est l'affaire d'un binôme, celui que la miss forme avec le guitariste Alexis Didier depuis bientôt dix ans.

Le blues, le rock, ces deux-là ont pour ainsi dire toujours baigné dedans. La "faute" à des paternels respectifs musiciens, bassiste d'un côté (Jessie) et guitariste pour l'autre (Alexis). *"J'ai demandé à en jouer vers 3 ans et demi à force de voir, en robe de princesse, les potes et mon père s'éclater ensemble à la maison"*, explique la musicienne. Le virus ne les quittera plus jamais dès lors. Encore moins quand Alexis deviendra le prof de guitare de Jessie en section "le jazz par le blues" à l'Atla, une école de musique parisienne.

S'ils insistent tous deux pour rappeler que Jessie & the Alchemists est une partition à cinq, complétée par la présence de Laurent Cokelaere à la basse, Stéphane Miñana-Ripoll à la batterie et Laurian Daire aux claviers, c'est bel et bien cet équilibre voix-guitare jamais pris à défaut qui saute aux oreilles quand on parcourt notamment *Let It Shine*, le second album du groupe sorti il y a trois ans. *"C'est assez naturel chez nous et tout sauf un plan établi,* décrit Jessie. *Comme c'est peut-être un peu moins vrai sur scène où la guitare l'emporte davantage, a fortiori quand les morceaux s'étirent et que ça vire un peu à la jam, vu que l'on adore ça."* De son côté, Alexis reconnaît que cet album correspondait à une envie d'un projet plus rock, et qu'une orientation plus rhythm'n'blues est davantage d'actualité. *"On n'est pas un groupe 100% rock, pas 100% blues non plus"*, martèle-t-il. Le prochain album est attendu pour janvier 2025, et cette nouvelle tournée européenne sera l'occasion d'en présenter une bonne moitié au bas mot. *"Ça fait également partie de notre façon de concevoir les choses que de jouer comme ça sur scène des morceaux afin de les roder avant de les enregistrer,* précise Jessie. *Ils sont souvent répétés deux fois et demie avant d'être lancés dans le bain. C'est aussi comme ça qu'ils se construisent."*

X.B.

© PATRICK SWIRK

Tribute to Calvin Russell

L'hommage à un ami

MANU LANVIN A VOULU RAMENER LA LUMIÈRE SUR UN MUSICIEN DEVENU AMI, SUR DISQUE COMME SUR SCÈNE.

On connaît désormais l'histoire, vu la façon dont tant de projets du même style ne cessent de voir le jour depuis de nombreuses années. Mais ici, au rayon légitimité, Manu Lanvin n'a guère de souci à se faire. D'abord parce que ce projet d'album de reprises de Calvin Russell par une quinzaine d'artistes aux univers différents et piloté par ses soins lui a plus été suggéré qu'autre chose, comme l'avait été celui d'un hommage scénique à La Traverse de Cléon, en Normandie, en 2022. Ensuite parce qu'avec la gueule cassée et burinée américaine, c'est une longue histoire, démarrée dans les coulisses de la Cigale, à Paris, en 2006, par l'entremise de Paul Personne. Entre Lanvin et Russell, il y eut ainsi un album, *Dawg Eat Dawg* (2009), commis de concert alors que le premier nommé ne devait au départ en être que le producteur, voire un… hébergeur au sens propre du terme. Une complicité en tout cas qui aurait pu prendre un peu plus d'épaisseur encore si un cancer du foie n'avait pas eu raison du folkman-rocker texan (il ne se reconnaissait pas bluesman) en avril 2011, après une vie bien fracassée, rythmée par la musique, certes, mais aussi les excès en tout genre, le refus obstiné de l'autorité et les passages en prison.

"Calvin avait tellement de choses à raconter, dans ses chansons comme en dehors", explique le chef d'orchestre de cet album-hommage. *Ces histoires n'étaient jamais mieux mises en exergue quand le son qui les accompagnait était brut, sans fard. C'est assez criant sur un titre comme 'Shadow of Doubt'* [que reprend Hugh Coltman sur le projet, ndla], *parce que fait sur l'instant, enregistré sans se poser de questions. Il y a dans sa discographie des albums plus produits dont je ne suis d'ailleurs pas forcément autant client."*

C'est en partant de la setlist du concert de La Traverse et en s'appuyant sur certains artistes déjà présents ce soir-là (Neal Black, David Minster, son père Gérard Lanvin) que la trame de l'album s'est composée. Restait alors à imaginer un tableau un peu plus grand et réfléchir à qui viendrait s'attaquer aux incontournables du Texan ("Crossroads", "Soldier", "Behind the 8 Ball", "Wild Wild West") et d'autres morceaux que Manu Lanvin appréciait plus personnellement. *"C'était mon travail de réalisateur qui devait alors parler, avec ce que je considérais comme des évidences, des convictions aussi,* renchérit-il. *Je voulais absolument, par exemple, que 'Crossroads' soit chanté par une femme. Précisément parce que c'est un morceau de bonhomme qui doit se choisir une nouvelle route, tout laisser derrière lui. Or, aujourd'hui, les femmes sont aussi des bonshommes, à prendre leur destin en main. C'était aussi dans mon esprit une façon de s'éloigner de l'interprétation très masculine de Calvin et l'idée de confier ça à Beverly Jo Scott a très vite fait partie de ces évidences dont je parlais, même s'il a fallu braver ses réticences au départ."*

Chaque choix chanson-artiste pouvait dès lors suivre sa propre logique, laissant à l'auditeur, à l'arrivée, le soin de préférer un Charlélie Couture chaloupant sur "Too Old to Grow Up Now", un Neal Black sombre à souhait sur "Time Flies", un Théo Charaf toujours aussi… caverneux sur "Nothing Can Save Me", un Axel Bauer solennel sur "Soldier" et ainsi de suite. *"On me prête d'être plutôt bon dans l'organisation d'une tracklist mais je n'en ai jamais autant chié que sur ce projet,* s'esclaffe son maître d'œuvre. *Mais quitte à passer pour un illuminé, c'est Calvin qui m'a donné le fil conducteur. Il était là… Cette tracklist, je l'ai faite à l'endroit où, chez moi, il s'installait pour se faire des tartines de beurre et de confiture, à côté de la machine à café."*

C'est en tout cas une présence plus "lisible" de Calvin Russell qui ponctue bon nombre des versions revisitées de ce "Tribute", par le biais de déclarations qui auraient dû servir à un documentaire sous la houlette du cinéaste Patrice Gautier, lequel ne verra finalement pas le jour. Des bribes de conversations qui rebondissent souvent sur les thèmes des chansons sélectionnées et dont la présence ne doit rien au hasard ici. *"La musique de Calvin est résolument actuelle, justement de par les thèmes de société dans ses chansons,* développe Lanvin. *Il a chanté les plus démunis, les condamnés, les laissés-pour-compte, parce qu'il a passé beaucoup de temps avec eux, à leur contact. C'était un humaniste, un rebelle réfractaire au pouvoir et nous avons plus que jamais besoin d'artistes qui ne se contentent pas de faire dans le consensuel."*

X.B.

ANCIENS NUMÉROS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

n°162 - Bruce Springsteen

n°161 - Mark Knopfler

n°160 - Eric Clapton

n°159 - Bob Marley

n°158 - Måneskin

n°157 - Prince

n°156 - The Who

n°155 - The Rolling Stones

n°154 - Tina Turner

n°153 - Bob Dylan

n°152 - Metallica

n°151 - Depeche Mode

n°150 - Pink Floyd

n°149 - Jeff Beck

n°148 - Bruce Springsteen

n°147 - The Beatles

n°146 - Leonard Cohen

n°144 - Coldplay

n°143 - David Bowie

n°142 - Keith Richards

n°141 - Red Hot Chili Peppers

n°140 - Spécial USA

n°139 - Neil Young

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

n°135 - George Harrison

n°134 - Amy Winehouse

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

☐ n°162: 6,90€	☐ n°161: 6,90€	☐ n°160: 6,90€	☐ n°159: 6,90€	☐ n°158: 6,90€
☐ n°157: 6,90€	☐ n°156: 6,90€	☐ n°155: 6,90€	☐ n°154 : 6,90€	☐ n°153 : 6,90€
☐ n°152 : 6,90€	☐ n°151: 6,90€	☐ n°150: 6,90€	☐ n°149: 6,90€	☐ n°148: 6,50€
☐ n°147: 6,50€	☐ n°146 : 6,50€	☐ n°144: 6,50€	☐ n°143 : 6,50€	☐ n°142 : 6,50€
☐ n°141: 6,50€	☐ n°140 : 6,50€	☐ n°139: 6,50€	☐ n°138:6,50€	☐ n°137:6,50€
☐ n°136 : 6,50€	☐ n°135:6,50€	☐ n°134 : 5,95€		

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2,50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

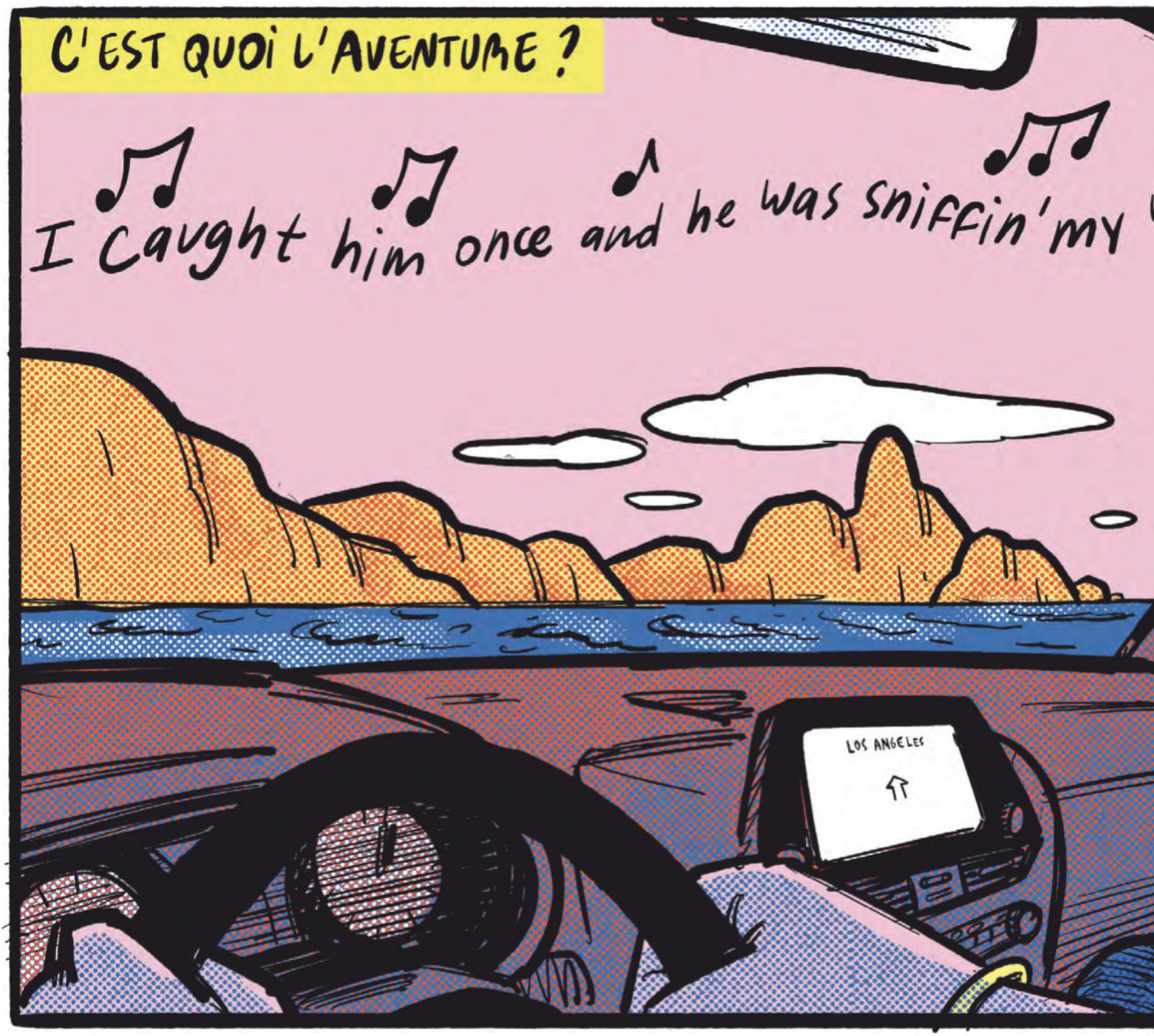
*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

LA GRANDE CHASSE AU HUNTER

Alors que sort en librairie *Gonzo, voyage dans l'Amérique de Las Vegas Parano,* la dernière œuvre de Morgan Navarro, l'auteur revient sur les coulisses de ce projet qui l'a amené à sillonner les États-Unis sur les traces d'Hunter S. Thompson, accompagné de Jack Souvant, reporter radio au micro bien ouvert.

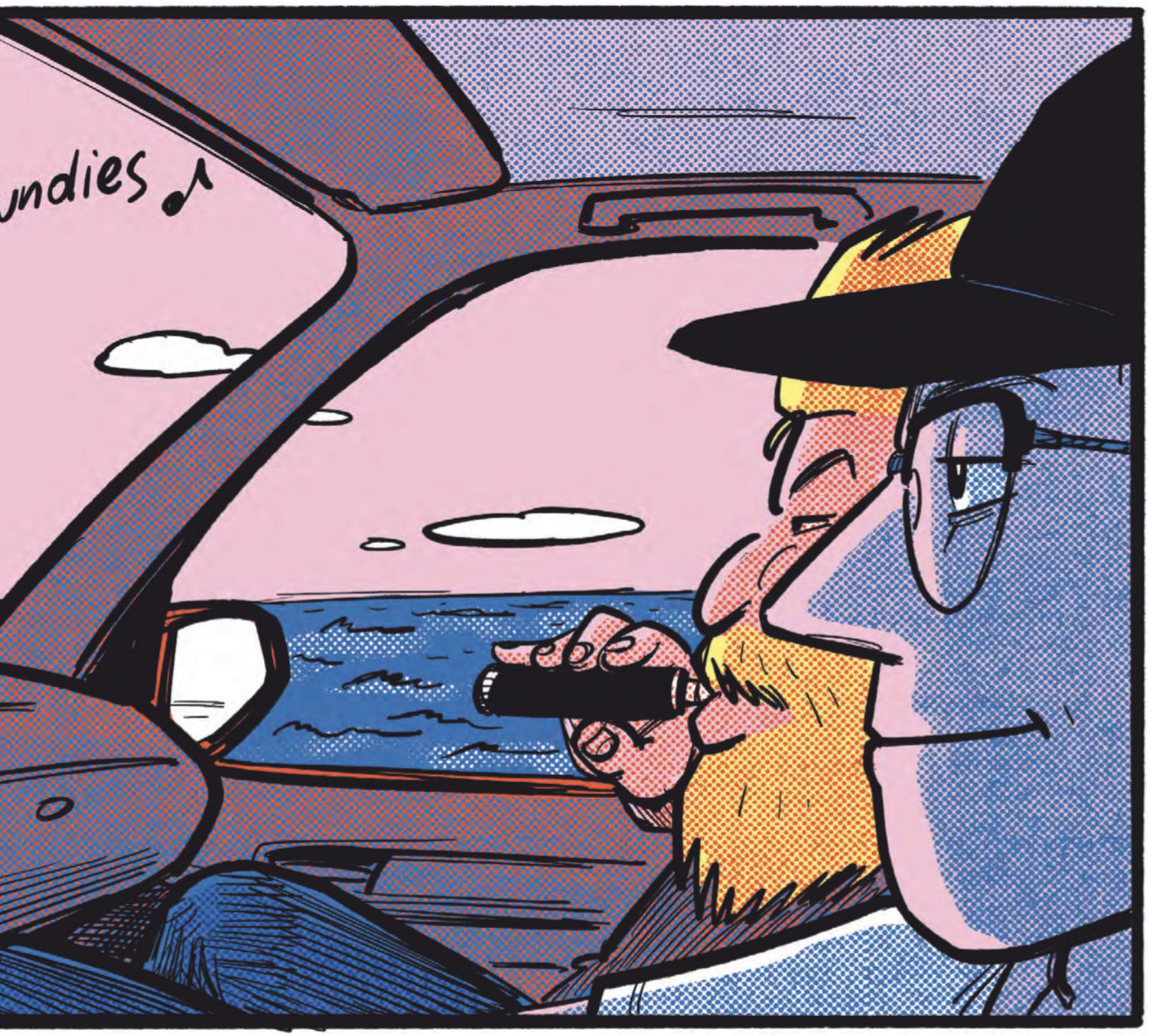
TEXTE ET DESSINS
MORGAN NAVARRO



Nous sommes quelque part dans la banlieue de Bakersfield, Californie. Le type est assis sur une chaise, en sueur et pâle comme un linge, entouré de ses copains paumés dont les visages inquiets contrastent légèrement avec le décor du rade. Mais pas tant que ça, finalement. Ils attendent les pompiers, tandis que Jack et moi décidons de filer à l'anglaise. C'est con, j'étais le prochain sur la liste de ce karaoké du dimanche soir sponsorisé par Budweiser. J'avais choisi "Ring of Fire", de Johnny Cash, dans l'espoir de nous faire accepter par les locaux, dont on percevait dans le regard une once de méfiance. Normal! *"Qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, ces deux touristes aux airs supérieurs ?"* En partant, on s'est demandé comment le vieux allait faire pour payer l'hôpital dans le cas improbable où il survivrait à l'infarctus. Dans ma BD, cette histoire tient en une case et je crois que Jack n'a rien enregistré. (*Mais du son, il en produira, avec un documentaire de trois fois trente minutes,* Gonzo Parano, *diffusé sur Arte Radio, ndlr*).

J'avais atterri quinze jours plus tôt dans l'État du Kentucky, et des rednecks comme ça, j'avais eu le temps d'en dessiner pas mal. Mais je n'étais pas venu que pour ça. J'étais venu pour quoi d'ailleurs ? C'était quoi mon sujet ? Hunter S. Thompson ? Cet écrivain-journaliste plus connu pour sa consommation légendaire de stupéfiants que pour avoir inventé le gonzo ? C'était mon fil, en tout cas. J'avais établi un plan de route sur les conseils de Jack, parce qu'il s'y connaissait en voyages professionnels et qu'il m'avait répété quinze fois : *"Surtout, fais un plan de route !"*

L'homme avait bourlingué sur à peu près tous les continents excepté l'Océanie, pour des raisons qui ne regardent que lui. Alors, après avoir lu tout ce que je pouvais sur la vie de Thompson, j'avais dessiné sur la carte un serpent en reliant quelques endroits dans les-



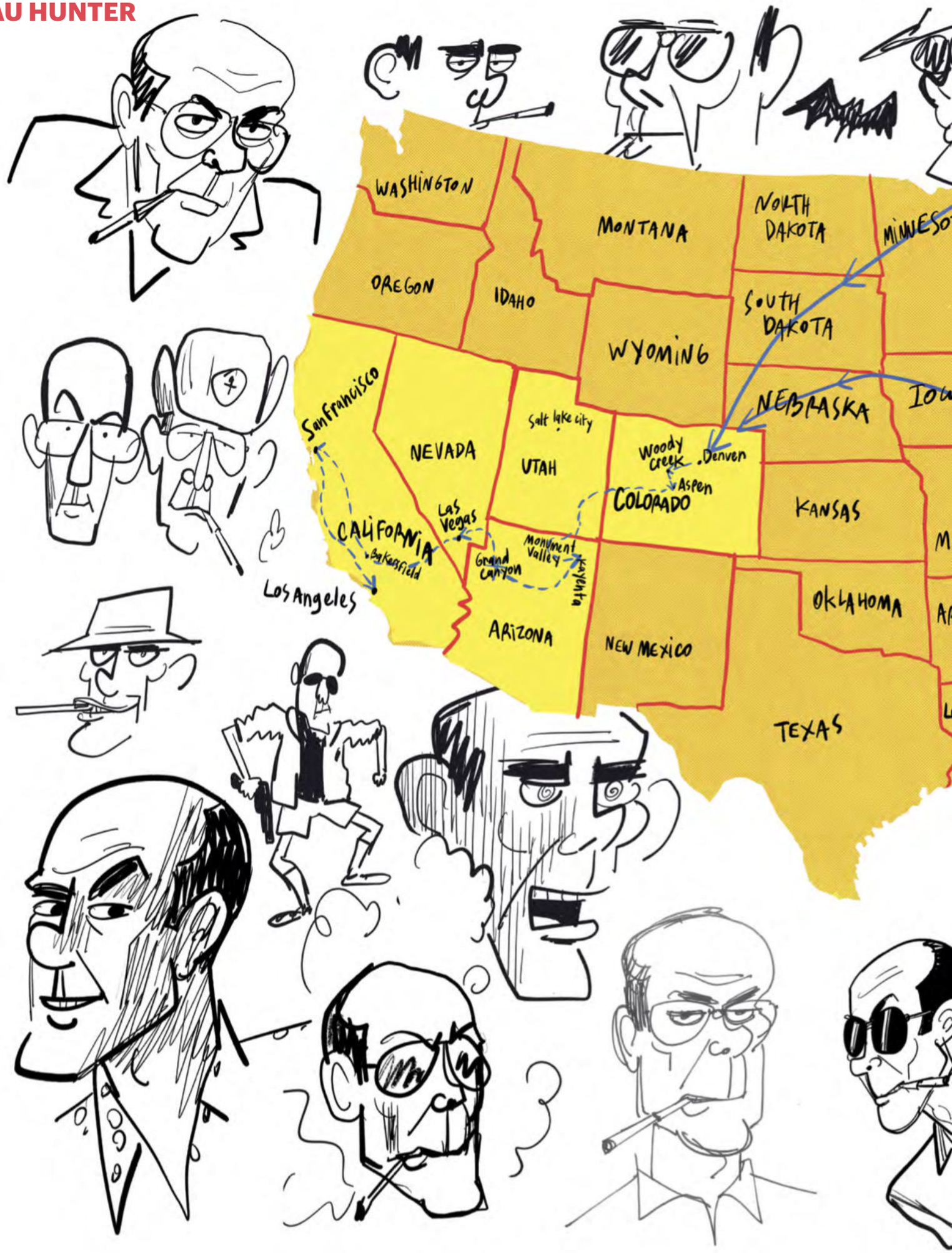
Hunter S. Thompson? L'écrivain-journaliste plus connu pour sa consommation légendaire de stupéfiants que pour avoir inventé le gonzo?

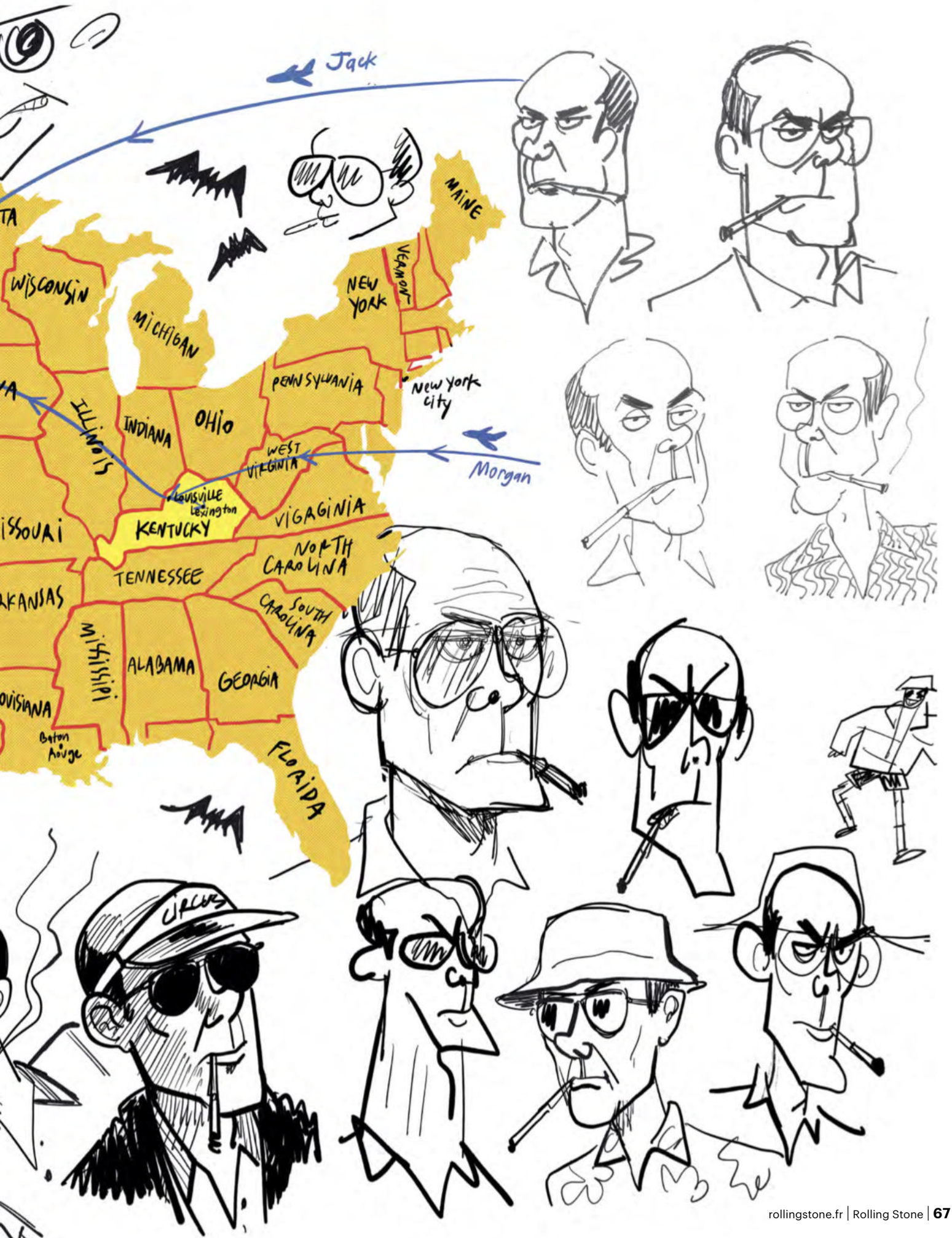
quels il avait traîné. Aspen, la station de ski des milliardaires; Woody Creek, son bercail; Las Vegas, décor de son chef-d'œuvre, *Fear and Loathing in Las Vegas*; San Francisco, où il avait côtoyé les Hells Angels pour en faire le sujet de son premier roman. Et, finalement, Los Angeles, pour rencontrer l'acteur qui tenait son rôle dans le fameux *Las Vegas Parano*, de Terry Gilliam... Johnny Depp, messieurs, mesdames.

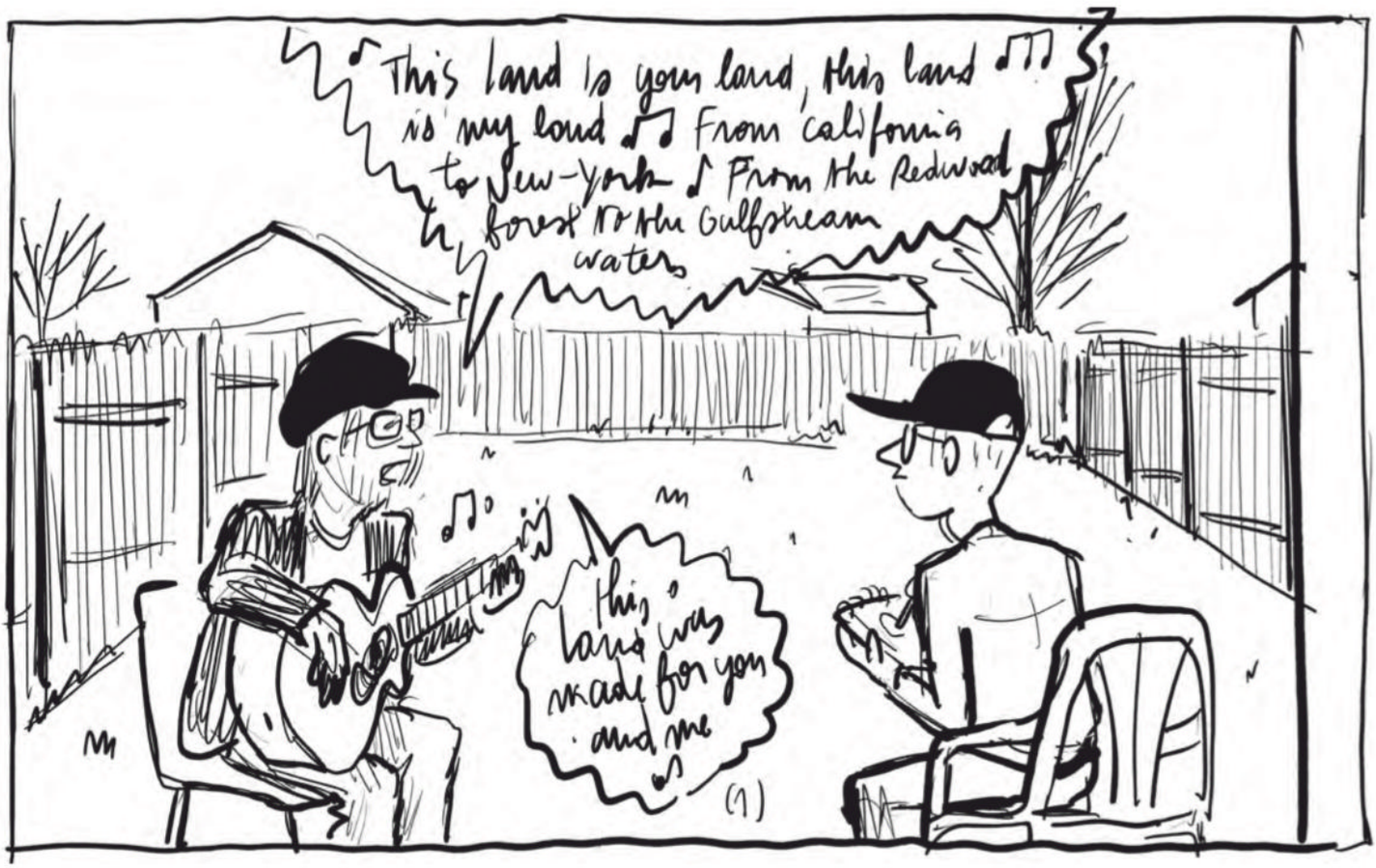
Mais Hunter a passé son enfance à Louisville, Kentucky, alors, tel un biographe méticuleux, je suis d'abord venu respirer l'air du coin. J'ai dessiné la maison familiale (restée intacte), j'ai pris mon temps, et en partant j'ai oublié mon carnet sur le toit de la voiture de loc. Dans ce carnet, y avait déjà pas mal de boulot, comme, par exemple, la retranscription d'une interview via Zoom de Ron Whitehead, un poète Beat qui avait connu le "Dr Gonzo". Quoi qu'il en soit, j'ai rencontré Ron en personne deux jours après et il m'a quelque peu éclairé sur le sujet de mon livre. Un voyage vers le cœur de ton âme, un truc du genre, bien mégalo. Ça ressemblait à un trip sous mescaline, ça m'a plu. C'était dans le ton. J'allais dessiner un voyage initiatique, guidé par le fantôme de Hunter S. Thompson.

Avant de quitter l'État du bluegrass et du poulet pané, j'ai rendu visite à mon vieil ami. Thaddeus. Nous ne nous étions pas revus de-

LA GRANDE CHASSE AU HUNTER




Jack
MAINE
VERMONT
NEW YORK
WISCONSIN
MICHIGAN
PENNSYLVANIA
New York City
ILLINOIS
INDIANA
OHIO
WEST VIRGINIA
Morgan
Louisville
Lexington
KENTUCKY
VIGAGINIA
NORTH CAROLINA
TENNESSEE
SOUTH CAROLINA
MISSISSIPI
ALABAMA
GEORGIA
FLORIDA
Baton Rouge
URCUS



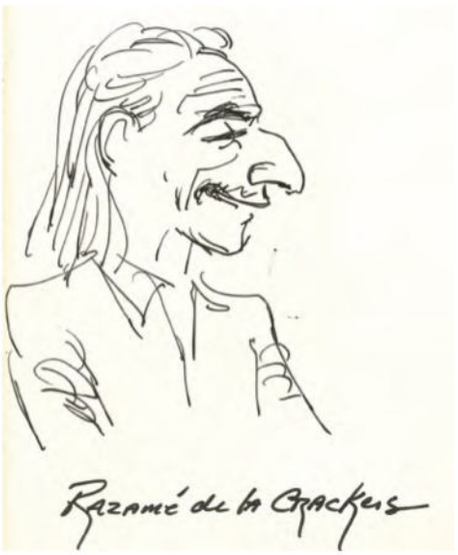
MAISON FAMILIALE DES THOMPSON
Les nouveaux propriétaires ont découvert trop tard que c'était un lieu de pèlerinage pour les fans.

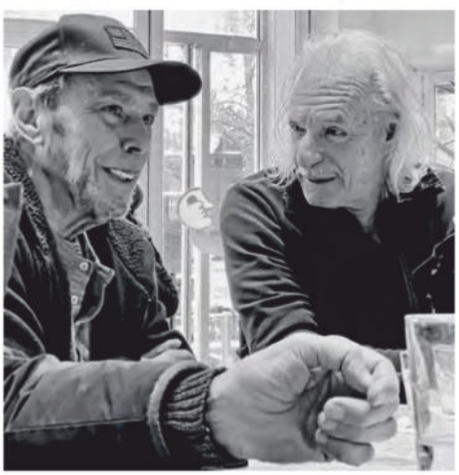
GUNS D'OCCASE
Petit passage au cash-converter du coin. Un peu de mal à me décider entre un Colt 45 et une Mega Drive.

puis nos années lycée en Côte d'Ivoire, mais notre amitié était restée intacte. "Thad" est un musicien. On s'est posé dans son *backyard* avec une guitare et on a chanté tout ce qu'on pouvait, et c'était beau parce que nos souvenirs de jeunesse se mélangeaient parfaitement bien aux paroles des folksongs. Il y a une dizaine d'années, Thad s'est fait renverser par un SUV et en a gardé de lourdes séquelles l'obligeant, pour l'instant, à vivre sous tutelle. Le bon côté dans tout ça, selon lui, c'est que ça l'a sevré définitivement de l'alcool et de la dope. Thad m'a raconté comment, tout petit, voyant son grand-père tirer au gros fusil, il avait demandé à ce dernier la permission d'essayer. Le pépé, après une courte réflexion, lui avait mis le flingue entre les mains. Thad dit que la détonation et le recul provoqué par le tir lui avaient donné une grande leçon d'humilité. *"Quand tu ressens la puissance du truc, tu plaisantes pas avec..."* C'était sa manière de m'expliquer pourquoi un beatnik comme lui

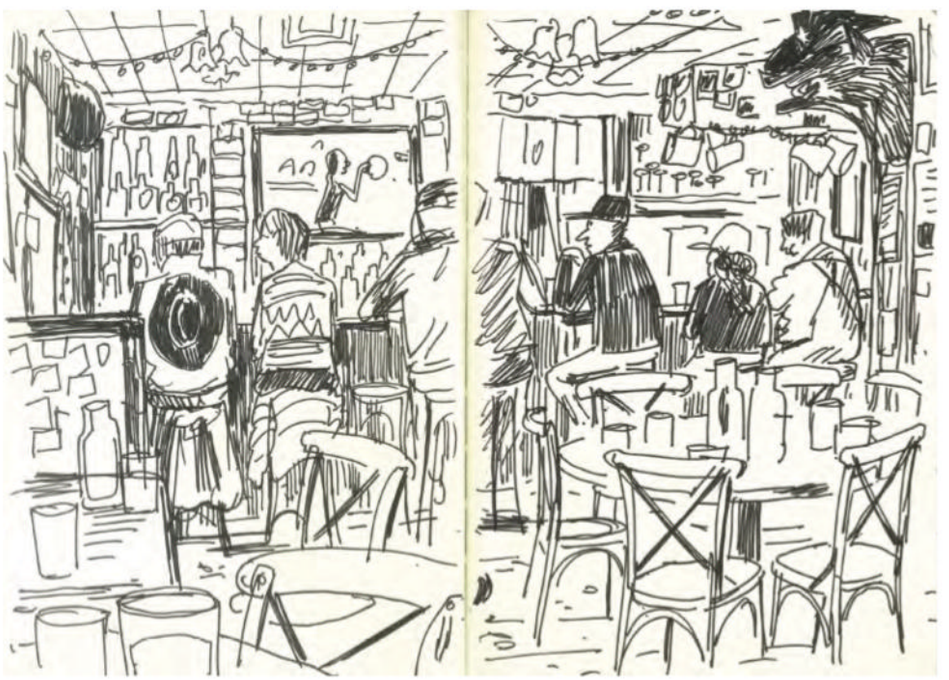
Je venais de vivre en solo une semaine qui ressemblait à un épisode de *Twin Peaks*, sans les passages chelous.

VIEUX BRISCARDS D'ASPEN
Les amis de Hunter sont nos amis. La prochaine fois, je fais un livre sur eux. Meilleures ganaches des États-Unis…





WOODY CREEK TAVERN
QG de Hunter, à l'époque. Aujourd'hui, il est partout sur les murs, mais sa gouaille manque sévèrement à l'endroit.



aimait les armes. En bonus, Thad m'offrait une clé pour comprendre Thompson et sa passion pour les flingues. J'ai dessiné mon copain et nous nous sommes dit au revoir.

Jack m'a rejoint à Denver, Colorado. Il est arrivé avec une bouteille de whisky achetée au duty free, et les choses ont commencé à dégénérer. Jack n'est pas fan du pays de l'Oncle Sam et ça n'est pas peu dire. Je venais de vivre en solo une semaine qui ressemblait à un épisode de *Twin Peaks* sans les passages chelous. J'en avais même tiré un jugement plutôt positif au sujet des Américains. *"Des gens enthousiastes qui te parlent sur un pied d'égalité."* Jack s'est bien moqué de moi avant de me resservir un bouchon de Johnny Walker. Lui, il était horrifié. *"Tout coule! Tout dégouline! Tout est* awesome*! Great!… Faux culs!"* Parfait pour ma BD, je tenais le personnage. Maintenant, il nous fallait une aventure. Déjà, il y avait la route. Deux mecs dans une bagnole sous des ciels immenses, une bande-son de connaisseurs, et une bonne dose de discussions philosophiques ayant principalement pour thèmes la difficulté d'être un homme au XXIe siècle et… la façon de conduire des Américains.

MONUMENT VALLEY
Parfois, dans la voiture, Jack et moi poussions des cris primitifs lorsqu'une de ses perspectives infinies nous pétait à la gueule. Ce genre de route est cent fois mieux qu'un parc d'attractions. À droite, des croquis de mes frères navajos.

STRIP DE LAS VEGAS Étrange sensation de se promener de casino en casino, comme des gros bébés ramollos. *Where is the party?*

Et puis, il y avait les autochtones. Jack saute dessus avec sa longue perche coiffée d'une peluche qu'il appelle une bonnette. Aussitôt, la plupart des gens sont prêts à tout. Si Jack ne les arrête pas, ils peuvent bien raconter leurs problèmes d'érection ou leur relation compliquée avec leur belle-mère. Alors que moi, avec mon feutre pourri, à dessiner leurs tronches à l'arrache, en équilibre sur une jambe parfois… Ça ne les rend pas bavards du tout. Ça les bloque même, j'ai l'impression. Un jour, lors de la Mint 400 de Las Vegas (une course qui se déroule dans le désert chaque année), tandis que j'étais en train de croquer un de ces clones à lunettes Oakley, sweat noir à capuche et pantalon treillis, le mec me repère et s'approche pour jeter un œil sur sa représentation picturale. Et je ne sais pas à quoi il s'attendait, mais ce n'était pas à ça. J'ai vu immédiatement qu'il aurait bien aimé me déchirer la carotide avec les dents, mais à la place il m'a récité je ne sais quel amendement de la Constitution et a terminé avec une ode au "*grand Donald*" à glacer le sang. Donald Trump, bien sûr.

Sinon, il y a eu, dans le désordre, un cowboy qui avait vu Thompson jouer au billard avec John Denver, une bande de jeunes Noirs qui jouaient aux échecs dans la salle du petit déjeuner de l'hôtel, une épicière qui avait une vision sociologique approfondie sur la question de la toxicomanie, un type formidable qui avait fumé un joint avec Kurt Cobain, et qui était accompagné d'un jeune Chicano à qui il voulait montrer une autre Amérique en lui faisant découvrir une réserve navajo. Il y a eu aussi ce Navajo, Jessie, qui nous a révélé que sa tribu avait le même ADN que les Mongols et les Tibétains.

Les *downtown* des grandes villes étaient peuplés de vagabonds sous emprise qui nous faisaient rire nerveusement tant ils ressemblaient à des zombies. Le strip de Vegas, lui, rassemblait des zombies en meilleure santé mais tout aussi inquiétants. Thompson décrit parfaite-

PARÉ AU DÉCOLLAGE Je dessine ces moments rapidement et je prends une photo dans la foulée. Mais c'est surtout le dessin qui me sera utile. Et toute l'histoire que je me suis racontée intérieurement en le dessinant.

GROCERY STORE, SAN FRANCISCO Jack sait comment s'y prendre pour faire parler les gens. En quelques minutes, cette femme nous a parlé de son divorce et de sa nouvelle vie de femme libérée.

EN VOITURE Un huis clos qui, lorsque le duo est assez résilient, peut-être une formidable machine à histoires. On aurait préféré une Chevy Caprice, comme Hunter. mais y'en avait plus en stock.

"GONZO, VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DE LAS VEGAS PARANO" De Morgan Navarro, éditions Dargaud

ment cette faune dans le bouquin. C'était en 1969 et ça n'a pas l'air de s'être amélioré depuis. Je vous en passe et des meilleures pour aller directement à l'essentiel : Johnny Depp. Notre rendez-vous était prévu, à Los Angeles, dans le restau sympathique de l'hôtel Marmont. Acteurs et producteurs branchés ont coutume de s'y rencontrer entre deux films "indé". Pour s'amuser, Jack et moi avions avalé une poignée chacun de ces fameux magic *mushrooms* que l'on trouve dans le commerce ici. Vous vous demandez comment on a pu être assez idiots pour choisir ce moment précis pour se mettre à l'envers alors qu'on avait laissé passer derrière nous un désert grand comme dix fois la France ? La fatigue, je crois. On sous-estime ce que la fatigue peut faire faire à des êtres raisonnables. Johnny est arrivé alors que la psilocybine commençait juste à faire son effet. Des petits frissons derrière la nuque, vous connaissez… Une heure plus tard nous étions assis sur un trottoir de Sunset Boulevard. Jack pleurait et je ne sais pas si c'est parce qu'il avait foiré l'enregistrement de l'interview ou parce que sa femme lui manquait, mais il m'a demandé de le déposer à l'aéroport et c'est ce que j'ai fait. J'ai passé les jours suivants sur une plage de Malibu à dessiner tout ce qui me revenait en mémoire. Et je n'ai pas arrêté jusqu'à ce que le livre soit terminé. ®

IT'S A PARTY
Les membres du groupe s'en donnent à cœur joie dans ce nouvel album.

KINGS OF LEON

BOYS WANT TO HAVE FUN

Toujours aussi créative, la famille Followill, nourrie d'un enthousiasme débordant, signe un neuvième album studio plutôt engageant, *Can We Please Have Fun?*

PAR **MATHIEU DAVID**

Caleb Followill trépigne. Le chanteur et guitariste du Kings of Leon, préposé aux interviews et délégué par le groupe pour cette tâche ô combien incontournable, revient sur les conditions de création inhabituelles du nouvel effort des Américains, mais aussi sur les liens entre les membres du groupe, aussi bien artistiques que familiaux. Et surtout, il ne manque pas non plus d'évoquer le public français, avec qui le groupe se prépare à renouer cet été, après quinze ans d'absence. Entretien.

***Can We Please Have Fun?* est un titre assez inhabituel, à quoi correspond-il ?**
Il est le fruit d'un choix entre plusieurs idées de titres entre nous. Celui-ci vient de moi et reflète une demande intérieure lors de la confection de cet album. Je voulais que nous prenions du plaisir lors du processus, sans nous surmener. C'est la première fois que nous faisons un album sans être sous contrat avec une maison de disques. Nous l'avons ainsi conçu juste pour nous, comme à l'époque où nous répétions ensemble dans un garage.

Y a-t-il un message plus général derrière ?
Nous nous sommes rendu compte que son sens allait s'étendre à mesure que nous passions du temps en studio. Soyons honnêtes, nous vivons une époque difficile. Beaucoup de gens pensent qu'il s'agit des huit dernières années, mais pour moi, cela remonte à plus longtemps. C'est également lié au fait que nous sommes un groupe américain qui a percé en Europe. Cette image n'est pas forcément évidente à porter auprès du public européen. De fait, ce titre s'adresse aussi à l'espèce humaine. C'est une manière de dire qu'il faut se détendre, et de ne pas craindre ce que demain va nous apporter.

Parlons justement de cette image de groupe américain auprès des Européens.
Au début, nous étions très fiers d'avoir percé en Europe. Ensuite, nous avons eu une sorte de retour de flamme. Nous sommes des gars de la campagne, nous n'avons pas suivi de longues études. Je crois qu'un seul d'entre nous a eu son bac ! Nous avons dû rattraper tout cela assez vite, lorsque nous nous avons compris que notre parole était publique. Avant cela, nous voulions juste nous amuser, boire des coups et jouer nos morceaux ! *[Rires]* Face à tout ça, devant un monde qui s'entredéchire, nous essayons d'unir les gens. Si quelqu'un déteste son voisin, peut-être qu'une chanson le distraira le temps de trois minutes, et qui sait, peut-être qu'ils se trouveront tous deux une passion commune.

Cet album a été fait dans des conditions plus "libres", selon vos termes.
C'est la première fois que nous ne sentions aucune pression extérieure. Nous n'avons même rien communiqué à notre manager. Je n'ai rien fait écouter à personne, même pas à ma femme ! Nous nous sommes enfermés entre nous et avons partagé un lien inédit. Nous avions le même but, et avons travaillé d'arrache-pied à trouver les meilleures idées possibles. Nous étions tellement liés qu'à la fin, nous n'avions plus besoin de nous parler pour savoir ce que nous allions faire. C'était une période magique, dont nous avons été les seuls à profiter. Personnellement, j'avais l'impression d'être l'homme le plus inspiré du monde. En rentrant dans une pièce, je voyais des couleurs et des formes s'agiter, cela s'est retrouvé dans mes textes. De fait, personne n'a besoin de comprendre ce que j'y chante, je parle de ce dont j'ai envie de parler sur le moment, et cela me suffit.

"NOUS SOMMES DES GARS DE LA CAMPAGNE, NOUS N'AVONS PAS SUIVI DE LONGUES ÉTUDES."
CALEB FOLLOWILL

En plus d'être inspiré, ce disque est varié dans ses humeurs et ses morceaux. Comment cohabitent-ils ?
Certains morceaux sont venus d'eux-mêmes, d'autres sont le résultat d'une impulsion de Kid Harpoon, notre producteur. Lorsqu'il disait que le disque aurait besoin d'une saveur particulière, je le prenais comme un défi et je revenais le lendemain avec un morceau dans cette optique. Il est parvenu à percevoir le cœur de chaque titre et à le sublimer. Lors du processus d'écriture, tout le monde veut écrire le meilleur moment du morceau et briller un instant. Lorsque nous entrions dans cette optique, pour "Don't Stop the Bleeding", par exemple, le morceau se perdait. Il est important de donner au morceau ce dont il a besoin, sans trop en ajouter. Je dois remercier Kid Harpoon de nous avoir cadrés pour nous éviter cet écueil.

C'est d'ailleurs votre première collaboration avec lui. En quoi cela a-t-il été différent ?
La différence principale fut notre mentalité, qui était vraiment apaisée. Un producteur peut être intimidé de travailler avec un groupe dont les membres sont également de la même famille *[Caleb, Nathan (basse) et Jared Followill (batterie) sont frères, et Matthew Followill (guitare) est leur cousin, ndla]*. Le lien est d'autant plus spécifique. Il s'est montré confiant et s'est instantanément intégré. Au début, nous craignions qu'il tente de nous faire prendre une direction plus pop, étant donné son pédigrée (Miley Cyrus, Harry Styles, Shawn Mendes…). Toutes nos peurs se sont envolées d'un coup lorsqu'il nous a dit qu'il était fan de nos deux premiers albums et qu'il voulait que nous prenions ce chemin. Ainsi, il a permis cette alliance entre le son brut de nos débuts et l'expérience que nous avons acquise aussi bien en tant que musiciens que compositeurs.

Le line-up de Kings of Leon est resté inchangé depuis vos débuts.

FAMILY BUSINESS Nathan, Matthew, Caleb et Jared Followill.

Comment parvenez-vous à conserver cette proximité ?
Nous avons eu nos accrocs, ce qui arrive à tous les groupes, et même à n'importe qui avec les membres de sa famille, mais nous avons réussi à éviter les gros problèmes et sommes parvenus à créer un espace dans lequel nous avons réussi à communiquer. Désormais, nous ne cherchons plus à relever des défis insurmontables. Nous savons quoi attendre de nous-mêmes et des autres. Cela peut paraître cliché, mais on dit qu'un bon vin se bonifie avec le temps, ce qui est notre cas. Je ne sais pas si nous partagerions le même lien fraternel si nous n'étions pas dans le même groupe. Nous adorons faire ce que nous faisons ensemble. Nous sommes revenus à un moment où c'est juste nous contre le monde. À une époque, nous étions comparés aux Strokes, U2 ou je ne sais quel groupe. Maintenant que tout ça s'est calmé, nous pouvons nous recentrer sur nous en tant que Kings of Leon.

Vous n'avez pas donné de concert en France en quinze ans. Votre prochaine venue se fera au Festival des Vieilles Charrues, cet été.
Nous avons toujours voulu être plus présents en France. Je me souviens d'un festival dans lequel nous avions joué et où The Strokes étaient en tête d'affiche. Nous avons été particulièrement mal reçus, les gens nous ont même jeté des piles. Peut-être que nous avions été mauvais, mais nous nous sommes dit que les Français n'appréciaient pas notre musique. Dès que nous avons eu l'offre de revenir aux Vieilles Charrues, nous avons été ravis. Nous avons des fans ici, et nous voulons qu'ils soient plus nombreux. Je veux aussi amener ma famille à Paris.

Avez-vous des appréhensions liées à votre retour dans notre pays ?
Non. L'eau a coulé sous les ponts depuis notre dernière venue. Au cours de notre carrière, nous avons eu des hauts et des bas. Lors de nos tout premiers concerts, les salles étaient vides. Nous faisions alors comme si c'étaient des répétitions et, quoi qu'il arrive, nous assurions notre set. Donc nous sommes prêts, même si les gens se remettent à nous jeter des objets à la figure ! Cela dit, cela me revient, nous sommes revenus à Paris après cet incident avec les Strokes. MGMT était avec nous *[au Zénith de Paris, en 2008]* et personne ne nous jeté quoi que ce soit.

Peut-on s'attendre à d'autres idées liées à *Can We Please Have Fun?*
Nous avons beaucoup travaillé sur l'univers visuel pour l'accompagner. Tout vient de nous, y compris dans cet aspect. Nous avons beaucoup appris et le sentiment d'accomplissement est énorme. Le fait de devoir se montrer créatif au-delà de l'aspect musical nous permet de montrer au monde comment nous voulons qu'il écoute notre musique. Nous espérons que cela vous plaira !

© COURTESY OF CAPITOL RECORDS

LA COUNTRY ET LE RETOUR DU COWBOY

La scène red dirt explose grâce à des stars comme Kaitlin Butts, Beyoncé est à la tête d'une révolution cowboy-core et des songwriters du genre abordent des sujets aussi âpres que les opioïdes.

Kaitlin Butts

Le red dirt issu du Texas et de l'Oklahoma est en plein essor. Une passionnée de théâtre venue de Tulsa veut le faire découvrir au grand public.

PAR **MARISSA R. MOSS**
PHOTO **THOMAS CRABTREE**

KAITLIN BUTTS est assise dans un café d'East Nashville et se demande si elle doit dire à Vince Gill que "Come Rest Your Head (On My Pillow)", leur duo romantique qui figure sur son nouvel album, *Roadrunner!*, lui a été inspiré par une femme portant un débardeur à l'humour un peu douteux.

"Il y avait écrit dessus 'cowboy pillows' ["oreillers pour cowboy", ndt]", dit-elle en riant. Butts se promenait après son set au festival Two Step Inn, au Texas, quand elle l'a vu. Elle a noté l'expression dans son téléphone et a écrit une chanson d'amour tendre sur une femme offrant un peu de réconfort (ou un petit coin moelleux) à un homme. Elle pense que Gill pourrait apprécier l'histoire : ils viennent tous deux d'Oklahoma et d'une tradition d'écriture qui, comme elle dit, a un "*coté pas très raffiné*" et une touche d'humour vécu. *"Je n'ai jamais été capable de comprendre pourquoi*, dit Butts, assise en tailleur sur un canapé en leggings noirs et baskets, *mais je reconnais un artiste de l'Oklahoma rien qu'en l'écoutant."*

Bien que nouvelle venue pour beaucoup, Butts est en train de s'imposer comme l'une des artistes les plus dynamiques de la scène red dirt d'Oklahoma et n'hésite pas à tester les limites pour lesquelles le sous-genre régional (et dominé par les hommes) est connu.

KAITLIN BUTTS

En 2022, sur son deuxième album, elle luttait férocement pour que ses personnages et elle reprennent le pouvoir, entre violences conjugales, dépendance et traumatismes familiaux. Depuis, elle a repris "Hunt You Down" de Kesha, sorti un remix disco de "That Don't Impress Me Much" de Shania Twain, tourné une vidéo avec une drag-queen et conçu *Roadrunner!*, revisite moderne, prévue pour l'été, de sa comédie musicale préférée, *Oklahoma!*

Si Butts est très liée à son état d'origine, elle vit à Nashville depuis 2019 avec son mari, Cleto Cordero, chanteur du groupe texan, Flatland Cavalry. Quand, exceptionnellement, ils ne sont pas tous les deux en tournée, ils passent la journée sur leur canapé, et le soir dans un bar lesbien local pour faire du karaoké. Avec *Roadrunner!*, Butts mise sur la théâtralité dont elle a toujours parsemé son apparence et ses concerts, entre costumes à franges et voix puissante, même sur les chansons les plus sombres. Mais cette théâtralité va à l'encontre de tout ce que représente le style red dirt. Faisant en général référence à la scène qui a émergé à Stillwater (Oklahoma) dans les années 1970 et englobe à présent un amalgame de roots, country et rock, avec des pionniers comme Bob Childers et Cross Canadian Ragweed, elle a désormais une tribune nationale. Zach Bryan remplit des stades et des groupes comme les Turnpike Troubadours deviennent grand public. *"C'est cool de voir ces artistes avoir leur moment de gloire"*, dit Butts, qui devrait être la prochaine à y accéder.

Dierks Bentley, avec qui elle tourne cet été, est de cet avis. *"À mes débuts, j'ai passé du temps sur la route avec des artistes de la scène red dirt,* rappelle-t-il. *Ils ont une passion sans égale pour les récits authentiques. Kaitlin est dans son élément. J'aime sa voix et ses paroles sont sans fard et honnêtes."* Cependant, Butts ne colle pas à tous les critères du genre. Née à Tulsa, elle n'écoutait pas de country en grandissant. Elle conduit une Lexus plutôt qu'un pick-up. Et, enfant, elle avait un don pour la comédie musicale et allait voir *Oklahoma!*, par une troupe locale, chaque été.

"La country et la comédie musicale ont tant de choses en commun, assure-t-elle. *Il y a un vrai effort d'écriture, de l'émotion, de l'humour, des répliques qui font mouche. Il y a des meurtres! Tout ça a influencé l'artiste que je suis."*

Butts est allée à l'Academy of Contemporary Music d'Oklahoma City, seule artiste s'intéressant à la country dans sa classe, si bien que l'école l'a envoyée à des concerts à Stillwater. Son acclimatation à la scène historique a été un formidable apprentissage. *"J'ignorais tout de la communauté red dirt."* Elle se souvient d'avoir demandé à sa mère de combler ses lacunes. *"Elle m'a parlé de Mike McClure, Randy Crouch et Stoney LaRue."*

Butts a sorti son premier album, *Same Hell, Different Devil*, en 2015, et fait une pause de sept ans jusqu'à *What Else Can She Do*. L'album était poignant et sérieux, mais pas dénué d'humour narquois ou de théâtralité. Pour la vidéo de la chanson-titre, sortie avant la proposition de loi pour pénaliser le drag au Tennessee, Butts a invité la drag-queen Paris Van Cartier. Ce n'était pas purement politique, mais si certains l'ont pensé, ça ne l'a pas dérangée. Elle a grandi près de la communauté queer. Ses professeurs de comédie et de claquettes étaient un couple gay marié. *"C'était normal depuis que j'avais 5 ans*, dit-elle. *Je pense que nous vivons à une époque différente. Et quand quelqu'un ne croit pas à mes principes fondateurs - c'est-à-dire que nous sommes tous égaux en tant qu'humains - il peut prendre la porte."*

Roadrunner! va élargir son public. Sans être une réponse systématique à *Oklahoma!*, l'album retourne le scénario classique et les femmes y sont *"libérées et draguent les gars"*. Sa version de "*Hunt You Down*" s'y intègre parfaitement. Et puis "*Kesha est country, putain!*", lance-t-elle. Reprendre Kesha est aussi une façon idéale d'attirer un nouveau public. Cet été, Butts se produira à Lollapalooza et elle se moque que sa musique reste dans sa niche red dirt ou pas. Elle estime que ce genre musical est un terreau fécond plutôt que des racines étouffantes. *"Je ne veux jamais être une artiste qu'on peut mettre dans une case*, explique Butts. *C'est avec le red dirt que j'ai appris les bases de la narration. Mais je veux être imprévisible."*

RED DIRT : LA NOUVELLE GÉNÉRATION

Dans son livre *Red Dirt: Roots Music Born in Oklahoma, Raised in Texas, at Home Anywhere* (2020), l'auteur (et journaliste à *Rolling Stone*) Josh Crutchmer détermine que le premier album du musicien de l'Oklahoma, Bob Childers, marque la naissance du courant red dirt. Voici quatre artistes qui suivent ses traces.

Dylan Gossett

NÉ À Austin, Texas

LA BIO Sorti de nulle part à 25 ans, il a cartonné l'été dernier, avec deux chansons dépouillées – "To Be Free" et "Coal" –, qui ont rappelé à tous la force d'un texte interprété sans affectation. Il a aussi attiré l'attention de Miranda Lambert, qui en a fait la première signature de son label, Big Loud Texas. En mars, il a captivé le public au showcase Future of Music SXSW de *Rolling Stone,* et sorti son deuxième EP une semaine plus tard.

À ÉCOUTER "Somewhere Between" muscle le son de Gossett avec une batterie, tandis qu'il peint le portrait d'une âme en peine traversant les États-Unis en train.

Kat Hasty

NÉ À San Angelo, Texas

LA BIO Nomade dans l'âme, Hasty a visité l'ouest du Texas et récolté en route des idées pour ses chansons piquantes. Elle écrit sur tout et, au passage, tue quelques vaches sacrées. *"Je ne serai jamais ton aspirante Miss du sud du Texas"*, grogne-t-elle sur "Pretty Things".

À ÉCOUTER Son prochain single, "Time of Your Life", est un adieu cruel : elle y raconte à son ex qu'elle "*embrasse des garçons qu'elle n'aime pas et traîne avec des mecs qui boivent toute la nuit*".

Koe Wetzel

NÉ À Pittsburg, Texas

LA BIO L'album de 2016 de Wetzel, *Noise Complaint,* mêlait country, hip-hop et grunge et a fait de lui un artiste culte. Ce qui ne signifie pas "petit" : le Texan imposant joue devant des foules de la région du red dirt, attirées par ses histoires vraies d'escapades alcoolisées et de nombreuses nuits passées en prison. Son public devrait s'accroître à la sortie de son prochain album, *9 Lives,* en juillet.

À ÉCOUTER Sur son nouveau single, "Damn Near Normal", Wetzel revisite "Turn the Page" de Bob Seger en plus noir. Mais toute bonne introduction à Wetzel passe par le fameux "February 28, 2016".

Southall

NÉ À Stillwater, Oklahoma

LA BIO Read Southall et son groupe de six musiciens viennent du lieu même où est né le red dirt (Stillwater), ce qui ne les empêche pas de prendre des risques avec ce style. Sur leur album de l'an dernier, ils ont ajouté des riffs de heavy metal à leurs hymnes prolos sur la lutte pour la survie.

À ÉCOUTER "Scared Money" est le rock le plus évident de Southall, mais jetez une oreille au brûlant "Out Alive" pour découvrir leur côté expérimental.

© WILLIAM BASNETT - AXEL MARCENARO - GABE MUNIZ - DALTON LATHAM

Les opioïdes s'en sont pris à la country. Elle riposte

Alors que les communautés au cœur du style musical sont envahies par le fentanyl et autres cachets, des artistes tels que Brad Paisley, Elvie Shane, Jaime Wyatt, notamment, affrontent la crise en chansons et en actes. PAR **JEFF GAGE**

LA DROGUE N'A JAMAIS ÉTÉ UN PROBLÈME pour Elvie Shane. Étudiant à Bowling Green, dans le Kentucky, le futur chanteur country a touché à la cocaïne, la meth et l'héroïne. Même accro au speed, le danger ne lui semblait pas réel. *"On pensait s'amuser et avoir des sensations,* dit Shane. *Ce n'est qu'en voyant mes amis tomber comme des mouches que j'ai compris qu'on jouait avec le feu."* C'était avant que la crise des opioïdes ne ravage le Kentucky, l'État natal de Shane, et des petites villes américaines semblables à celle où il a grandi, Caneyville, un peu plus de cinq cents habitants. *"Les drogues dures, c'était un problème urbain,* raconte-t-il. *Le mot 'overdose' était très, très rare."*

Aujourd'hui, les surdoses font plus de 100 000 morts par an dans le pays, et le fentanyl, un opioïde de synthèse, est cité comme première cause de mortalité chez les 18-45 ans. Ces chiffres ont poussé Shane à avouer ses excès, en 2023, sur le single "Pill", une des trois chansons de son nouvel album, *Damascus,* abordant cette crise. *"Ces chansons sont pour ceux qui ont vécu ça,* dit Shane, *qui s'est désintoxiqué dix ans avant d'être n° 1 des charts country avec "My Boy", en 2021. En entendant mes paroles, on sait que je suis aussi passé par là."*

Il n'est pas le seul à aborder ce sujet dans le monde de la country. Jelly Roll, chanteur nommé aux Grammys, a revisité son passé de consommateur et dealer dans la chanson "Save Me" et le documentaire éponyme, sur Hulu. Il a joué dans des prisons

© PHOTOS UTILISÉES POUR L'ILLUSTRATION : JODY DOMINGUE - DANIELLE DEL VALLE/GETTY IMAGES - JOSEPH OKPAKO/WIREIMAGE

et des centres de désintoxication et, en janvier, s'est adressé au Congrès pour demander une loi interdisant le fentanyl. *"J'ai contribué au problème. Aujourd'hui, je me tiens devant vous pour contribuer à une solution,* a déclaré Jelly Roll. *J'étais un inculte qui jouait au chimiste dans sa cuisine avec des substances auxquelles je ne connaissais rien, comme les dealers qui font la même chose en ce moment et mélangent toutes les drogues possibles avec du fentanyl. Et tuent les gens que nous aimons."*

Brad Paisley a vu l'impact de la crise des opioïdes en parlant avec des victimes de son état natal de Virginie-Occidentale, où le nombre de surdoses par habitant est l'un des plus élevés au monde. Le chanteur, auteur du brûlot, "The Medicine Will", accuse les dirigeants des entreprises pharmaceutiques.

"Ils disent: 'Ces gens-là sont des cibles parfaites. Ils souffrent. Ils ont fait marcher le pays grâce à leur travail physique, il y a moins besoin de main-d'œuvre et on va les avoir. Ils vont gober ces trucs-là et on leur dira que ce n'est pas addictif'", assure Paisley. Parler d'addiction n'a rien de nouveau chez les artistes country. L'alcool est un sujet qui revient, la marijuana est souvent célébrée et les amphétamines font l'objet d'allusions ou d'omissions.

Jaime Wyatt

Brad Paisley

Elvie Shane

La réponse pragmatique aux opiacés est une grande chose, selon Amanda Marie Martínez, doctorante en country de l'université de Caroline du Nord. *"Personne ne s'attendait à ce que les stars de la country exigent de plus en plus vocalement une action en justice,* dit-elle. *C'est en grande partie imputable à la sévérité de la crise et la preuve du niveau de destruction qu'elle a causé dans les communautés, toutes régions, classes et races confondues."*

Les opioïdes sont un problème particulièrement grave dans les communautés au cœur de la country. Le comté de Davidson, au Tennessee, a été nommé deuxième région métropolitaine la plus mortelle en termes de surdoses aux États-Unis dans un rapport, en septembre, et l'État est classé dans le top 10 des cas de morts par overdose. La Virginie-Occidentale est le pire de tous, avec plus de 75 morts pour 100 000 habitants.

Jaime Wyatt, qui a chroniqué son parcours de l'addiction à la sobriété sur des albums tels que *Felony Blues* (2017), dit que, comme Shane, elle a sombré dans la toxicomanie par le biais de médicaments - des analgésiques prescrits à son compagnon d'alors, qui travaillait dans la construction. *"En Amérique, beaucoup de gens tombent dans les opioïdes et l'héroïne de façon honnête,* dit Wyatt. *Par le biais de blessures et de surprescriptions de médicaments."* Le problème de l'accès à la prescription va dans les deux sens, comme l'explique Shane. *"Sur internet, j'ai obtenu une lettre d'un docteur disant que j'avais besoin d'Adderall. Je n'ai jamais touché une seule drogue de rue."*

Shane est brièvement retombé dans la dépendance après le succès de "My Boy". Sa culpabilité liée à la mort d'amis à qui il avait, pour certains, fait découvrir des drogues dures, l'a motivé à écrire "Pill". Il considère qu'il est temps que la country soit plus honnête avec elle-même et cesse de se reposer sur une bonne vieille béquille dans ses textes. *"J'ai l'impression qu'elle planque la vérité en parlant de whisky",* dit-il.

"On doit normaliser les traitements et la thérapie, ajoute Wyatt, *comme s'il s'agissait de changer l'huile de sa voiture."*

Certains artistes s'y emploient. Tyler Childers, qui a parlé de la crise dans sa ballade, "Nose on the Grindstone", est un des instigateurs du festival caritatif Healing Appalachia, à Huntington, en Virginie-Occidentale. L'événement, cofondé par son manager, Ian Thornton, a vu le jour après la mort par surdose de 26 personnes à Huntington, en une journée, en août 2016. Il a lieu au mois de septembre et met l'accent sur la guérison, grâce à des témoignages et des tutoriels pour utiliser la naloxone, antidote dans les surdoses d'opioïdes.*"C'est une société en proie à une véritable crise de santé publique,* dit Dave Lavender, président de Hope in the Hills, l'association à l'origine de Healing Appalachia. *Il n'y a pas de solution facile."* Paisley est d'un optimisme prudent. *"Il y a beaucoup d'espoir face au problème. Je pense qu'on a passé le stade de l'abus encouragé de drogues 'légales' et à présent, tout le monde sait que le problème existe."*

Shane et Wyatt œuvrent en ce sens en concert et ont rejoint le programme End Overdose pour apprendre à leurs fans à reconnaître les signes d'une surdose. Ils plaident pour que les salles disposent de Narcan (de la naloxone) et de bandelettes de test pour le fentanyl, même pour les non-consommateurs. *"Nous avons appris que les drogués ne sont plus les sacrifiés,* dit Wyatt. *Ce sont nos nièces, nos neveux. Les membres de nos familles."*

Shane a appris cette leçon il y a longtemps et va devoir vivre avec. *"On doit admettre que même si on prend cette saleté le week-end, ça ne veut pas dire qu'on n'a pas de problème. Ça a commencé comme ça pour beaucoup de monde."*

© JODY DOMINGUE - JEFF LIPSKY - NATHAN CHAPMAN

© MASON POOLE

La chevauchée fantastique du cowboy core

De Beyoncé à la nouvelle vague country en passant par la mode, l'heure est au western – réapproprié, cette fois, par les exclus de l'histoire. PAR **ELISE BRISCO**

LE REVIVAL WESTERN EST EN ROUTE. Après une décennie de bro-country où la basse 808 et la casquette de baseball ont supplanté la guitare steel et le Stetson, le genre se renouvelle en se tournant vers l'ouest. Les labels signent des artistes comme Ian Munsick, Catie Offerman et Tyler Halverson, qui ont grandi au milieu du bétail. Des festivals ont lieu dans de vrais ranchs. Des stars adoptent la nouvelle tendance western, des bottes au chapeau. Et des songwriters qui jouent des cowboys à la télé, comme Luke Grimes (*Yellowstone*), sortent des albums. Et la pop suit le mouvement.

Post Malone et Lana Del Rey prennent un virage country. Bruno Mars pose en cowboy sur Instagram. Quant à Beyoncé, à la proue du mouvement, elle met l'accent sur la culture de base en intitulant son album country *Act II: Cowboy Carter*. *"Je me suis plongée dans l'histoire de la country,* dit-elle. *C'est réconfortant de voir combien la musique peut unir autant de gens dans le monde et amplifier la voix de ceux qui ont consacré une grande partie de leur vie à nous éduquer sur notre histoire musicale."* Nous sommes en pleine renaissance du cowboy. Selon la marque Boohoo, les vidéos TikTok accompagnées du #cowboy viennent de dépasser le milliard de streams en un mois et les recherches Google pour "chapeau de cowboy" et "bolo" ont grimpé respectivement de plus de 200 % et 566 % le jour où Beyoncé a sorti "Texas Hold 'Em" et "16 Carriages".

Halverson, natif du Dakota du Sud, qui qualifie sa musique de "western amerijuana", dit qu'adopter le style cowboy est essentiel pour la country. *"Les bottes et le chapeau font toute la différence. Avant que je commence à chanter, vous en savez déjà un peu sur moi."* Beyoncé a eu recours au style cowboy aux Grammys pour signaler son virage country, en tenue en cuir à damier de la collection western de Pharrell William pour Louis Vuitton, bolo et Stetson blanc.

Un détail qui n'a pas échappé à Tyler Thoreson, directeur marketing de Stetson. La marque a contacté la styliste de Beyoncé et s'est mise à créer des chapeaux pour elle. Lorsqu'elle en a demandé un rouge, les artisans ont dérogé à la règle de ne proposer que des couleurs neutres… *"Nous ne vendons pas de chapeaux rouges, mais nous avons fait une exception pour Beyoncé",* explique Thoreson. Beyoncé, qui a grandi à Houston, fait bien plus que de lancer une mode. Ses cheveux platine, ses éperons, ses turquoises et ses franges contribuent à contrer l'effacement des Noirs dans la culture country. Randy Savvy, boss des Compton Cowboys, association californienne qui fait découvrir la culture équestre aux jeunes des quartiers défavorisés, dit que l'esthétique western n'est pas étrangère à l'histoire noire. *"Quand les Américains pensent aux cowboys, ils voient les films de John Wayne ou les publicités Marlboro, mais ce n'est qu'une fraction de ce qu'est réellement la culture",* explique-t-il. Beyoncé a utilisé la police Marlboro rouge sur l'un de ses T-shirts pour *Cowboy Carter*. *"En tant que Noirs, dès que nous allons dans un domaine, nous le faisons monter d'un cran,* ajoute Savvy. *Beyoncé met désormais son empreinte sur certains éléments de la country."* Une notion appréciée par Halverson. *"Ça ouvre des horizons,* dit-il, *et permet à la country d'être découverte par un public qui n'en écouterait pas."*

UN AUTRE GROOVE

LES 15 MEILLEURS ALBUMS DE COUNTRY SOUL

De Ray Charles à Carolina Chocolate Drops, la longue route jusqu'à *Cowboy Carter*, de Beyoncé. Par WILL HERMES

SI NOVATEUR SOIT *COWBOY CARTER*, le nouvel album de Beyoncé, il n'est pas sans précédent. Depuis des générations, des artistes ont brouillé les supposées frontières entre country, R'n'B, soul, funk, gospel, rock'n'roll et autres genres issus du même creuset américain. Et certains des plus grands disques des XX^{e} et XXI^{e} siècles ont été enregistrés par des artistes d'origines diverses, compétents dans la country et la soul.

La musique américaine a toujours été un cocktail interracial et multiculturel, et c'est pour ça qu'elle est aussi bonne. Hank Williams, légende de la country, a appris la guitare auprès d'un musicien noir, Rufus "Tee Tot" Payne ; A.P. et Maybelle Carter ont forgé l'héritage de la Carter Family avec l'aide de leur ami afro-américain, guitariste et collectionneur de chansons, Lesley Riddle. Le rock'n'roll dérive d'un mélange de country, blues et gospel, joué par Sister Rosetta Tharpe, Chuck Berry, Elvis Presley et les Beatles.

Après des années d'éclipse, nous entrons dans un nouvel âge d'or avec Yola, Brittney Spencer, Allison Russell, Mickey Guyton, Kane Brown, Jimmie Allen, Maren Morris, Sam Hunt, Sturgill Simpson et bien d'autres, comme Darius Rucker et Taylor Swift (qui reprenait "Irreplaceable" à ses débuts). Et, bien sûr, Beyoncé, référence de la country depuis plus d'une décennie.

On peut d'ailleurs plutôt considérer la country soul comme une ouverture à la fluidité musicale que comme un genre, où les codes des progressions d'accords, des grooves et du phrasé changent plus ou moins subtilement. Entre *My Black Country* de la songwriter révolutionnaire Alice Randall, *$10 Cowboy* de Charley Crockett et l'ascension de jeunes stars comme Tanner Adell, les frontières musicales s'estompent chaque jour. Les albums et anthologies de ces artistes documentent ces moments où tout a commencé. ®

© PHOTO ILLUSTRATION BY MATTHEW COOLEY; IMAGES IN ILLUSTRATION BY ROB KIM/GETTY IMAGES/THE RECORDING ACADEMY ; TIM MOSENFELDER/GETTY IMAGES; SCOTT DUDELSON/GETTY IMAGES/STAGECOACH; KEYSTONE/HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES; MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY IMAGES, 3.

15

Carolina Chocolate Drops

"GENUINE NEGRO JIG"

(NONESUCH, 2009)

ON POURRAIT QUALIFIER DE PIONNIER de la country soul ce disque d'archéologie de musique noire américaine. L'ex-trio composé de Dom Flemons, Rhiannon Giddens et Justin Robinson se réapproprie un héritage abandonné après des décennies de caricatures et y trouve de la beauté, de l'humour, de la douleur et de la profondeur. Son temps fort est sans conteste la revisite country du morceau de R'n'B de Blu Cantrell, en 2001, "Hit 'Em Up Style (Oops!)".

14

STURGILL SIMPSON

"METAMODERN SOUNDS IN COUNTRY MUSIC"

(HIGH TOP MOUNTAIN, 2014)

SIMPSON, qui s'est donné pour mission de perturber les conventions de la country, a eu la bonne idée de baptiser son album d'un titre inspiré du jalon country soul disruptif de Ray Charles *(voir page suivante)*. Débutant par une vision de Jésus due à un trip dans "Turtles All The Way Down", Simpson pose sa voix de baryton sur des chansons respectant la tradition, conçues pour une nouvelle époque. Et on imagine volontiers "Brother Ray" appréciant la ballade poignante, "The Promise". Sur ses disques ultérieurs, Simpson continuera sa plongée dans la country soul, rappelant constamment que l'âme profonde de la country consiste à accepter l'histoire, tout en allant de l'avant.

YOLA

"WALK THROUGH FIRE"

13

(EASY EYE SOUND/NONESUCH, 2019)

YOLANDA CLAIRE QUARTEY est une chanteuse et songwriter anglaise que l'on peut remercier, puisqu'elle a relancé la country soul avec ce disque charmant. Il commence fort avec "Faraway Look", et son ambiance à la Dusty in Memphis, et ne faiblit jamais, s'achevant avec une reprise maligne de "Goodbye Yellow Brick Road" du soulman dans le placard, Elton John. Une invitation par les Highwomen et plusieurs nominations aux Grammys n'ont fait que confirmer ce qu'on entend ici.

MULTI-INTERPRÈTES

"NIGHT TRAIN TO NASHVILLE: MUSIC CITY RHYTHM & BLUES, 1945-1970" VOL. 1 ET 2

12

(LOST HIGHWAY/ COUNTRY MUSIC HALL OF FAME - 2004, 2005)

CONÇU POUR l'exposition éponyme au Country Music Hall of Fame. Il s'avère que Nashville a une importante culture R'n'B, en plus de ses racines country. Arthur Alexander est là, ainsi que Joe Simon, maître de la country soul, dont la reprise en 1969 de "The Chokin' Kind", écrit par le légendaire Harlan Howard, a mieux marché que le hit country de Waylon Jennings, en 1967. "Reconsider Me", ballade bluesy honky-tonk de Johnny Adams, est sans doute le meilleur titre ici.

Solomon Burke

"NASHVILLE"

11

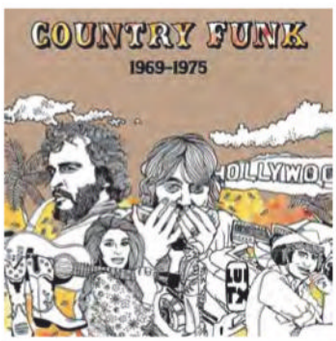
(SHOUT! FACTORY, 2006)

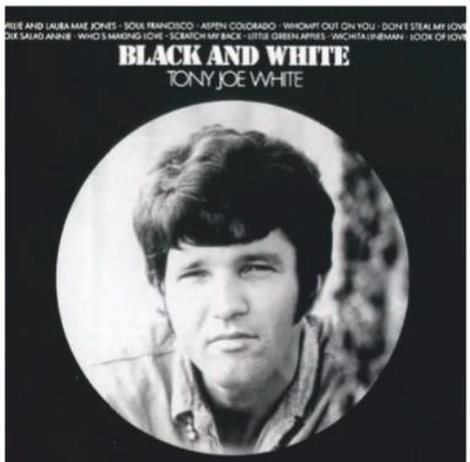
PUR ET DUR DE LA COUNTRY SOUL, Burke a repris "Just Out of Reach (Of My Two Open Arms)" et "He'll Have to Go" sur son album *Rock 'N Soul*, en 1964. Mais il faudra attendre sa collaboration avec Buddy Miller pour qu'il consacre un disque entier à la country. Sur *Nashville*, produit par Miller, Burke chante avec Dolly Parton, Gillian Welch, Patty Griffin et Patty Loveless. Son duo avec Emmylou Harris sur le classique de George and Tammy, "We're Gonna Hold On", est incontournable.

10 MULTI-INTERPRÈTES

"COUNTRY FUNK VOL. I - 1969-1975"
"VOL. II - 1967-1974"
"VOL. III - 1975-1982"
(LIGHT IN THE ATTIC - 2012, 2014, 2021)

CETTE BELLE SÉRIE replonge dans l'âge d'or de la country soul, avec une orientation hard funk. Des artistes familiers nous surprennent, comme Townes Van Zandt et son "Hunger Child Blues" hanté, l'un de ses enregistrements les plus puissants. Mac Davis interprète le douteux "Lucas Was a Redneck", et Bobby Darin, "Me and Mr. Hohner", avec son proto-rap marquant qui évoque, entre autres, le hashish. Cette série montre la force de la country soul dans son premier âge d'or.





9 TONY JOE WHITE
"BLACK AND WHITE"
(MONUMENT, 1969)

L'ÉTIQUETTE "SWAMP ROCK" a été souvent utilisée pour décrire le son du R'n'B aux accents cajun et country de ce songwriter de Louisiane. Ce premier album inclut son fameux "Polk Salad Annie", repris sur scène par Elvis Presley. Il fait aussi une cover poignante du "Wichita Lineman", de Jimmy Webb. Son LP suivant, sorti la même année, contient son classique "Rainy Night in Georgia", hit pour le chanteur soul Brook Benton, en 1970.

8 Millie Jackson
"ON THE SOUL COUNTRY SIDE" (KENT, 2014)

LA REINE DU R'N'B non censuré et pionnière du proto-rap, connue pour "Phuck U Symphony" et l'album *Feelin' Bitchy* (1977), a toujours fait les choses à sa manière. Ce qui inclut l'enregistrement de jams country, réalisés au cours d'une carrière de cinquante ans. Cette compilation en rassemble une grande partie. Elle transforme "Pick Me Up on Your Way Down", de Harlan Howard, en hymne disco-funk débauché. Et ajoute un peu de frime R'n'B à "Here You Come Again" (Dolly Parton) et de théâtralité soul à "Sweet Music Man" (Kenny Rogers).

VALERIE JUNE
"PUSHIN' AGAINST A STONE"
(CONCORD, 2013)

7

JUNE A UNE VOIX SUPERBEMENT ACIDE, mi-Dolly Parton, mi-Diana Ross et une façon unique d'interpréter une chanson. Cet album, qui l'a fait connaître, s'ouvre sur la country soul planante de "Workin' Woman Blues", mélange country blues, R'n'B et tradition gospel, avec l'aide de Dan Auerbach des Black Keys. *Under Cover* (2022) mérite aussi le détour, avec en particulier sa reprise fantomatique de "Look at Miss Ohio", de Gillian Welch.

Charlie Rich
"BEHIND CLOSED DOORS"
(EPIC, 1973)

6

SURNOMMÉ LE "RAY CHARLES BLANC", Rich a toujours pratiqué la fusion. Enfant, il a appris le piano blues auprès d'un musicien noir, C.J. Allen. Joueur de saxo au lycée, il est ensuite devenu musicien de studio chez Sun Records, dans les années 1950, puis a enregistré des singles impressionnants à la Elvis. Au milieu des sixties, il a mis en boîte pour Hi Records des titres comme "Love Is After Me", pépite de David Porter-Isaac Hayes, devenu un classique des clubs soul en Angleterre. Mais c'est son virage vers la soul aux accents country, avec le producteur Billy Sherrill, qui le transforme en méga-star. Percy Sledge fait aussitôt une reprise fidèle de la chanson-titre torride ; Diana Ross en fait une lecture ludique entre Motown et Stax. Une foule de reprises plus tard, cet album reste l'un des plus sexy et couronnés de succès de l'histoire de la country.

BOBBIE GENTRY

5

"ODE TO BILLIE JOE" (CAPITOL, 1967)

LA CHANSON-TITRE DU PREMIER ALBUM de Gentry, nº 1 surprenant du Summer of Love, est un récit soul-folk hanté, écrit à l'origine par la mystérieuse interprète et songwriter pour le chanteur de jazz et R'n'B, Lou Rawls. L'opus brouille les styles, du swamp-rock de "Mississippi Delta", qui aurait convenu à Jimi Hendrix, à la bossa-nova twangy de "Sunday Best", en passant par sa reprise de "Niki Hoeky", coécrite par Jim Ford, son ancien petit ami, pionnier de la country soul. Un futur classique incorporé l'année suivante au répertoire d'Aretha Franklin.

4

Charley Pride

"THE ESSENTIAL CHARLEY PRIDE" (SONY, 2006)

QUAND PRIDE EST MORT du Covid, en 2020, le monde a perdu un pionnier noir, qui, en termes d'image et de production de hits, n'avait pas d'égal dans la country. *"Charley Pride est tout pour moi. Sa voix et son courage m'ont permis de faire carrière dans la country"*, dira Mickey Guyton. Comme cette dernière, Pride s'est entièrement consacré au style qu'il aimait, avec une belle voix de baryton et un don pour charmer les fans de country, programmateurs de radio compris. Cette compilation inclut son hit pop-country, "Kiss an Angel Good Mornin'" et des succès plus tardifs, dont "You're So Good When You're Bad" (1983), son environ 27e nº 1 des charts country !

3

Arthur Alexander

"ARTHUR ALEXANDER" (WARNER BROTHERS, 1972)

REPRIS PAR LES BEATLES ("Anna [Go To Him]"), les Stones ("You Better Move On") et même Dylan ("Sally Sue Brown"), Alexander mérite d'être crédité - avec Ray Charles - pour l'invention de la country-soul, grâce à son écriture polyvalente et sa voix veloutée, prélude, entre autres, à la vibe Stax/Volt et à la Philly soul. Alexander s'approprie "Funny How Time Slips Away", de Willie Nelson, sur son premier album (1962), et passe de label en label pendant une décennie. Cet opus de come-back s'ouvre avec force sur "I'm Comin' Home", R'n'B irrésistible, dopé par un piano honky-tonk. "Call Me in Tahiti" annonce Jimmy Buffet et "Burning Love" aurait pu être un méga-hit pour lui, si Elvis Presley n'en avait pas sorti une version explosive, plus tard, cette année-là.

2

TINA TURNER

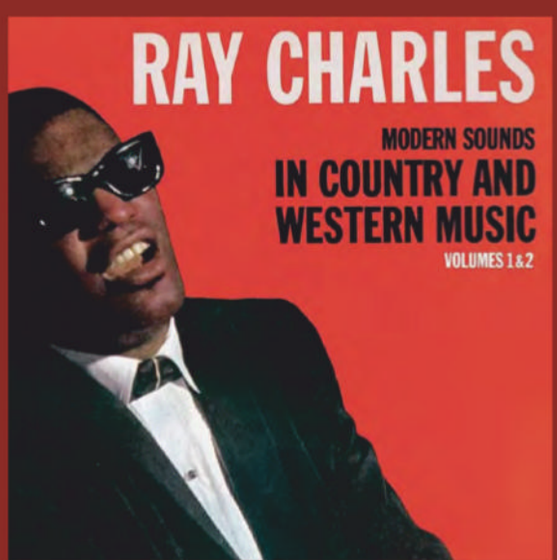
"TINA TURNS THE COUNTRY ON!" (UNITED ARTISTS, 1974)

SOUVENT MÉCONNU, ce disque aux accents country est le premier LP solo de Tina. Avec ses reprises de Parton, Kristofferson, Snow, Dylan et Taylor, il lui a permis d'être nommée aux Grammys dans la catégorie "Meilleure chanteuse de R'n'B" - ce qui en dit long sur l'attitude conservatrice de l'industrie musicale. Les morceaux sont brûlants ; Francesca Royster, auteure de *Black Country Music*, y entend *"une histoire de souffrance et de libération"*, qui a débuté par la première composition de Turner, "Nutbush City Limits", évoquant ses racines sudistes et ses combats. Elle rend incandescent le "Help Me Make It Through the Night", de Kristofferson, et se délecte du "I'm Movin' On", de Hank Snow.

1

RAY CHARLES

"MODERN SOUNDS IN COUNTRY AND WESTERN MUSIC: VOLUMES 1 & 2" (ABC/PARAMOUNT, 1962)



IL EST DIFFICILE DE MESURER l'impact de ces albums sur le monde de la pop et de la country américaines à l'époque. Disons qu'il a été à l'échelle de celui de Beyoncé. Charles n'a pas été le premier artiste de son temps à ajouter une patte R'n'B à des morceaux de country de qualité (citons "You Don't Know Me" de Lenny Welch, en 1960, écrit par la pionnière Cindy Walker et Eddy Arnold, et "Just Out of Reach" de Solomon Burke, en 1961). Mais avec ses affinités pour le langage et les conventions de la country-pop, son hybridation subtile établit un style qu'on ne peut que qualifier de naissance de la soul. Et si les radios country ont refusé de jouer ses titres pendant des années, ces disques et singles élégants, en particulier "I Can't Stop Loving You", se sont installés aux sommets des charts nationaux et ont élargi le marché de la country alors que le combat pour les droits civiques s'intensifiait.

Black Cowboys

Par le biais du rodéo, le photographe américain Ivan McClellan, qui vient de publier *Eight Seconds: Black Rodeo Culture*, propose une plongée dans la culture des cowboys noirs, grands oubliés de l'histoire des États-Unis.

PAR **LORAINE ADAM**
PHOTOS **IVAN MCCLELLAN**

COURSE
Handoff : deux cavaliers se passent un relais, Okmulgee, Oklahoma.

COULISSES
Ja'Dayia Kursh, Okmulgee, Oklahoma.

L'ATTENTE
Deux "*bull riders*" : ils chevauchent des taureaux, à Rosenberg, Texas.

HUIT SECONDES. La durée pendant laquelle un cavalier doit tenir sur un animal pour être noté. Ce n'est qu'en 2015 que le photographe – du *New York Times*, notamment – Ivan McClellan assiste pour la première fois au Super Bowl des rodéos noirs, le Roy LeBlanc Invitational, à Okmulgee, Oklahoma. *"J'ai vu des milliers d'hommes et de femmes noirs monter des chevaux et des taureaux en portant des Stetson et des jeans,* raconte-t-il. *J'ai grandi au Kansas et je savais qu'il y avait des Noirs dans la campagne autour de chez nous. Les cowboys noirs font partie de la culture noire américaine",* explique celui qui, depuis 2005, capte l'essence des rodéos du pays et photographie ces gens en écoutant leur histoire. Il a même lancé son propre rodéo, Eight Seconds, à Portland, dont la seconde édition aura lieu à la mi-juin. *"Ce livre est là pour rappeler à quel point les 'Black Cowboys', et plus généralement les cavaliers noirs, sont les grands oubliés de l'histoire."* Et combien leur histoire et celle de son pays sont liées.

Les cowboys noirs font partie intégrante de l'histoire américaine – notamment dans l'armée, avec les Buffalo Soldiers (les soldats noirs dans

ACTION
Patrick Liddell pendant les "huit secondes", Las Vegas, Nevada.

les régiments de cavalerie, au XIXe siècle). Comment cela a-t-il pu être caché si longtemps?
Ivan McClellan: Il m'est difficile d'accepter que cet effacement ait été intentionnel, même si je sais que c'est vrai, la figure du cow-boy étant omniprésente en Amérique. Le cow-boy est synonyme d'intégrité, d'indépendance et de courage. Associer ce symbole et ces caractéristiques aux Noirs va à l'encontre des préjugés et des mythes racistes qui prévalent dans notre culture.

Dans les séries télé actuelles, comme *Yellowstone,* les cowboys noirs ne sont pas très nombreux...
J'ai visité le Montana et le Wyoming et on y trouve de nombreux cowboys noirs. Le manque d'inclusion dans les récits modernes se résume à la commodité et à la paresse, dans la plupart des cas. Hollywood revient toujours au même puits rentable et c'est de là que proviennent les histoires qui sont financées. Côté occidental, il y a une demande pour des histoires plus variées. Les réalisateurs qui puisent dans ce puits commode vont bientôt voir qu'il est à sec.

Comment font ces cavaliers, noirs ou blancs, pour devenir de grandes stars du rodéo?
Il est très difficile pour ces athlètes, peu importe leur origine, de réussir au plus haut niveau car il est

EN ROUTE
Marland Burke, Brandon Alexander, James Pickens Jr., Los Angeles, Californie.

RANCH
Dontez et Floss, Okmulgee, Oklahoma.

STAR
Reine de rodéo, Okmulgee, Oklahoma.

dangereux et incroyablement coûteux de concourir en rodéo. Le plus grand obstacle n'est pas l'acceptation, mais l'accès au capital. La plupart financent leur saison grâce à des sponsors, mais très peu d'athlètes noirs sont sponsorisés par les grandes marques de l'Ouest. Nous espérons changer cela grâce au projet Eight Seconds.

À Philadelphie, par exemple, comme le montre le film *Concrete Cowboy*, avec Idris Elba, la tradition des cavaliers noirs perdure…

J'ai rencontré des cavaliers à Philadelphie, à New York, à Compton et dans presque toutes les régions du pays. Il est étonnant de voir à quel point ces traditions sont restées vivantes, alors que les Noirs se sont répandus dans tout le pays et qu'elles se transmettent de génération en génération.

Pensez-vous que l'album country de Beyoncé (*Cowboy Carter*) va permettre de renouveler l'image des cowboys noirs ?

Absolument. Je pense que Beyoncé exprimant des aspects de l'americana et de la country à travers sa musique est la chose la plus merveilleuse et la plus productive qui soit arrivée depuis que je travaille dans ce domaine ! J'espère que les gens réaliseront que notre culture n'est pas un monolithe, qu'elle prend de nombreuses formes et s'exprime de multiples façons, toutes authentiques.

Les photos sont extraites du livre *Eight Seconds: Black Rodeo Culture,* éd. Damiani Books, 2024. © Ivan McClellan

Le Guide

Musique

À PLEIN RÉGIME !

De l'entrain et des sourires : on ne change pas une méthode qui gagne…

Par XAVIER BONNET

Royal Republic

LoveCop

OMN LABEL SERVICES

★★★½

TROMPER SON MONDE ? Nos Suédois délurés n'y auront consacré que quelques secondes. Vingt-quatre en tout et pour tout, celles introduisant "My House", le premier morceau de leur nouvel album, leur cinquième au compteur en quasiment quinze ans. Vingt-quatre secondes donc, conjuguées en mode piano, claviers et saxophone sirupeux, avant que riff tranchant et batterie gonflée aux stéroïdes ne nous ramènent en terrain familier. Bon, admettons-le, ce n'est pas l'inquiétude qui prédominait quant aux intentions de l'équipage à l'annonce d'un nouvel avatar discographique de leur part. Chez Royal Republic, à l'instar des collègues et compatriotes The Hives, dans un style un peu différent - en gros, plus pub-punk chez les Pelle Almqvist et consorts, mais avec ➔

ILLUSTRATION DE
ALAIN FRETET

→ ROYAL REPUBLIC

la même énergie débordante -, le programme et la démarche sont connus à l'avance, quasi inamovibles : du riff avant tout, du beat - ici indispensable -, de la déconne car cela va sans dire, de la grivoiserie plus souvent qu'à son tour, et roulez jeunesse !

Ce statut d'amuseurs, les Suédois l'assument sans la moindre réserve. Et pas seulement parce qu'ils ont vite compris tout le parti qu'ils pourraient en tirer auprès d'audiences de plus en plus conséquentes au fil des années - et en France en particulier. Royal Republic est ni plus ni moins l'un des groupes les plus réjouissants qui puisse investir une scène aujourd'hui. Reste qu'une telle réputation acquise au prix d'hectolitres de sueur dépensés ne fait pas forcément de bons albums, et qu'il s'agit donc d'avoir plus à proposer. Et qu'il ne suffit pas, pour emporter la mise, de s'auto-ériger flic de l'amour (*LoveCop*) comme d'autres en leur temps s'intronisaient "*forçat de l'amour*" en se plaignant ouvertement du traitement que leur infligeait une certaine Gabrielle…

Pour exister "discographiquement" et montrer que l'étiquette de power disco qu'on leur a collé sur le paletot ne se résume pas à une caricature, nos gus savent qu'ils peuvent s'appuyer sur une maîtrise de leurs instruments glanée jadis dans une école de musique du côté de leur Malmö natale. Elle s'expose et explose plus que jamais ici, avec une efficacité qui confine à une forme d'orfèvrerie quand sont balayés les styles auxquels ils aiment se frotter, le hard rock à l'ancienne en premier lieu, quitte à en passer par la ballade ("Lazerlove") comme on en fait plus depuis le temps où brushings et futals léopard trustaient les programmations de MTV.

Et si le plus fort dans l'histoire, celle de ce *LoveCop* comme celle du groupe en général, était que Royal Republic a réussi à se forger une vraie identité, une vraie spécificité, en accumulant clins d'œil, allusions à d'autres exagérations passées, mais avec ce décalage permanent en bandoulière mais surtout en guise de règle d'or ?

SISTERS OF (NO) MERCY

TOUJOURS AUSSI PRODUCTIVES, les sœurs Villareal enchaînent les albums comme jamais, et sortent donc *Keep Me Fed*, une nouvelle collection de titres rocks énergiques et actuels. Revendiquant sans sourciller les influences de Muse et de Royal Blood, The Warning déclame toute sa rage et sa joie de vivre en moins d'une heure, avec notamment le percussif "S!CK" ou le cri du cœur "Hell You Call a Dream". Une interprétation soignée, une production moderne et une volonté de fer, ce quatrième album joue la carte de la cohérence, avec des morceaux qui parviennent à sortir du lot, notamment "Qué Más Quieres" et ses paroles en espagnol du plus bel effet. Prêtes à faire lever le poing au monde entier, les trois Mexicaines pavent leur avenir avec détermination.

MATHIEU DAVID

The Warning
Keep Me Fed
LAVA/REPUBLIC
★★★★

Gérard Manset
L'Algue bleue
WARNER
★★★

L'OVNI DU MOIS

Fulgurances

IL A BEAU S'AGIR DE SON VINGT-QUATRIÈME ALBUM, *L'Algue bleue* ne montre aucun signe de relâchement de la part du musicien français, qui convoque le saxophone dès l'inaugural "Comment tu t'appelles", puis des riffs plus rock sur "C'est toujours elle"… C'est toujours Manset, aussi, qu'on écoute ici, fort d'une indépendance sonore à toute épreuve, quitte à "rater sa vie", comme le glisse le titre éponyme conté à la troisième personne. Un Manset fort de fulgurances telles que l'hypnotique "Sur la lune on danse". "*Aucun amour n'est fait pour durer*", chante-t-il. On se permet d'en douter, au vu de la persévérance déployée, la vitalité des cordes d'une guitare acoustique et la prosodie tenue, notamment sur la ballade folk "Nous nous cacherons ensemble".

SOPHIE ROSEMONT

© CORTESIA OCESA - DR

Willie Nelson

The Border

LEGACY

★★★★

Borderline

Si l'on pouvait encore hésiter, à l'écoute de ses soixante-quatorze premiers albums, sur la place qu'occupe le jeune Nelson dans la culture américaine, l'idée se fait plus claire avec *The Border*. Mais fi de sarcasmes. Alors si la voix se fait enfin plus rauque par moments, l'esprit et la justesse du grand Willie planent avec toujours autant de panache. Composé, produit et interprété avec son pote de toujours, Buddy Cannon, l'album démarre sur un titre fleuve – frontière naturelle avec le Mexique – à propos d'un garde-frontière. Nelson égraine les repères du plus bel outlaw country, d'une fierté texane à la fulgurance de Hank Williams. On se surprend à souhaiter le même destin cinématographique à cette chanson que le "Highway Patrolman" du "Boss", devenu *The Indian Runner* par Sean Penn. Indispensable. **CHARLES BLOCH**

Thee Sinseers

Sinseerly Yours

COLEMINE

★★★½

Jeu collectif

Certes, et les occasions de le répéter ne manquent pas, la soul vintage affiche une santé resplendissante, et il y a de plus en plus de monde sur la corde à linge pour en défendre les couleurs. La lassitude commencerait à pointer du côté de l'auditeur ? Elle serait en tout cas bien inspirée de patienter un peu avant de s'installer, au risque de passer à côté de l'étonnante maîtrise affichée par Thee Sinseers, collectif de neuf personnes emmené par le guitariste-bassiste-batteur-percussionniste-compositeur en chef (et on en oublie), Joey Quiñones. À défaut de faire de la parité l'une de leurs priorités – huit hommes, une femme ; Adriana Flores au chant –, l'embarcation de East Los Angeles s'y entend pour dérouler un R'n'B à l'ancienne délicieusement cuivré et cajoleur, quand l'envie de déhancher du bassin ("Talking Back") ne prend pas le dessus… **XAVIER BONNET**

Eels

Eels Time!

E WORKS/PIAS

★★★½

Mélodies à la douzaine

Quoi de mieux que la ballade "Time", aussi brève que délicate, pour ouvrir ce quinzième album de Eels ? À sa tête, l'indispensable Mark Oliver Everett qui rapporte ses romances brisées et une solitude jamais totalement assouvie. En témoignent "We Won't See Her Like Again" ou "Haunted Hero", qui figurent parmi la douzaine de pistes au format pop, d'une mélancolie très digeste. Si la mélodie prime, façon Brian Wilson en solo, elle s'évanouit au terme d'une démonstration ne dépassant que rarement les quatre minutes, et allergique à l'esbroufe. Lorsque le rock ressurgit sur un "Goldy", le groove d'Everett, formidable sur "And Your Run", reste tant lo-fi qu'accrocheur. Ou comment illustrer le fameux adage selon lequel la simplicité est l'ultime sophistication… **SOPHIE ROSEMONT**

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Goat Girl
Below the Waste
Rough Trade/Wagram

TOUJOURS SOUS INFLUENCE post-punk et amateur de cordes électriques, le trio londonien revient avec 16 excellents titres, très maîtrisés sous leur apparente distance, convoquant claviers et fantômes gothiques. ★★★

Rasco
Dmaot
Batov

QUELQUE PART entre The Vultures et The Cramps, ce trio israélien réinvente avec une belle inspiration le surf rock, dont les tonalités de garage s'habillent d'attrayantes couleurs psychédéliques. Revigorant ! ★★½

Crystal Murray
Sad Lovers and Giants
Because

AUSSI BIEN INSPIRÉ par le jazz pratiqué par son père saxophoniste que par le metal old school ou la soul, le premier album de cette prometteuse chanteuse basée à Londres est à la fois pop, sombre et intense. ★★★

J. Bernardt
Contigo
PIAS

TOUJOURS AUSSI INSPIRÉ, le co-meneur de Balthazar revient avec un album résolument organique de pop baroque d'une grande finesse, qu'il façonne de l'écriture au mixage en passant par de somptueux arrengements. ★★★

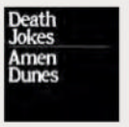
John Grant
The Art of Lie
Bella Union

MAÎTRISANT TOUJOURS le format ballade dans ce qu'il a de plus touchant, le musicien américain poursuit son introspection via des morceaux plus synthétiques et ultra-funky – étonnants mais efficaces ! ★★★

The Telescopes
Radio Sessions 2016-2019
Tapete/Bigwax

DÉDIÉ AU GROUPE PSYCHÉ-NOISY californien mené depuis la fin des années 1980 par Stephen Lawrie, le troisième volet des sessions radios du label Tapete brille d'un rock passionnant tant il est désorientant. ★★★½

Amen Dunes
Death Jokes
Sub Pop



LE PROLIFIQUE et très indépendant musicien new-yorkais, Damon McMahon, s'aventure avec brio dans les contrées électroniques dans ce qu'elles ont de plus radical, du point de vue sémantique et sonore. ★★★

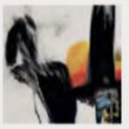
Chanel Beads
Your Day Will Come
Jagjaguwar

NOUVEAU FLEURON de la scène indie de Brooklyn, la justesse de son timbre servant ses ressentis, Shane Lavers propose un premier album très réussi de pop DIY assez audacieuse, interrogeant notre époque. ★★★

Waxx
Étincelle
Tôt ou Tard

MATTHIEU CHEDID, Ibeyi, Pomme, Aliocha Schneider, Juliette Armanet… Le musicien et animateur cultive ici son sens des duos autour de titres cultes comme "Just Can't Get Enough" ou "J'ai dix ans". Rafraîchissant. ★★★½

Rendez-vous
Downcast
Artefact/Wedge



LE GROUPE DE POST-PUNK français n'a pas retrouvé sa joie de vivre… Et tant mieux, à l'écoute de ce second album à l'éclat sombre et noisy, aux tempos parfois très relevés, et aux riffs shoegaze. ★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

MUST LISTEN

STYLE ET ATTITUDE

Mazingo
Hey You
LE BACKBEAT
★★★½

SITUÉ QUELQUE PART entre la France et les États-Unis, Mazingo s'éclate à malaxer le folklore de deux continents distincts pour les rendre miscibles et obtenir ainsi une mixture à la fois unique et familière. C'est donc le pari de *Hey You*, qui allie la boue du Bayou et les sonorités boisées du rock français, mâtinant le tout de lignes de chant parfois ensoleillées, parfois fantomatiques. Entre la tranquillité de "The Run" et le groove contagieux de "One Poor Teardrop", l'album opère un grand écart stylistique et linguistique, avec l'inclusion de trois morceaux chantés en français. Autant d'éléments qui cohabitent en harmonie, grâce à une maîtrise et à une matrice artistique solides, et délicieusement attachantes. **MATHIEU DAVID**

Mazingo

© YVES CIROC - YANN ORHAN - ARNO LAM PHOTOGRAPHY - ARIEL PEDATZUR

Bad Juice

Amour noir

TWISTED SOUL

★★★

Brothers in rock

Avant de s'attaquer à ce qui allait être leur troisième album, les frangins Schmidt avaient envisagé de bousculer la table et de s'essayer à un virage soul. Enfin, Thomas (guitare) peut-être plus que David (batterie-voix), qui voyait davantage les choses du côté pop, mais on ne va pas mégoter non plus… À l'arrivée? Le… camp David l'a largement emporté, mais sans jamais que cet *Amour noir* ne perde de vue l'ADN du duo fraternel, à savoir le rock'n'roll sous toutes ses formes (jusqu'au rockabilly "habillant" un titre come "Single Barrel"). Mais en confiant la direction artistique du projet à Gemma Ray, les Schmidt Brothers savaient que de nouveaux effluves, plus aériens souvent, viendraient s'ajouter au programme, à l'instar de ce "Scenes from the Very End of the Universe" aussi singulier que son intitulé à rallonge… **XAVIER BONNET**

Madam

Thanks for the Noise

BREAK A LEG

★★★½

De rien!

Le trio rock alternatif français Madam n'aurait pas pu mieux nommer son album. Bruyantes, les trois "madames" le sont assurément et n'entendent baisser aucun potard le long des 12 morceaux de *Thanks for the Noise*. Elles enchaînent ainsi riffs et hurlements avec autant d'aisance que d'insolence, sur des titres directs, tantôt dansants comme "Wanna Be You", inquiétants comme "Open Letter" ou violents comme "Battleground". En douze nuances de rage, elles détricotent leurs cordes sans perdre le fil du rock alternatif, tout en affichant une bonne humeur mêlée à une rage palpable. Il en résulte un disque immédiat et bien ficelé, cohérent sans être redondant, rageur sans tomber dans le criard. Un équilibre bruyamment tenu. **MATHIEU DAVID**

Richard Thompson

Ship to Shore

NEW WEST

★★★

La vie harmonique

Quand on grandit du vieux côté de l'Atlantique, on a beau vivre dans le New Jersey, rien n'y fera. La chanson de marin vous colle à la peau, alors autant l'assumer. Six ans après *13 Rivers*, son dernier album studio, Richard Thompson, débarqué de la Fairport Convention et vieux loup des scènes anglo-saxonnes s'il en est, livre *Ship to Shore*, du vaisseau au rivage. Ainsi, après cinquante et un ans de carrière sur la scène rock-folk, Thompson sait que c'est en s'entourant d'amis de longue date qu'on insuffle assez d'énergie et de spontanéité à sa musique. *Ship to Shore*, un album plein d'assurance et d'histoires, en est la preuve. On retrouve, outre la solidité des formations *shanty*, violons et guitares en places de choix, ce retour aux sources sans la moindre hésitation de ceux qui en ont vu passer. **CHARLES BLOCH**

© DR

Hommage à
Andy Warhol

L'Ep «Parole de Warhol !» nous livre plusieurs points de vue littéraires et musicaux retraçant la vie du pape du pop art 37 ans après sa mort : des covers, des compositions originales, des extraits biographiques interprétés par Jacques Charles.

Mini album 33 tours «Parole de Warhol !» coupon free download inclus. pressage 200 exemplaires. durée 25 mn. distribué par Le Strapontin bleu.

Disponible à **LILLE** chez Beside Records, L'artbarrock; **BOULOGNE SUR MER:** Sono Music; **AMIENS:** La Malle à Disques; **BEAUVAIS:** Vinyle & Hifi Vintage; **ROUEN:** Select Records; **LE HAVRE:** ZDB records; **CAEN:** L'Oeil du Sillon; **RENNES:** Groove Rennes, Les Troubadours du Chaos, Rockin'bones, Blind Spot; **BREST:** Bad Seeds; **QUIMPER:** L'Endorphine, L'atelier le Chien Rouge; **NANTES:** Mélomane, Philippe Disquaire pour Dames, Le disquaire du Dimanche; **ANGERS:** Exit Music For A Drink, Home Wax; **LE MANS:** Unik Music, Vinyl Store, Rythm'n BD; **TOURS:** Librairie du CCC OD; **POITIERS:** Transat/disquaire du Confort Moderne, Les Mondes du Disque; **NIORT:** 79 Tours Vinyl; **MONTLUÇON:** Phil Records; **LIMOGES:** Undersounds; **CLERMONT FERRAND:** Librairie Les Volcans, Rolling Rock; **ROANNE:** Fnac; **CHALON-SUR-SAÔNE:** Sympathy For The Vinyl; **MACON:** La Disquerie; **BOURG-EN-BRESSE:** Fnac; **LYON:** Dangerhouse Record Store, Tiki Vinyl Store, Sofa Records, Boutique du musée MAC, Reglis Records; **SAINT ÉTIENNE:** Sainté Boogie Store, Forum Disques, Librairie Dalby; **NIMES:** Trou Noir, Arbouse Store; **ARLES:** Librairie Acte Sud; **AIX EN PROVENCE:** Music & Movies; **MARSEILLE:** Lollipop Music Store, Cultures Obliques; **TOULON:** La Cellule Records; **CANNES:** Discotis; **NICE:** Hit Import, Sonic Vinyl. **Contact distributeur:** strapontinbleu@sfr.fr

Gyasi

Rock 'n' Roll Sword Fight

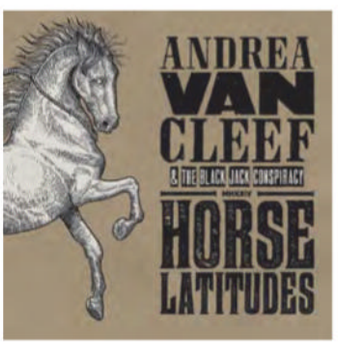
ALIVE

★★★½

Rock et glam à tous les étages

Il y a certainement plus simple pour exister en 2024 dans le monde de l'industrie du disque que de s'efforcer de réveiller le souvenir du glam rock d'un T.Rex, mêlé du punk avant l'heure des Stooges. De deux choses l'une : soit on a oublié de prévenir Gyasi (à prononcer "Jah-See"), soit c'est le cadet de ses soucis. Du haut de sa tignasse blonde, de ses tenues affriolantes – paillettes, léopard, fleurs : tous les "motifs" y passent ! – et de ses platform shoes du meilleur effet (enfin, là, il peut y avoir débat…), le grand escogriffe de Nashville nous en avait offert un premier aperçu avec un album studio, il y a deux ans. C'est encore plus cinglant avec cette captation live… sans fard, prouvant combien la scène est bel et bien son élément de prédilection, bien aidé en cela par la guitare toujours acérée de Ricky Dover Jr. *Get it on, mate!*

XAVIER BONNET



Andrea Van Cleef & The Black Jack Conspiracy

Horse Latitudes

RIVERTALE

★★★½

Sombre folk-blues

À côté du stoner de son Humulus, Andrea Van Cleef, Italien happé par le Texas, a pris un virage folk-blues-americana en solo. Pour ce septième album, toutes formations confondues, les premières sessions se font au studio Castle Productions de Rick Del Castillo – guitariste, collaborateur de Robert Rodriguez (*Machete, Once Upon a Time in Mexico*) –, les suivantes au Buca Studio, en Italie. Le songwriting d'Andrea y trouve les espaces pour son écriture d'une finesse rare. Bien sûr, il y a un peu de Johnny Cash par-ci par-là ("The Longest Song", "Arrows"), mais l'album plonge souvent vers la noirceur d'un Nick Cave ("The Real Stranger", "A Horse Named Cain")… Plus une reprise inattendue, ce "Ooh La La", de Ron Wood et Ronnie Lane. La classe italo-américaine.

SILVÈRE VINCENT

Black Sabbath

Anno Domini 1989-1995

BMG

★★★★

Deux Tony valent mieux qu'un, tu les auras

Le dieu du riff Tony Iommi renoue le temps d'une rétrospective avec Tony Martin, chanteur de Black Sabbath trop souvent oublié dans l'œuvre du groupe. Ce nouveau coffret réunissant quatre albums introuvables depuis des années lui rend justice et permet de replonger dans les perles oubliées que sont notamment *Headless Cross* et *Tyr*, deux disques qui méritent le détour pour qui apprécie le Black Sabbath épique. Si *Cross Purposes* et *Forbidden* n'atteignent pas les mêmes sommets, on peut saluer l'effort d'avoir remixé le dernier, rendant aux riffs du maestro leur mordant caractéristique. Une plongée fort réjouissante dans une période trop peu connue des mastodontes de Birmingham, à redécouvrir là tout de suite.

MATHIEU DAVID

Slash

Orgy of the Damned

GIBSON

★★★★

Douze mesures

Quand un musicien ayant atteint le statut de "rockstar planétaire" décide de s'autoriser une récréation sous la forme d'un album de reprises, la montagne accouche bien souvent d'une souris. À tout le moins, et pour rester poli. Oui, mais voilà. Toute "règle" a ses exceptions et c'est à cette dernière catégorie qu'il s'agira d'intégrer ce dixième épisode du guitariste en dehors d'un Guns N' Roses qui a fait sa notoriété et sa fortune. Quand implication et… éclate vont de concert, le résultat fait ici mouche à chaque nouvelle visite du répertoire des classiques du blues (Robert Johnson, Willie Dixon, Lightnin' Hopkins, Albert King, Howlin' Wolf : personne n'est oublié), notamment parce que le casting "all stars" de voix qu'a réuni Slash pour l'occasion se met au diapason de la tangible gourmandise de ce dernier : Chris Robinson, Gary Clark Jr., Billy Gibbons, Chris Stapleton, Iggy Pop, Brian Johnson et jusqu'à… Demi Lovato – sans oublier Steven Tyler le temps d'un déboulé stupéfiant à l'harmonica sur "Killing Floor" – s'en donnent à cœur joie et nous avec !

X.B.

Lenny Kravitz

Blue Electric Light

BMG

★★½

Too much

La propension de Kravitz à être à son aise dans à peu près tous les genres devrait jouer en sa faveur, et ça a souvent été le cas. Le souci, ici, est qu'il a parfois tendance à vouloir montrer cette multiplicité de manière trop ostentatoire, a fortiori quand il a décidé d'occuper tous les postes et tous les instruments, comme c'est le cas sur ce douzième album. La démarche adoptée sur ce *Blue Electric Light* n'est pas sans rappeler celle d'un Prince, qui, à son tour, se perdait parfois dans sa faconde. Pop, rock, soul, funk, electro, Kravitz passe donc tout en revue, avec sa maîtrise coutumière, sans qu'à l'arrivée, on ne retienne grand-chose d'un tel défilé juste démonstratif.

X.B.

Friko

Where We've Been, Where We Go From Here

ATO

★★★½

Intense duo

Questionnements et incertitudes juvéniles sont au cœur de l'introspectif premier album du duo de Chicago, Friko. Indie rock, renforcé par des influences rock alternatif typiquement 90's, Weezer en tête, les deux musiciens font osciller leurs neuf morceaux entre réflexion et envolées épiques. Ainsi, un "Crimson to Chrome" voit son intensité accentuée par l'interprétation de Niko Kapetan et Bailey Mizenberger, tandis que le doucereux "For Ella" émeut comme jamais. Forts d'une sincérité à toute épreuve, ils tiennent là un disque efficace et puissant, autant par ses riffs que sa fragilité. Essai réussi.

M.D.

© DR

JAZZ

Kenny Barron

Beyond This Place

PIAS

Né à Philadelphie en 1943, le pianiste Kenny Barron se frotte très jeune à des musiciens comme Philly Joe Jones, Lou Donaldson, Lee Morgan ou Yusef Lateef, avant de remplacer, en 1962, Lalo Schifrin dans le groupe de Dizzy Gillespie, et de se tailler une solide réputation de sideman tous terrains. En soixante ans et des bretelles de carrière, Kenny Barron jouera aux côtés d'une incalculable flopée d'artistes (il brillera notamment dans le quartet de Stan Getz durant les années 1980), et signera sous son nom une discographie longue comme le bras. Après un étincelant album solo, enregistré en 2022 à Paris (*The Source*), il revient aujourd'hui, en quintet cette fois (une formule souple, modulable, qu'il affectionne particulièrement), avec ce *Beyond This Place* impérial, déroulant un jazz tout à la fois subtil, virtuose et contrasté. **PHILIPPE BLANCHET**

Lonnie Smith

Funk Reaction

MR BONGO

À l'aube des années 1970, Lonnie Smith se détourne de Blue Note, sur lequel il vient d'enregistrer quatre de ses meilleurs albums, pour se lancer dans de nouvelles directions. Désormais enturbanné et barbichu, converti à une spiritualité orientale plus baba que sikh, le virtuose de l'orgue Hammond B3 sacrifie avec enthousiasme au funk-jazz, alors dans l'air du temps. Cet élan vers les dancefloors du samedi soir, qui durera des années, ne donnera pas que des chefs-d'œuvre, mais révélera quelques pépites que l'acid jazz et ses descendances finiront par célébrer. C'est le cas ce *Funk Reaction* de derrière les fagots, millésimé 1977 et aujourd'hui réédité, cocktail groovy, vaguement psyché, attisé par le brûlant saxo d'Eddie Daniels, la rythmique d'un Steve Gadd quasi-disco, et – bien sûr – les vertigineuses bordées de notre funky fakir. **P.B.**

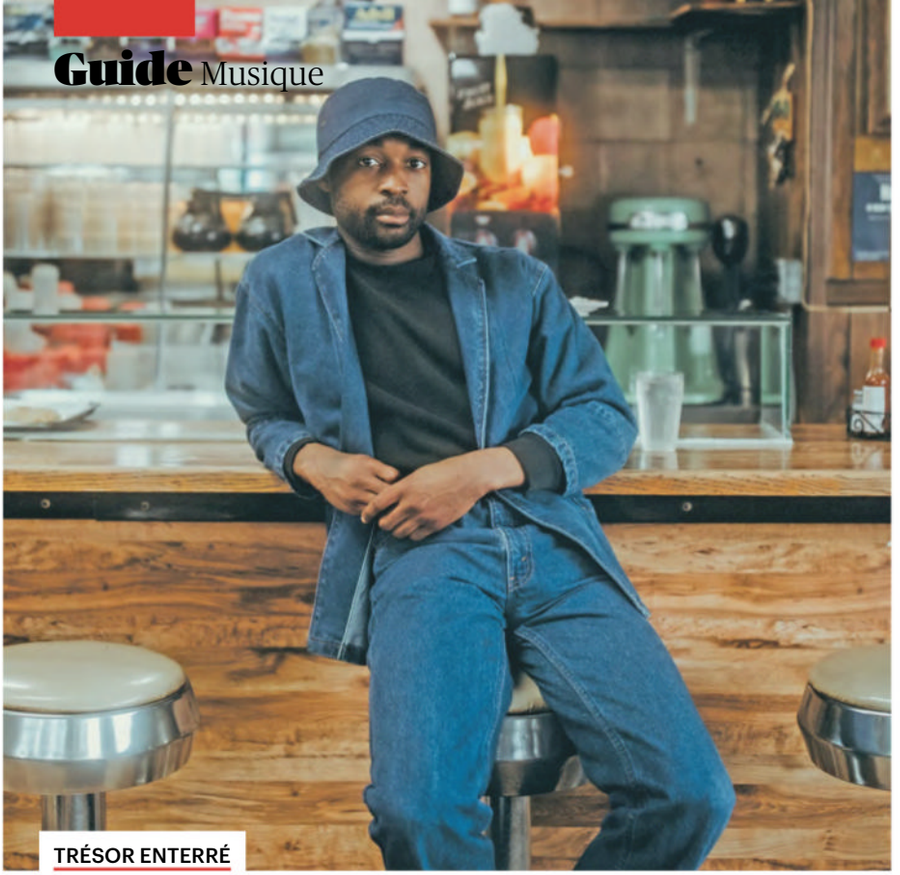
Ron Miles

Old Main Chapel

BLUE NOTE

Le 21 septembre 2011, le trompettiste Ron Miles réunit le trio avec lequel il travaille depuis un an, formé du guitariste Bill Frisell et du batteur Brian Blade, pour roder une dernière fois en live les morceaux qu'ils doivent graver en studio, le jour suivant, et qui vont composer l'album *Quiver*. Le concert a lieu sur les terres du musicien, à Boulder, Colorado, et fait ce soir-là l'objet d'une captation. Deux ans après la disparition de Ron Miles (victime d'un cancer du sang à 58 ans), et près de treize ans après ce mémorable concert, cet enregistrement de toute beauté reflète toute la finesse et la sophistication d'un trompettiste inspiré, à la tête d'un jazz mélodique, chaleureux, parfois bluesy, souvent bouleversant jusque dans ses épures (le poignant "I Will Be Free" donne la chair de poule!). Brillant. **P.B.**

© DR



TRÉSOR ENTERRÉ

Soul intemporelle

Jalen Ngonda fait revivre la soul vintage, celle des grandes heures de la Motown et du label Stax, de façon éclatante. Avec une touche très actuelle. **Par Bertrand Deveaud**

Dès les premières notes, et surtout dès que la voix fait son entrée, c'est comme une réincarnation. Quelque part entre Curtis Mayfield, Marvin Gaye, Smokey Robinson et David Ruffin. Avec ce falsetto maîtrisé, ce timbre velouté, ce murmure qui caresse et qui swingue en même temps. Et cette tonalité si vintage. Étonnant d'entendre un artiste chanter de cette façon aujourd'hui. *"Je chante comme ça depuis toujours. C'est venu naturellement, ça correspond à la musique que j'aime et que j'écoute depuis toujours"*, précise Jalen Ngonda. Le ton posé, sûr de lui, le style chic, un peu à l'ancienne (veste en tweed bien ajustée, col roulé noir), le chanteur s'est imposé sur la scène musicale en rendant hommage à l'époque bénie de la Motown et de la Stax, celle de la fin des années 1960 et du début des années 1970. Des références qu'il assume clairement. *"Mes influences et mes goûts viennent d'avant, du XXe siècle, même si je vis avec mon temps. S'il faut qualifier mon style, ce serait plutôt de la soul et du rhythm'n'blues à la sauce contemporaine. Je préfère parler de musique au sens large. Sans l'enfermer dans des cases. Quelque chose d'intemporel qui s'inscrit entre les Beach Boys, les Beatles, Stevie Wonder, Marvin Gaye et les Temptations."* Rien de très actuel en fait, mais cette musique n'a pas d'âge. Jalen Ngonda s'est toujours affranchi des modes et des tendances, préférant se fier à son instinct et à ses émotions. Et cela depuis sa plus tendre enfance.

Né il y a trente ans dans le Maryland (États-Unis), Jalen grandit dans un quartier afro-américain de Washington DC. Une famille de la middle class. Père vendeur dans un magasin et travailleur social, mère sans emploi. Trois garçons, dont il est l'aîné. À la maison, on écoute beaucoup de musique. Son père adore Prince, Michael Jackson, le hip-hop. Sa mère préfère les Destiny's Child et Boyz II Men. *"Ma grand-mère m'a ouvert d'autres horizons, les grands classiques de la soul, que j'écoutais aussi à la radio dès l'âge de 10 ans."* À l'école, il apprend le violon. À la maison, il s'essaie au piano, à la guitare, et affine sa technique de chant. À 14 ans, il découvre un documentaire sur les Temptations qui le fascine et lui montre la voie. *"Tout à coup, écouter de la musique n'était plus suffisant. Jouer et chanter dans mon coin ne l'était pas non plus. Il m'en fallait beaucoup plus. C'était devenu une drogue."* Jalen se met à composer des musiques et des textes, presque frénétiquement. Dès l'obtention de son diplôme de *high school*, une bourse lui permet de partir en Angleterre étudier au Liverpool Institute for Performing Arts. Il a 20 ans. *"Je quittais mon pays, ma famille, mais j'ai tout de suite senti de bonnes vibrations."* Parfaite intuition. Jalen se perfectionne, monte un groupe, enregistre ses premières démos. En 2018, il autoproduit un EP (*Talking About Mary*), et se fait remarquer sur la plateforme musicale Colors. Le style, les références, la musique, l'ambiance… tout est déjà là. Et sur scène, Jalen se sent à sa place. Il se produit en première partie de Martha Reeves, Laura Mvula et Lauryn Hill, notamment au Festival de jazz de Montréal. Lors d'un concert en Suisse, Jalen rencontre Neal Sugarman, le cofondateur du label Daptone *(lire encadré)*.

"On était sur la même longueur d'onde, et on a décidé de faire un album ensemble." Enregistré aux Hive Mind Studios, à Brooklyn, avec l'aide des producteurs-arrangeurs Mike Buckley et Vince Chiarito (ex-musiciens de Charles Bradley), et publié en septembre 2023, *Come Around and Love Me* revisite, avec un extrême raffinement, les grandes heures de la soul de Détroit et de Memphis. Plus qu'un hommage appliqué, l'album a cette petite flamme, ce frisson, qui en font un objet à part. Depuis, Jalen n'arrête pas. Il a déjà sorti deux nouveaux singles et prépare l'enregistrement de son deuxième album. *"J'écris tout le temps. Presque une nouvelle chanson par jour. C'est le bonheur."* Beaucoup le voient monter très haut. *"Ce sera une énorme star"*, vient de prédire Elton John. Après la réincarnation, la consécration. Et toujours cette façon si particulière de voir la musique en grand, sans renier ses influences, mais en ne la limitant pas à un genre.

Daptone, le label a l'ancienne

Créé en 2001, et basé à Brooklyn (État de New York), le label indépendant Daptone Records est notamment connu pour avoir permis à certaines gloires oubliées de la soul et de la funk de renouer avec le succès. Sharon Jones, Lee Fields, Charles Bradley y ont ainsi publié de superbes albums, enregistrés dans le studio du label (qui a opté pour le son analogique à l'ancienne plutôt que le tout digital et les techniques Pro Tools). C'est dans ce même studio qu'a été produit, en 2006, sous la houlette de Mark Ronson, une partie de *Back to Black*, d'Amy Winehouse, avec The Dap-Kings et les musiciens d'Antibalas. Sharon Jones et Charles Bradley aujourd'hui disparus, Daptone a peut-être trouvé avec Jalen Ngonda l'un de ses meilleurs ambassadeurs.

© ROSIECOHE

The Speedways

Triple Platinum

SNAP!!

★★★

Power pop for ever

Vous n'avez jamais eu l'occasion d'approcher la magie de la power pop ? Ce *Triple Platinum* des Speedways sera le début de l'engrenage dans lequel il est si plaisant de se faire piéger. Toutes les références du genre réapparaissent dans "The Day I Call You Mine", "Seen Better Days", "Shoulda' Known" et autre "In Common With You", où l'on entend résonner The Knack, Paul Collins' Beat, The Only Ones, Gigolo Aunts… L'album est un best of du groupe, pour lequel certains titres ont été réenregistrés, une mise à jour bienvenue. Le genre eut son heure de gloire durant les 80's, on est heureux de retrouver cette forme de rock'n'roll fun avec ses mélodies enlevées à siffler sous la douche. Sourire assuré. On aime particulièrement "Number Seven", à reprendre en chœur.

SILVÈRE VINCENT

DIIV

Frog in Boiling Water

FANTASY/UNIVERSAL

★★★½

Sombre est le rock

Depuis *Deceiver,* dernier album en date paru il y a cinq ans, la pandémie et la morosité tant générale que grandissante a imposé un nouveau processus au groupe de Brooklyn fondé et mené par Zachary Cole Smith. Travailler à distance en faisait partie, puis se retrouver et ne plus s'entendre… avant de concilier les avis et d'imprimer sur sillon des ressentis à vif. En résulte ce *Frog in Boiling Water* qui s'enflamme, lentement mais sûrement, au fil des dix titres d'un album à la fois déprimé et incisif. Et où la voix de Smith se distingue au milieu d'un marasme électrique savamment organisé, notamment sur les mid tempo de "Raining on Your Pillow" et "Everyone Out", tout en cordes subtiles. "Somber the Drums", déclare le groupe, dont l'esthétique shoegaze fait mouche !

SOPHIE ROSEMONT

The Supersoul Brothers

By the Way

DIXIEFROG

★★★½

L'orage et le feu

En 2021, The Supersoul Brothers fait le plein de groove soul-funk-rock sur un premier album (*Shadows & Lights*) incandescent. Trois ans plus tard, la formation paloise est de retour avec un second opus sous le bras, *By the Way*. Enracinée dans la grande tradition Stax, leur musique traverse les frontières entre R'n'B, deep soul et shuffle made in Memphis. Ouvrant le bal, "Toy Party Time" retourne la tête et les jambes façon Blues Brothers, dopé par une section de cuivres enflammée. Au micro, le timbre chaud et puissant de David Noël monte sans cesse en puissance, flirtant avec Little Richard ("Time Is Right") ou Otis Redding ("One More Day"). Efficace et implacable, la machine Supersoul Brothers creuse son sillon sur dix titres, crachant l'orage et le feu, le tout servi par un groupe de musiciens affûtés qui nous donne le grand frisson.

PHILIPPE LANGLEST

© DR

THE DOORS

Riders on the Storm

À mi-chemin entre la BO de western et la chanson psyché, le single des Angelinos est le fruit d'une longue, longue histoire. Making of d'un tube.

Par PHILIPPE BARBOT

Le 12 décembre 1952, un prisonnier nommé William Edward Cook est exécuté dans la chambre à gaz de la prison de San Quentin. Il a été condamné pour le meurtre de six personnes, dont cinq de la même famille, tous enlevés et assassinés aux cours de pérégrinations en auto-stop.

Plus connu sous le nom de Billy "Cookeyed" Cook, il passe pour l'un des plus célèbres serial killers américains des années 1950, jusqu'à inspirer un film réalisé par Ida Lupino, en 1953, baptisé *The Hitch-Hiker*. Pas sûr que le jeune Jim Morrison, âgé de 10 ans à l'époque, ait pu le voir, mais l'épisode l'a indéniablement marqué. Le thème du rôdeur solitaire qui lève le pouce sur les routes se retrouve déjà dans un moyen métrage dont il fut à la fois l'auteur, le producteur et l'interprète, intitulé *HWY: An American Pastoral*, en 1969. De là à en faire une chanson…

"Il y a un tueur sur la route/Son cerveau est aussi tordu qu'un crapaud. (…) Si vous l'emmenez en voyage/La petite famille mourra."

Dès le deuxième couplet, le décor est posé, amplifié par le rythme oppressant de la basse et des claviers, dans la tonalité de mi mineur. Ray Manzarek utilise un piano électrique Fender Rhodes pour créer les effets de pluie et de vent, et c'est le bassiste Jerry Scheff, plus tard membre de l'orchestre d'Elvis Presley, qui double les arpèges de clavier, joués à la main gauche. Le tempo lent de l'ensemble peut sembler à la fois menaçant et apaisant, mais génère une tension qui s'accentue tout au long du morceau, avec son long passage instrumental scandé par des descentes de notes en cascade.

Manzarek et le guitariste Robby Krieger préciseront que la chanson a été également inspirée d'un classique de la musique western, *(Ghost) Riders in the Sky: A Cowboy Legend*, écrit par Stan Jones en 1948, et repris par des artistes comme Vaughn Monroe, Bing Crosby et même Johnny Cash.

Malgré les qualités indéniables du morceau, Paul Rothchild, producteur des cinq disques précédents des Doors, refusera de travailler sur l'album, prétextant qu'il déteste les chansons et en particulier celle-là, qui sonne, précisera-t-il, *"comme de la musique de cocktail"*… Le groupe décidera de produire lui-même le disque dans son propre studio, le Doors Workshop, avec l'aide de Bruce Botnick, leur fidèle ingénieur du son. Rothchild aura beau affirmer plus tard que c'est surtout la chanson "Love Her Madly" qui a provoqué son départ, il restera dans les annales comme l'homme qui a boycotté ce qui demeure l'album le plus célèbre des Doors, *L.A. Woman*.

"Riders on the Storm", ces farouches "cavaliers de la tempête", seraient donc l'illustration musicale, la bande-son d'un fait divers sordide mettant en scène un funeste serial killer. Oui, mais pas seulement. *"Jim voulait que le texte prenne deux directions,* expliquera plus tard Ray Manzarek. *Il ne voulait pas se contenter de l'histoire de l'autostoppeur meurtrier, mais y ajouter une dimension plus spirituelle. C'est ce qu'il exprime dans les derniers vers."* Un ultime couplet adressé en partie à sa fiancée, Pamela Courson : *"Femme tu dois aimer ton homme/Prends-le par la main, fais-lui comprendre/Le monde dépend de toi, jamais notre vie ne finira…"* Publiée en juin 1971 sur le label Elektra Records, un mois avant la mort subite de Morrison à Paris, la chanson servira de deuxième single de l'album *L.A. Woman*, avec "The Changeling" en face B. Pour les besoins des diffusions radio, les passages instrumentaux, en particulier le solo de Manzarek, seront raccourcis.

"Riders on the Storm" sera la dernière chanson jamais enregistrée par celui qui deviendra une icône rock définitive, Jim Morrison. Une écoute attentive permet de distinguer sa voix murmurant les paroles par-dessus ses vocaux. Comme un dernier soupir.

© DR

Dominic Sonic

Qu'avons-nous fait

IDO/L'AUTRE DISTRIBUTION

★★★½

Souvenirs

Héros discret de la scène rock rennaise de la fin des années 1980, Dominic Sonic nous a quittés le 23 juillet 2020. Le natif de Dinan fut d'abord le chanteur-guitariste de Kalashnikov, avant de sceller une carrière solo, ponctuée par la parution de six albums, dont le séduisant *Cold Tears*, en 1989. Écrit et enregistré par Sonic quelques jours avant sa mort, entre Paris et sa Bretagne natale, *Qu'avons-nous fait* est l'album hommage d'une troupe à son auteur. Accompagné par Laetitia Shériff, Daniel Paboeuf ou Jérôme Coudanne de Deportivo, le songwriter breton nous livre onze morceaux inédits, dont le titre "Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous dit", coécrit avec Miossec, véritable diamant brut ou l'émotion taillée à vif du duo se démêle au bord du vide. Quatre ans après son décès, le rock sombre et venteux de Dominic Sonic continue toujours à bouillonner au pied des falaises de Dinan. **PHILIPPE LANGLEST**

The Castellows

A Little Goes a Long Way

WARNER

★★★★

Harmonies dans le ranch

Mini-album encore difficile à trouver en France – la country est un art mineur, ici –, ce premier disque des sœurs Balkcom pourrait être la porte d'entrée dans le genre pour beaucoup. Venues de Géorgie, installées à Nashville, The Castellows vivent cette musique depuis leur plus jeune âge. Et si le partage est de mise côté instruments (Eleanor à la guitare, Powell au banjo, Lily au chant principal et à la guitare), c'est bien par l'harmonie imparable des trois voix que l'accroche se fera. Soutenues par un groupe expérimenté, les compositions des sœurs proposent la version pop d'une musique souvent rugueuse. On aime la rapide "Heartline Hill" autant que la cool "Cowboy Kind of Love" ou la joyeuse "No. 7 Road". Et ces voix… On aime tout, en fait. **SILVÈRE VINCENT**

Black Country Communion

V

MASCOT

★★★½

Cinquième bien commun

Le fringant supergroupe est de retour pour un cinquième album. Se sachant attendu depuis sept ans, Black Country Communion ne s'écarte pas de son chemin habituel et sert une mixture hard rock old school du plus bel effet, avec ce qu'il faut de lourdeur pour montrer que Joe Bonamassa sait toujours aligner les riffs en mesure avec la frappe pachydermique du fils Bonham, tout en sachant se montrer mélodique et mettre en avant les claviers de Derek Sherinian. Au-dessus de cette mêlée, Glenn Hughes conserve un feeling redoutable, sachant se faire puissant sur "Enlighten" ou émouvant sur "Restless". Contrairement à la sobriété de son titre, *V* foisonne et regorge de couches sonores plus pertinentes les unes que les autres, donnant un feu d'artifice réussi. **MATHIEU DAVID**

© DR

TRABENDO
Le trio est composé de Baptiste Leon (batterie), Djivan Abkarian (chant, basse) et Lucas Humbert (guitare).

LIVE REPORT

Transcendants !

Le trio parisien était sur la scène du Trabendo, dans une ambiance électrique et même survoltée.* Rolling Stone *a assisté à leur set incendiaire.

Par SILVÈRE VINCENT
Photos de MARINE BATAL ET LAURENT BACHET

En ce 4 mai 2024 calé entre les ponts traditionnels du mois plein de pauses, "*ze place to be*" à Paris était clairement le Trabendo, dans le 19e arrondissement. Il y avait bien là, dans ce lieu à la programmation de plus en plus rock'n'roll, une double fête que proposaient les Howlin' Jaws et les Bad Juice, devant une salle sold out.

En ouverture, le duo alsacien en profitait pour fêter la sortie d'*Amour noir*, son troisième album. Cette fameuse release party déclarée pour les frères au look de Blues Brothers leur a permis de démontrer que même à deux - un batteur-chanteur et un guitariste -, il est possible de chauffer une salle au rouge. Leur soul-rock, souvent épicée de solos rockabilly, s'avère redoutable d'efficacité. Si le début du concert ("Neon Devil", "City on Fire"...) montre l'aisance vocale du frère aîné, possible tout en assurant la batterie, le cadet guitariste prend le pouvoir au fur et à mesure que le son semble se salir ("Mad Love", "Boner Blues"... "Kids"). Et c'est moins vers Brian Setzer qu'une version psychobilly à la Cramps que le concert évolue, devant un public conquis note après note. On n'oubliera jamais les passages avec le guitariste, à genoux sur scène, gérant les larsens de sa Gretsch, pendant que le batteur impassible fait tourner sa rythmique. Ils resteront marqués dans la mémoire des premiers rangs. Une entrée en matière solide qui ne laisse aucune illusion sur le but de la soirée.

La pause n'est pas longue.

Avec une telle première partie, l'enchaînement s'annonce rude. Mais, les Howlin' Jaws qu'on voit réapparaître ce soir après qu'ils ont mis le feu, il y a quelques semaines, à La Maroquinerie, emporteront pourtant la salle dès "Half Asleep Half Awake", chanson-titre de leur dernier album. Ils jouent déjà avec

LIVE !
Sur scène, le groupe est tour à tour rock, psyché mais, avant tout, parfait !

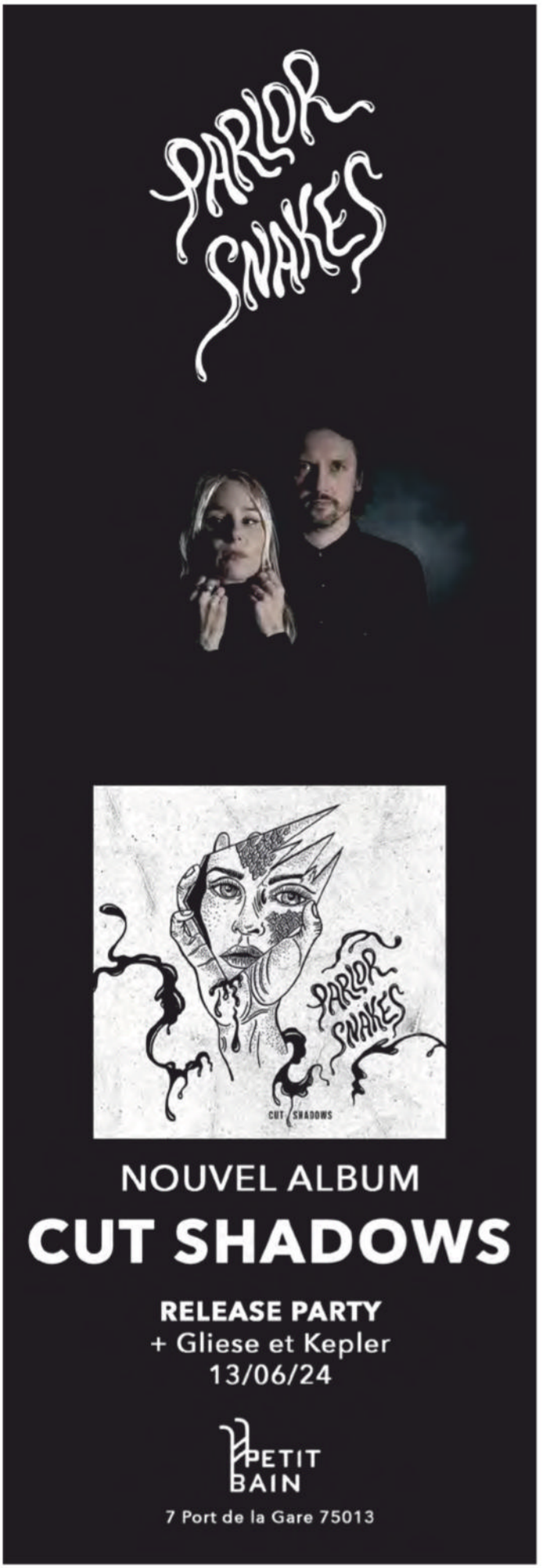
le public entre les moments soutenus et les moments calmes. Le tube “Through My Hands” qui suit oubliera l’option “calme”, mais imposera la mélodie inoubliable et tellement sixties que le public veut déjà chanter avec eux. “I’m Mad” démontrera – était-ce nécessaire ? – la palette du jeu de guitare de Lucas. Mais le Trabendo va commencer à surchauffer avec “Love Makes…”, sa mélodie si plaisante et ses harmonies assurées à trois. Comme les passages musicaux où les Jaws invitent leur public à participer à la fête.

Puis, après un “Bewitched Me” et son refrain imparable, presque Beatles, arrive “Down Down”, reprise de Status Quo, que les Parisiens habitent depuis longtemps. Leur version est certainement la meilleure entendue depuis celle du Quo lui-même. L’incendie du Trabendo a commencé, il ne s’éteindra plus. Le concert bascule pendant ce morceau vers une autre dimension. La très pop “Lost Songs” qui suit, autre tube du dernier album, a beau être mid-tempo, le public est pris, il ne s’échappera plus. Le boogie-pop de “Healer”, et son refrain haut perché chanté par la foule, lance des phrases de guitare atmosphériques. “Mindreader” offre une respiration avec ses chœurs subtils, avant qu’“It’s You” ne nous remette sur la voie garage 60’s sans ménagement. Puis “Heartbreaker”, le single de *Strange Effect*, l’album précédent, reste un moment fort du set, à l’ambiance ouvertement encore plus rock’n’roll. Dans la salle, il n’y a plus de résistant, le groupe peut imposer la douce intro de “See You There”, avant que le titre ne parte dans tous les sens : court solo de batterie de Baptiste, solos de guitare, break plein de chœurs, changements de rythmes… Rien n’est contourné, surtout pas l’échange avec le public qui participe à tout et répond à toutes les invitations de Djivan, bassiste-chanteur et gérant de la foule.

Le trio a signé un show imparable tout à l’énergie.

Au rappel, le groupe assommera le public avec un “Mirror Mirror” d’anthologie. Les spectateurs de toujours sortent de la salle soufflés par l’énergie et la constance du groupe, ceux qui les découvrent sur scène viennent de prendre une gifle. Ne doutons pas qu’ils tendent vite l’autre joue !

Les Jaws ont grandi et ils sont très grands. Mieux, ils ouvriront une semaine plus tard pour les Black Keys lors de leurs deux dates parisiennes au Zénith.



AGENDA CONCERTS-FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles ! **Par SAMUEL REGNARD**

LA MACHINE À REMONTER LE ROCK

Plongée au cœur des riffs !

17/6-7/7 - **Paris** - Théâtre Bobino

Joué au théâtre Bobino, dans le 14e arrondissement de Paris, ce spectacle inédit nous emmènera au cœur de l'histoire du rock ! Tout un programme, mené par un certain John, qui sera sur scène avec sa fameuse "Machine à remonter le rock", entre riffs endiablés et musique live engageante. Nommé maintes fois au Cyranos 2023 (les prix de la Fédération du spectacle Indépendant, pour "Meilleure scénographie" et "Meilleur spectacle musical", notamment), le show se déploie sur dix-huit dates exceptionnelles. À ne pas manquer !

DVNE
1/6 - **Paris** - Petit Bain

HTRK
1/6 - **Marseille** - Echo Festival

SONS OF THE EAST
1/6 - **Paris** - Trabendo

THE BABE RAINBOW
1/6 - **Paris** - Maroquinerie

DEMOB HAPPY
1/6 - **Lille** - Aéronef

BODEGA
1/6 - **La Rochelle** - Sirène
2/6 - **Orléans** - Astrolabe

LYSISTRATA
1/6 - **Tulle** - Lendemains qui chantent
7/6 - **Chelles** - Cuizines

OSEES
1/6 - **Nancy** - Autre Canal
2/6 - **Paris** - Boule noire
4/6 - **La Rochelle** - Sirène
5/6 - **Orléans** - Astrolabe
6/6 - **Lille** - Aéronef

TROPICAL FUCK STORM
1/6 - **Dijon** - Vapeur
4/6 - **Paris** - Maroquinerie

FLAVIEN BERGER
2/6 - **Marseille** - Espace Julien
12/6 - **La Rochelle** - Sirène
13-14/6 - **Nantes** - Lieu unique
30/6 - **Paris** - Solidays

THE ARMED
2/6 - **Nîmes** - Paloma
8/6 - **Paris** - Trabendo
10/6 - **Lille** - Aéronef

SLOW PULP
2/6 - **Marseille** - The Echo Festival
5/6 - **Paris** - Point éphémère

JESSICA PRATT + JOANNA STERNBERG
2/6 - **Paris** - Alhambra

BIKINI KILL
3/6 - **Paris** - Élysée-Montmartre

ETHEL CAIN
3/6 - **Paris** - Trianon

VILLAGERS
3/6 - **Paris** - Maroquinerie

DRAHLA
3/6 - **Paris** - Point éphémère
4/6 - **Lille** - Aéronef

CHELSEA WOLFE + KAELAN MIKLA
4/6 - **Paris** - Élysée-Montmartre

AMYL AND THE SNIFFERS
3/6 - **Lyon** - Nuits de Fourvière
4/6 - **Ramonville** - Bikini

IGLOOGHOST
4/6 - **Paris** - Point éphémère

NOUVELLE VAGUE
4/6 - **Paris** - Trianon

SEXTILE
4/6 - **Dijon** - Vapeur
5/6 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai
6/6 - **Bordeaux** - Iboat

DANNY BROWN
5/6 - **Paris** - Trabendo

JULIA BYRNE
5/6 - **Paris** - Hasard ludique

TOOL
5/6 - **Paris** - Accor Arena

BARRY ADAMSON
5/6 - **Paris** - Boule noire

GREEN DAY
5/6 - **Décines** - LDLC Arena
18/6 - **Paris** - Accor Arena

THE NATIONAL
5/6 - **Paris** - Zénith

MANNEQUIN PUSSY
5/6 - **Tourcoing** - Grand Mix

YODELICE
6/6 - **Paris** - Grand Rex

GIRLI
6/6 - **Paris** - Maroquinerie

MT JOY
6/6 - **Paris** - Trabendo

JEWLY
6/6 - **Paris** - Dame de Canton

JESSIE LEE & THE ALCHEMISTS
7/6 - **Les Lilas** - Triton

NICK WHEELDON
7/6 - **Paris** - Archipel

EARTHEATER
8/6 - **Paris** - Élysée-Montmartre

REDLINE
8/6 - **Paris** - Boule noire

JEFF ROSENSTOCK
9/6 - **Paris** - Point éphémère

VINCE STAPLES
9/6 - **Paris** - Bataclan

THE EFFECT
10/6 - **Paris** - Petit Bain

BELLE AND SEBASTIAN
11/6 - **Lyon** - Épicerie moderne
12/6 - **Nîmes** - Paloma

BIG TIME RUSH
11/6 - **Paris** - Salle Pleyel

ELYSIAN FIELDS
12/6 - **Paris** - Café de la danse

LEISURE
12/6 - **Paris** - Trabendo

FRUSTRATION + MARTIN DUPONT
13/6 - **Lyon** - Transbordeur

PARLOR SNAKES
13/6 - **Paris** - Petit Bain

LUCKY PEPPER
13/6 - **Paris** - Jazz Club Étoile

ANGUS AND JULIA STONE
14/6 - **Paris** - Olympia
15/6 - **Paris** - Grand Rex

CHERRY GLAZERR
14/6 - **Paris** - Maroquinerie

METRO VERLAINE + THE SHIVAS
15/6 - **Paris** - Café de la danse

JOSEPH ARTHUR
15/6 - **Tourcoing** - Grand Mix

HEAVY WEEK-END

21-23/6 - **Maxéville** - Zénith

Il n'y a pas que le Hellfest ! Le festival, proposé par Gérard Drouot Productions, qui se déroule dans le Zénith de Nancy en open air, présente une programmation vraiment alléchante : Scorpions, The Last Internationale, Deep Purple, Megadeth, Judas Priest ou encore Alice Cooper, Tom Morello et Ayron Jones. De quoi fêter la musique comme il se doit, en compagnie des légendes du hard rock. Une édition en béton armé !

Alice Cooper

© JENNY RISHER - DR

SIMPLE MINDS
15/6 - **Le Mans** - 24H du Mans

THE SMASHING PUMPKINS
16/6 - **Paris** - Accor Arena

AYRON JONES
16/6 - **Chelles** - Cuizines

JAMES VINCENT MCMORROW
17/6 - **Paris** - Maroquinerie

L7
18/6 - **Paris** - Trianon
19/6 - **Ramonville** - Bikini

RIVAL SONS
18/6 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai
27/6 - **Strasbourg** - Laiterie

LIVINGSTON
18/6 - **Paris** - Trabendo

BAR ITALIA
19/6 - **Tourcoing** - Grand Mix
20/6 - **Paris** - Cigale

A. SAVAGE
20/6 - **Bordeaux** - Rock School Barbey

THE EVERMINDS
20/6 - **Paris** - Café de la danse

LOREN KRAMAR
20/6 - **Paris** - Pop Up du Label

TY SEGALL
21/6 - **La Rochelle** - Sirène
22/6 - **Paris** - Élysée-Montmartre

HEMLOCKE SPRINGS
22/6 - **Paris** - Badaboum

ROYAL BLOOD
22-23/6 - **Paris** - Olympia

PSYCHEDELIC PORN CRUMPETS
25/6 - **Toulouse** - Rex
26/6 - **Paris** - Trabendo

JANE'S ADDICTION
26/6 - **Paris** - Olympia

THE GARDEN
27/6 - **Paris** - Trabendo

COSMIC PSYCHOS
28/6 - **Paris** - Petit Bain

TWO FEET
28/6 - **Paris** - Cigale

DROPOUT KINGS
29/6 - **Paris** - Bellevilloise

LORD HURON
30/6 - **Paris** - Élysée-Montmartre

ROD STEWART
30/6 - **Paris** - Zénith

ANGIE MCMAHON
30/6 - **Paris** - Boule noire

OXBOW
30/6 - **Paris** - Petit Bain

Louise Attaque

SOLIDAYS

28-30/6 - **Paris** - Hippodrome de ParisLongchamp

Le festival solidaire et engagé dans la lutte contre le sida est de retour cet été – sauvé in extremis, quelques semaines avant le coup d'envoi des Jeux olympiques, qui auraient pu lui coûter son édition – avec une programmation toujours aussi diversifiée ! Entre pop (Sam Quealy, Johnny Jane, Sam Smith…), et rap (Werenoi, So La Lune, Zamdane, Zola…), en passant par quelques pointures (Diplo, Louise Attaque, Pomme, Laurent Garnier, Mika…). Du beau monde pour faire la fête, sous le soleil ardent de la fin du mois de juin.

WOLFMOTHER

3/7 - **Biarritz** - Atabal
4/7 - **Ramonville** - Le Bikini
5/7 - **Nort-sur-Erdre** - La Nuit de L'Erdre

Le groupe australien est de retour cet été pour une poignée de dates françaises ! Mené de front par Andrew Stockdale, ce trio de rock stoner, aux sérieux accents hard rock psychédélique, viendra défendre les chansons de son dernier album, sorti courant 2021 (*Rock Out*), ainsi que les pépites issues de l'album éponyme, sorti en 2005. Ça va chauffer.

Wolfmother

© P.A HÜE DE FONTENAY - MARK METCALFE/GETTY IMAGES

Jewly
fait désormais partie
des piliers de la scène rock
alternative française.
RollingStone

JEWLY
KE BE LLION

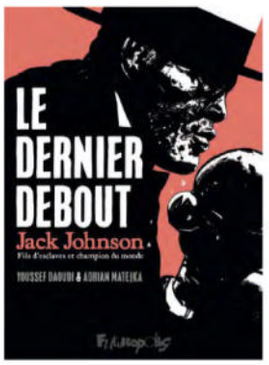
NOUVEL ALBUM
DISPONIBLE
CD * Vinyle * Digital

EN TOURNÉE
06 JUIN 2024
PARIS @ LA DAME DE CANTON
www.jewlymusic.com

B.D.

BLACK STAR

Le combat mythique, à Reno, en 1910, entre Jack Johnson, fils d'esclaves affranchis, et le champion en titre, Jim Jeffries. Un récit puissant.



Le Dernier Debout

AUTEURS Adrian Matejka (poème/scénario) & Youssef Daoudi (dessin)

ÉDITIONS FUTUROPOLIS

★★★★

Autour de ce match de boxe historique, Adrian Matejka raconte le parcours exceptionnel de Jack Johnson, alors que la guerre de Sécession est encore dans toutes les mémoires et la ségrégation raciale plus que jamais prégnante.

PAR LORAINE ADAM

Qu'est-ce qui vous a fasciné chez Johnson?
Adrian Matejka : C'est une métaphore des relations raciales de l'époque. Il incarnait le rêve américain, était détesté par les Américains blancs qui pensaient que Jeffries pouvait gagner en raison de sa couleur, alors qu'il n'avait aucune chance, Johnson était plus jeune, plus compétent.

Jack Johnson se dit un homme moderne…
C'était un athlète du XXIe siècle qui vivait au début du XXe et croyait en l'égalité des Noirs aux États-Unis. Courageux et imaginatif, mais naïf, il pensait pouvoir faire ce qu'il voulait, y compris épouser des femmes blanches. À l'époque, de nombreux Blancs regrettaient l'esclavage. C'est pourquoi il a fini par vivre en Espagne, en France et au Mexique.

***The Big Smoke*, dont est inspirée cette BD, a été finaliste du prix Pulitzer…**
Cette histoire met en lumière de nombreux problèmes comme le racisme, la pauvreté et la violence. Johnson était aussi imparfait et charismatique. Une telle complexité est bénéfique pour la poésie.

Avez-vous beaucoup souffert du racisme pendant votre jeunesse?
L'Indiana est très conservateur, avec une longue histoire de ségrégation et de racisme. C'était très difficile quand j'étais plus jeune, mais cela s'est amélioré depuis. Nombreux sont ceux qui essaient de faire d'Indianapolis une ville plus accueillante. Même si d'autres régions de l'État ont du retard à rattraper.

Comment avez-vous rencontré le dessinateur Youssef Daoudi?
Quand mon agent m'a montré *Monk!*, son roman graphique, j'ai su que je voulais travailler avec lui. Par chance, il s'intéressait déjà à Johnson.

Avez-vous d'autres projets similaires?
Je travaille actuellement sur la scène musicale de Seattle dans les années 1990. J'y ai vécu à l'époque où Nirvana, Soundgarden et Pearl Jam étaient au sommet de leur popularité.

Vous êtes le premier rédacteur en chef noir du magazine *Poetry* depuis sa création…
C'est le plus ancien magazine de poésie de langue anglaise ! Ça me permet de présenter mes poètes américains contemporains favoris et de proposer davantage de traductions.

David Bowie et George Clinton vous ont inspiré deux recueils…
J'ai été DJ à la radio, la musique a joué un rôle important dans ma pratique de l'écriture. Pendant la pandémie, faire le DJ m'a apaisé.

Écoutez-vous de la musique en écrivant?
Toujours, mais sans paroles : ambient, electronica ou jazz. Le langage interfère avec ma poésie. Actuellement, j'écoute HVOB. Plus tôt, c'était Air et Dexter Gordon. Tous m'inspirent.

Votre dernier concert?
Chicago est une ville fantastique pour la musique, j'aime beaucoup les groupes locaux. Récemment, j'ai vu Nils Frahm et Terence Blanchard.

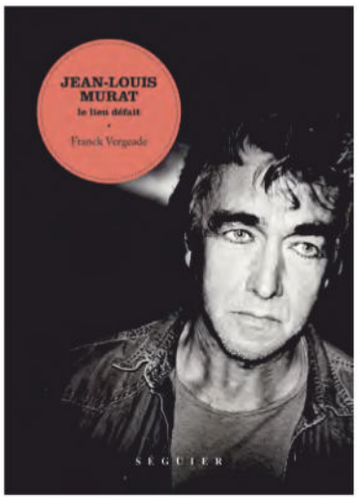
Quels sont vos musiciens préférés?
Né en 1971, j'ai grandi avec le funk et le disco. Mes parents, eux, adoraient le jazz. Dans mon bureau, j'ai des photos de Miles Davis, John Coltrane et Jimi Hendrix. Je me situe entre ces deux genres. J'aime aussi le rap - A Tribe Called Quest, Notorious B.I.G. et Wu Tang Clan. Et, bien sûr, Bowie.

Quelle serait la BO de cette BD?
Le Trouvère, de Verdi, était son opéra préféré. Mais j'ai fait une playlist avec Sidney Bechet ou The Rolling Stones et beaucoup de blues et de jazz, même si ce n'était pas la musique de l'époque.

Votre travail est-il politique?
Tout art honnête est politique, car faire de l'art exige de prêter attention au monde. Il est impossible d'observer toutes les inégalités et la violence sans se demander constamment : *"Pourquoi cela arrive-t-il ?"* Parfois mes poèmes répondent à cette question. ®

© FUTUROPOLIS

LivresRock



HOMMAGE À MURAT

“TU ÉCRIRAS MA BIO quand je serai mort”, glissait Murat au journaliste Franck Vergeade lors de leurs fréquentes interviews. Dont acte, un an après la disparition du musicien français. L’occasion de revenir sur le refus des concessions du chanteur et guitariste qui, à 25 ans, a pris la décision de ne plus avoir d’autre travail que celui de vivre de ses chansons. C’est avec un EP au titre peu avenant mais aux textes déjà saisissants, *Suicidez-vous le peuple est mort*, que Murat fait son apparition dans le paysage discographique français. “*Murat trempe sa plume dans les tourments des sentiments contraires : l’amour et la mort, l’altérité et le repli sur soi*”, écrit Vergeade. Des fils rouges qui le guideront tout au long d’une carrière émaillée de coups d’éclat musicaux, de duos mémorables (et parfois improbables), portée par une passion pérenne pour Neil Young et Arthur Rimbaud. Le corps est foisonnant, et cette biographie concise, explicitée par les nombreux propos de l’intéressé (qui avait le sens de la punchline !), aide non seulement à y voir plus clair pour les néophytes, mais à s’y pencher à nouveau.

Jean-Louis Murat, le lien défait
AUTEUR Franck Vergeade
ÉDITIONS SÉGUIER
★★★½

SOPHIE ROSEMONT

PLAYLIST QUEER

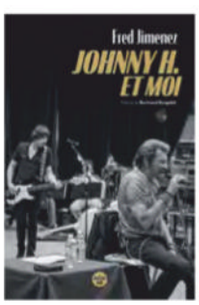
AYANT DÉJÀ RÉUSSI un essai audacieux reliant les Cramps à Lacan, László revient avec une thématique passionnante : celle du genre raconté en musique rock, qu’il décide d’explorer via un corpus resserré de dix morceaux à la fluidité revendiquée. À commencer par “Candy Says”, *“l’un des textes les plus déchirants de Lou Reed”* à propos de Candy Darling, égérie queer de la Factory. Écrit pour le Velvet Underground et chanté par Doug Yule, il ne sera pas le dernier à questionner le genre. En témoignent les Kinks, Patti Smith, le groupe punk X-Ray Spex et sa charismatique chanteuse Poly Styrene, Kraftwerk, Laurie Anderson, Liz Phair, Antony and the Johnsons – qui deviendra plus tard Anohni… Faisant appel (ou non !) à la métaphore, tous offrent des portes de sortie à l’hétéronormativité. Jusqu’à St. Vincent, dont le formidable “Cruel”, en 2011, *“enferme toute sa puissance d’agir dans des notes si violentes et vivantes qu’on aimerait qu’elles puissent renverser toute forme d’oppression”*.

Dix chansons qui troublent le genre
AUTEUR László
ÉDITIONS LA VARIATION
★★★

S.R.

JOHNNY ON TOUR

C’EST ENCOURAGÉ par Yarol Poupaud et Bertrand Burgalat, qui signe la préface, que le bassiste Fred Jimenez s’est décidé à raconter les trois tournées qu’il a partagées avec Johnny Hallyday. Recruté sur un coup de chance, et malgré une coupe à la Beatles peu appréciée par le rockeur français (*“Je préfère les Stones !”*, clamait-il), il a su faire ses preuves et s’intégrer à son groupe de scène. Si on n’apprend rien de stupéfiant durant la lecture de ce récit court et sans esbroufe, on apprécie la sincérité du témoignage. Jimenez admirait Johnny, mais pas aveuglement, et lorsque celui-ci parle de ramener des prostituées à des fêtes, il ne le cache pas ici. Tout comme son amour immodéré des santiags, son dégoût de l’alcool de longues années (qui le pousse à privilégier le cul sec) ou ses étranges variations d’humeur. Cependant, Jimenez souligne aussi sa personnalité attachante et sa vulnérabilité, dénonçant la férocité de son entourage professionnel… sans langue de bois. Quand il s’agit du “taulier”, c’est aussi rare qu’appréciable !



Johnny H. et moi
AUTEUR Fred Jimenez
ÉDITIONS LE CHERCHE-MIDI
★★★

S.R.

NO FORMAT A 20 ANS

“J’AI CONNU PLUSIEURS LABELS *mais il a été le premier à m’accorder une véritable liberté, sans se soucier du fait qu’on n’avait jamais vu un artiste électro underground se lancer dans un album de piano solo”*, se souvient, reconnaissant, Chilly Gonzales, qui sortait son premier *Solo Piano* en 2004. En parallèle d’un disque de remix confectionné par de jeunes artistes, le label indépendant No Format fête ses 20 ans d’existence avec un beau livre collector et coloré aux textes signés par les artistes eux-mêmes, de Gonzales à Ala.ni en passant par Vincent Ségal et Mélissa Laveaux, mais aussi par des admirateurs tels qu’Arthur H., Oxmo Puccino ou l’acteur Reda Kateb. Chaque disque bénéficie d’un éclairage intimiste, toujours enthousiaste, parfois ému. Oumou Sangaré, Ballaké Sissoko, Piers Faccini, Mamani Keita et Nicolas Repac… tous ont vu leur œuvre défendue avec un soin tout particulier, qui se perd de plus en plus dans les maisons de disques. Tous témoignent de l’authenticité dont est encore capable l’industrie musicale.

No Format, 2004-2024
AUTEURS multiples
ÉDITIONS NO FORMAT
★★½

S.R.

© DR

Livres

A TOWN CALLED MALICE

Un homme en colère à la recherche de son fils disparu, dans une ville-usine hostile, dédiée à l'industrie militaire nucléaire.

PAR PHILIPPE BLANCHET

"Il y a toujours des accidents aux Plains, surtout dans le bâtiment 771. C'est un atelier de mécanique un peu particulier. Un atelier dans lequel du plutonium acheminé par train de marchandise depuis l'État de Washington est compressé et martelé en petites boules de la taille d'une balle de softball, au fil d'une chaîne de production qui les convoie de boîte à gants hermétique en boîte à gants hermétique, pour que les boules finies puissent être envoyées au Texas, où on les met dans des bombes (...). Tout le monde l'appelle le Nid de Serpents à cause du bazar de tuyaux qui sinuent et s'emmêlent partout sous le plafond haut. Il était à la pointe du progrès à sa construction, mais c'était en 1952, et aujourd'hui il n'y a pas une seule boîte à gant ni un seul convoyeur à chaîne qui ne menace de se désagréger."

Au début des années 1950, la compagnie Stonewall débarque sur les terres caillouteuses du nord-ouest du Colorado et bâtit de toutes pièces les Plains, une usine de traitement du plutonium destiné à l'industrie nucléaire militaire - guerre froide oblige. Une ville ouvrière complète, totalement dédiée à cette industrie, voit ensuite le jour à côté de l'usine : Plainview.

La famille Turner habitait dans le coin avant l'implantation de l'entreprise. Avec l'arrivée de Stonewall, le père, un type tyrannique et brutal, a abandonné l'élevage pour un business plus juteux, comme le trafic d'alcool, puis de dope, accompagné dans cette voie par son fils cadet, Whitney. L'aîné, Hack, a de son côté pris ses distances vis-à-vis de son paternel et a tenté d'intégrer le circuit pro des rodéos, du côté de Boulder ou de Denver. En vain ! Marié à une femme toxico, qui a disparu de la circulation, Hack, avec deux enfants sur les bras, a dû renoncer à ses rêves de cow-boy et se résoudre à aller travailler aux Plains, pour bosser aujourd'hui au fameux bâtiment 771, d'une lugubre et dangereuse vétusté.

À Plainview, Hack n'est pas vraiment en odeur de sainteté. Son caractère plutôt rugueux, sa jeunesse agitée, et la réputation de son père, pèsent sur ses épaules. Le fait qu'il ait récemment révélé à un journaliste un accident grave dont a été victime une de ses collègues d'atelier n'arrange rien et fait de lui un traître et un paria aux yeux de bon nombre de ses concitoyens.

Le 7 septembre 1986, Hack est absent lorsque sa fille aînée Nat, 17 ans (et une bouteille de vodka sous le lit), l'appelle : Randy, le cadet de 14 ans, n'est pas rentré à la maison. Seul contre tous ou presque, dans une ville hostile, Hack, véritable "père courage", va alors tout faire pour retrouver ce fils qui semble s'être évaporé.

Avec ce nouveau roman crépusculaire et traumatisant, Benjamin Whitmer clôt en apothéose une formidable série consacrée aux "*company towns*", ces villes construites autour d'une usine, trilogie entamée en 2018 avec *Évasion* et prolongée avec *Les Dynamiteurs*. *Dead Stars* retrace, dans un style éblouissant (et souvent cinglant : les formules claquent), la pathétique quête d'un homme en colère, ravalant à chaque instant une rage au goût de bile, et brosse avec finesse le portrait poignant d'une famille douloureusement unie et profondément dysfonctionnelle. Mais ce formidable roman noir va plus loin encore.

À travers l'évocation historique de l'industrie nucléaire militaire (évocation étayée de façon discrète par une solide documentation), il raccroche la petite histoire à la grande, sous l'œil d'un Ronald Reagan bravache. Avec *Dead Stars*, Benjamin Whitmer vient sans aucun doute de signer son livre le plus ambitieux et le plus abouti à ce jour.

Un livre sorti dans plusieurs pays d'Europe, mais qui n'a toujours pas trouvé, comme les précédents d'ailleurs, d'éditeur aux États-Unis. Nul n'est prophète, etc.

Dead Stars
AUTEUR Benjamin Whitmer
ÉDITIONS GALLMEISTER
★★★★

© AMANDA TIPTON

SUR LA PISTE DES LARMES

Une famille amérindienne dans le deuil renaît avec l'arrivée d'un jeune garçon lumineux, hanté de culture cherokee.

Dans l'écho lointain de nos voix
AUTEUR Brandon Hobson
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
★★★★

IL Y A QUINZE ANS, Ray-Ray, un adolescent d'origine cherokee, était abattu lors d'une bavure policière dans une petite ville de l'Oklahoma. Depuis ce jour, la famille Echota part en vrille. Maria, sa mère, déprime. Ernest, le père, glisse lentement dans les brumes d'Alzheimer. Sonja, l'aînée des enfants, collectionne sans joie les amants. Quant à Edgar, le cadet, il zone du côté d'Albuquerque, miné par la dope. C'est alors que les services sociaux indiens proposent à Maria de recueillir un jeune Cherokee de 12 ans dont le père est en prison et la mère disparue, le temps que ses grands-parents soient contactés : Wyatt, garçon pétillant et joyeux, conteur de génie, et troublante réincarnation de Ray-Ray, va bouleverser cette famille au bord du gouffre et leur redonner un tant soit peu le goût de vivre… C'est le cinquième roman de l'écrivain d'origine cherokee, Brandon Hobson. Mais le premier traduit en France. Et c'est une formidable surprise. *Dans l'écho lointain de nos voix* est non seulement le récit poignant d'une famille en deuil, mais aussi, à travers la transmission de contes cherokees ancestraux, le souvenir bouleversant de la déportation, entre 1830 et 1850, de plus de 100 000 Amérindiens par le gouvernement US. Magistral. **P.B.**

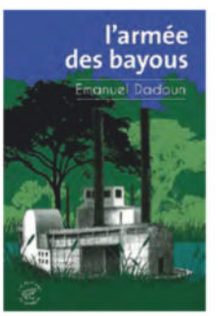
Le Dernier Roi de Californie
AUTEUR Jordan Harper
ÉDITIONS ACTES SUD
★★★½

LUKE, étudiant dans le Colorado, rentre chez lui, à Devore, où il n'a pas mis les pieds depuis douze ans. Il avait 7 ans, lorsque son père caïd d'un gang, avait – devant lui – écrasé la tête d'un type sous son pied, et il en garde un profond traumatisme. Sur place, les choses n'ont guère changé : le paternel est toujours aux affaires, même si c'est depuis une cellule de Folsom, et l'oncle de Luke dirige la "famille", ou plutôt un clan de tueurs dopés à la meth et unis autour d'un slogan sans équivoque ("Sang et amour"). À peine arrivé, Luke doit choisir entre embrasser la cause de sa famille et s'apprêter à succéder à son père, ou partir. Une guerre impitoyable avec un gang adverse totalement ravagé va soudain faire basculer l'histoire dans un sanglant déferlement de sauvagerie… Jordan Harper, ex-journaliste de rock et scénariste de série TV (*Mentalist*), s'était déjà fait remarquer grâce à un poignant premier roman, *La Place du mort*. Il remet ça cinq ans plus tard et signe, sur fond de classiques de Def Leppard ou de trash metal saturé, un roman noir troublant sur l'amitié et la loyauté, baignant dans une violence extrême, nerveusement chorégraphiée. **P.B.**

EN 1960, Raymond Depardon a tout juste 18 ans. Après un reportage dans le sud-ouest algérien qui fait la une de *France-Soir,* le jeune photographe est intronisé reporter. L'heure est alors à la Nouvelle Vague, aux yéyés, à Johnny, Bébel, Truffaut, Godard ou B.B. Depardon, au guidon de son scooter, un Rolleiflex en bandoulière, va immortaliser cette turbulente décennie, où la présence de Che Guevara au théâtre des Nations, la venue de Martin Luther King à la Mutualité, ou le concert d'Aretha Franklin à l'Olympia, enflamment un Paris fiévreux et créatif. Durant ces sixties, Depardon sera de toutes les fêtes (Marlon Brando aux bongos, dans un club de la rue de Rennes), de toutes les coulisses (le "roi" Pelé sous la douche), de tous les plateaux de cinéma (le tournage de *Léon Morin, prêtre*) et même des manifs ouvrières devant le siège du patronat français. Un beau livre d'images à la gloire d'un immense photographe, co-signé du critique de cinéma, Gérard Lefort, dont les textes, élégants et légers s'accordent à la perfection à leur sujet. **P.B.**

Les Années déclic
AUTEUR Raymond Depardon et Gérard Lefort
ÉDITIONS SEUIL
★★★★

L'Armée des bayous
AUTEUR Emanuel Dadoun
ÉDITIONS DU SONNEUR
★★★½



DURANT LA GUERRE de Sécession, le major Camille de Polignac, proche de Napoléon III, combat aux côtés des troupes sudistes et doit récupérer le coton des plantations et l'acheminer jusqu'au golfe du Mexique. À la tête de son régiment, il va descendre le fleuve Rouge, puis l'Atchafalaya et ses bayous, affronter les Nordistes, les Indiens et les pires bestioles aquatiques (et même croiser un cirque en déroute !), pour traverser la Louisiane avec son chargement. Un roman d'aventures épique, très librement inspiré d'un vrai épisode historique. À lire avec "Blue Bayou" sur la platine. **P.B.**

10 OCTOBRE 1989, Central Park West. Des bouquets de fleurs jonchent le trottoir devant l'immeuble voisin du Dakota. Elva, la célèbre chanteuse du groupe A Queen in New York, a été retrouvée morte chez elle, victime d'une overdose. La diva apparue en pleine explosion punk et devenue icône du rock de la Grosse Pomme, avait décroché de l'héro depuis des années. Son vieux copain Joe, détective privé, ne croit pas au suicide… Sous couvert d'enquête, une évocation à grands traits des heures de l'underground new-yorkais des années 1970 et 1980 et du destin d'une bande de copains venus de province, et pris dans ce grand tourbillon. **P.B.**

A Queen in New York
AUTEURE Marine Béliard
ÉDITIONS RIVAGES
★★★

© BRANDON HOBSON

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Du chrome, du metal, de la violence : *Furiosa* en transpire par tous les pores.

Cinéma

BLOC-MOTEUR !

Le nouveau chapitre respecte les codes de la saga, en exacerbant volontiers la noirceur.

PAR XAVIER BONNET

"QUAND T'ES DANS LE DÉSERT depuis trop longtemps/ Tu t'demandes à qui ça sert/Toutes les règles un peu truquées du jeu qu'on veut te faire jouer/Les yeux bandés..." Jean-Patrick Capdevielle avait lourdement tort. Une chose est sûre, George Miller n'a jamais eu vent de la prose de notre grand prophète des sables parisiens. Dans les déserts du géniteur de la franchise *Mad Max,* qu'il entretient avec autant de minutie que de gourmandise, se poser trop de questions est la meilleure façon de ne plus avoir à s'en poser du tout, car votre ennemi du moment aura promptement profité de ce moment d'inattention pour vous faire la peau. Dans les déserts de George Miller, impensable aussi d'avoir les yeux bandés. Ce sont même des regards appuyés, comme les postures, qui prévalent, y compris quand certains personnages ont connu l'infortune de perdre un des yeux en question. Quant aux règles du jeu, hein... Encore faudrait-il qu'il y en ait ! Quel que soit le terme aussi barbare que ces plus vils protagonistes dont l'on cherchera à affubler le cru 2024 du réalisateur australien - préquel, spin-off - dans son choix de se concentrer sur le destin contrarié de cette *Furiosa,* avant qu'elle ne devienne l'un des personnages clés de *Mad Max: Fury Road* sous les traits de Charlize Theron, il a encore réussi son coup. Alors certes, il s'en trouvera à coup sûr certains pour mégoter sur la faible épaisseur du scénario, ânonner que la vengeance n'est ici que prétexte, que rien de nouveau n'est vraiment apporté au chapitre de la saga, et ils n'auront pas forcément tort, sinon à passer à côté d'un sous-texte, d'une sous-lecture d'un nihilisme porté à son paroxysme, dans un univers qui ne s'appelle pas Wasteland (ou la Désolation de par chez nous) pour la beauté du geste.

Du chrome, du metal, de la violence exacerbée, *Furiosa* en transpire par tous les pores. Voilà qui tombe bien, c'est exactement ce que le spectateur viendra y chercher. Comme il y a fort à parier qu'entre les performances des acteurs, qui ne sont pourtant pas avares de leur implication physique (Anya Taylor-Joy en tête, dans le rôle principal), et le spectaculaire qui accompagne la quasi-intégralité des tableaux qui composent la trame du film, c'est vers le second camp que penchera ce qu'il conservera en mémoire de l'expérience, en priorité. Plus que jamais, en effet, Miller joue la carte de l'image qui imprime les rétines, bien aidé en cela par le travail de son directeur de la photographie, Simon Duggan (et celui de son "superviseur" des effets visuels, Andrew Jackson). Avec à l'arrivée des plans larges qui claquent, telle cette ruée de motos de "mortifleurs" devenant soudain nuée d'insectes, et des scènes où retenir son souffle se fait automatisme, à l'instar de cette attaque de camion-citerne d'une bonne dizaine de minutes. Car oui, autant prévenir les franges écologistes les plus radicales, dans l'avenir dystopique de George Miller, leurs lancements d'alarmes ont échoué en même temps que le tout-électrique et l'essence demeure au cœur des préoccupations, des motivations surtout. Même les chars façon Ben Hur qu'affectionne tout particulièrement Dementus, le vilain absolu (Chris Hemsworth à la limite de la caricature parfois), sont tirés par des motos !

Furiosa, une saga Mad Max

SORTIE	22 MAI
RÉALISATION	George Miller
CASTING	Anya Taylor-Joy, Chris Hemsworth, Alyla Browne, Tom Burke

★★★½

© 2024 WARNER BROS. FEATURE PRODUCTIONS PTY LIMITED AND DOMAIN PICTURES, LLC.

OUBLI TERRÉ

Memory

SORTIE 29 MAI

RÉALISATION Michel Franco

CASTING Jessica Chastain, Peter Sarsgaard

★★★

LA MÉMOIRE A CECI DE SI SPÉCIFIQUE qu'elle peut faire autant de ravages lorsqu'elle disparaît à petit feu à cause d'une dégénérescence ou quand elle réveille à intervalles réguliers des moments dramatiques que l'on aurait pourtant espéré enfouis à jamais. C'est sur cette dichotomie que se pose la trame du nouveau film du réalisateur mexicain de *Nouvel Ordre, Chronic* ou *Les Filles d'Avril*. Le sujet est à ce point sensible qu'il convient de l'aborder avec tact. Ainsi *Memory* y parvient, donnant toutefois le sentiment de chercher à forcer le trait dans ce refus de l'emphase, néanmoins sublimé par la partition de ses deux acteurs inspirés à parts égales dans la traduction des traumas qui rythment le quotidien de leurs personnages. Car si la démence qui ronge Saul à petit feu a valu à Peter Sarsgaard un prix du "Meilleur acteur" à la Mostra de Venise amplement mérité, le portrait que donne Jessica Chastain d'une Sylvia tentant de surmonter son alcoolisme, dont une partie au moins des explications remonte à l'enfance, est tout aussi probant. Si une forme d'espoir perce au final, le trouble est réel. **X.B.**

Jessica Chastain et Peter Sarsgaard

BASSE COUR

Mary & George

SORTIE 7 JUIN (CANAL+)

RÉALISATION D.C. Moore

CASTING Julianne Moore, Nicholas Galitzine, Tony Curran

★★★½

EN 2017, le journaliste et amateur des vices de la cour anglaise, Benjamin Woolley, avait publié un ouvrage relatant la liaison très dangereuse entre Jacques Ier et George Villiers, premier duc de Buckingham : *The King's Assassin*. Couronné de succès, il sert de base à la nouvelle série made in Sky Atlantic, *Mary & George*. Avec, dans le rôle de George, l'éphèbe Nicholas Galitzine et, pour incarner sa mère, la dure à cuire Mary Villiers, Julianne Moore. Prête à tout pour que son fils séduise le roi… Autour d'eux, s'activent des seconds rôles tels que Tony Curran (Jacques Ier, parfait dans son imperfection) ou Niamh Algar (amante intrépide de Mary). Personne ne lésine sur les moyens pour écraser l'autre : sexe, trahisons, pendaisons, etc. En guise de showrunner, D.C. Moore, dont on avait remarqué le talent de scénariste sur *Killing Eve*. Soit sept épisodes addictifs, où les décors et costumes d'époque sont respectés avec le réalisme crasseux de cette période peu reluisante de l'Angleterre, mais d'où la beauté peut surgir… parfois ! **SOPHIE ROSEMONT**

Julianne Moore et Nicholas Galitzine

© 2024 SKY STUDIOS LIMITED PHOTO NUMÉRIQUE NBC UNIVERSAL CANAL+ 2024 - DR

Super-trend

Mr Marvis Gullwings

Cet été on adopte un look décontracté avec ce pantalon chino en coton stretch. Élégant et confortable, il se décline dans 27 coloris. Si avec ça vous ne trouvez pas votre look estival, on ne peut plus rien faire pour vous. **109 €**

Segura Phil

Ce blouson en cuir de buffle mat a fini de nous convaincre lors de nos essais motos. Doté de nombreuses poches très pratiques et de toutes les protections indispensables, il affiche un style moderne avec sa bande jaune. Bon point, la doublure amovible n'est pas de trop pour les matins frais. **469,99 €**

Hoka Bondi 8

Dotée de mousses plus moelleuses et plus légères, la Bondi est l'une des chaussures les plus robustes d'Hoka. Outre ses coloris sympas pour elle et pour lui, son renfort au talon amortit les impacts au sol et favorise la foulée, aussi bien en course que lors de longues balades. **170 €**

Hi-gadget

Indian 101 Scout
Un sacré tempérament

Indian a mis à jour sa Scout, qui comporte désormais 5 déclinaisons dont cette 101 inédite. Modèle le plus puissant de la gamme avec 111 ch, celle-ci se veut plus dynamique, avec un comportement qui n'a pas grand-chose à envier aux roadsters japonais les plus efficaces. Si ce n'est la garde au sol, qui la rend facile d'accès, mais vient vite limiter nos ardeurs tant la 101 se montre agile et performante. Il faut dire qu'il tracte fort ce bicylindre en V de 1250 cm^3, avec un sacré tempérament entre 4000 et 8000 tr/min une fois le mode "Sport" activé. De quoi oublier les 249 kg de la moto, qui se laisse facilement emmener dans les enchaînements de virages, que l'on négocie sourire aux lèvres. Plus confortable que la Scout Bobber, l'amortissement de la 101 reste ferme avec un débattement arrière restreint. Enfin, le tableau de bord numérique personnalisable est un modèle du genre, avec moult informations qui sont parfaitement lisibles et même un GPS intégré. Indian frappe donc un grand coup avec cette 101 Scout, qui pourrait bien séduire les clients de l'autre grande marque américaine. **À partir de 18990 €**

Can-Am Spyder F3
Ange ou démon

Drôle d'engin que ce Spyder. Ni voiture ni moto, il offre son lot de sensations comme sur un deux-roues, mais sans permis A. Quelques tours de roues suffisent pour prendre la mesure de son architecture atypique et faire le plein de sensations. Il faut dire qu'avec 115 ch et 130 Nm, son Rotax 1330 peut vite nous mettre sur orbite. Coupleux à bas régime, il devient littéralement bestial à partir de 4000 tr/min. Avec deux roues très espacées à l'avant, négocier les virages à rythme élevé requiert tout l'engagement du pilote, lequel peut heureusement compter sur les béquilles électroniques. Vous préférez les balades tranquilles à deux? Oubliez le Spyder F3-S et préférez le F3 RT ou Limited. Ces versions troquent le mode "Sport" pour un équipement de "Touring" bien plus riche. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elles sont moins dynamiques. Plus confortables, elles intègrent elles aussi un nouvel écran tactile d'infodivertissement, qui donne notamment accès à Apple CarPlay. Quelle que soit la version, le Spyder F3 est un engin qui ne passe vraiment pas inaperçu. **À partir de 26399 €**

© J. ALFARO - DR

Quoi de neuf?

De l'audio à la TV en passant par la téléphonie, les objets connectés et l'informatique. Voici notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.

Suunto Sonic
Fabriqués à partir de silicone et de titane, ces écouteurs ultralégers résistent à l'eau et à la sueur. Ils laissent les oreilles libres, ce qui permet de rester vigilant tout en écoutant de la musique via la conduction osseuse. Offrant 10 h d'autonomie, ils disposent aussi de la charge rapide.
149 €

Drone DJI Mini 4K
DJI offre la 4K à 30 images/s et un débit de 100 Mbps à son drone le plus abordable. Dépourvu des raffinements de la gamme Pro, il reste très simple à piloter et sa batterie autorise 31 min de vol. Ultra-compact, il se range même dans une grande poche. **299 €**

Klipsch Detroit
Klipsch se lance sur le segment de l'enceinte Bluetooth. Résistante à l'eau, la Detroit délivre une puissance généreuse de 93 dB via ses 2 haut-parleurs de 15W. Sa batterie lui confère plus de 20 h d'autonomie et peut alimenter un smartphone grâce à la charge inversée.
349 €

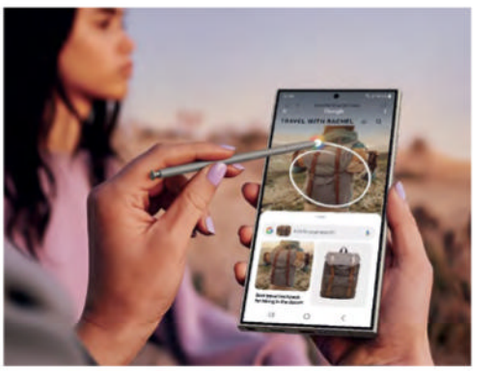
Sennheiser Momentum Sport
Très haut de gamme, ces écouteurs intègrent un capteur de fréquence cardiaque et de température corporelle. Avec 6 h d'autonomie, un réducteur de bruit actif et la recharge sans fil du boîtier, ils sont taillés pour le sport mais pas que. **299,90 €**

Alpange
Il vaut le prix d'une voiture, mais ce piano numérique est une véritable œuvre de design. Des processeurs calculent la réaction des composantes physiques pour délivrer un son naturel, sans les contraintes d'accordage et d'encombrement des pianos traditionnels.
39 000 €

Beats Solo 4
Dotée de drivers de 40 mm, la nouvelle génération de Solo s'ouvre à l'audio spatial et l'audio sans perte via le port USB C. Et si les 50 h d'autonomie ne suffisent pas, la mini-jack 3,5 mm permet d'écouter de la musique quand la batterie est vide. Il ne lui manque qu'un réducteur de bruit actif.
229,95 €

© DR

Hot gadget



Samsung Galaxy S24 Ultra
Le nec plus... Ultra

Avec son énorme écran de 6,8 pouces, le S24 Ultra s'apparente à une mini-tablette, d'autant qu'il est livré avec un stylet. Ce dernier offre quelques fonctionnalités originales, comme la télécommande pour l'appareil photo. Un domaine dans lequel ce téléphone excelle, avec des clichés détaillés et des couleurs naturelles. En basse luminosité, les photos affichent encore un niveau de détail élevé tout en délivrant une bonne maîtrise du bruit. Polyvalent, le S24 Ultra propose différents objectifs avec un grand-angle et deux téléobjectifs de 3 et 5x. La caméra frontale n'est pas en reste, pour des selfies qui font office de référence. Les amateurs de vidéos profiteront de la 8K à 30 im/s ou de la 4K à 60 im/s, tout en bénéficiant d'un stabilisateur d'image extrêmement efficace. Peu sensible aux reflets, l'écran Oled affiche une luminosité et un taux de contraste impressionnants, mais le Dolby Vision, pourtant très répandu, n'est pas pris en charge. Enfin, le S24 Ultra confirme son statut de référence du moment avec une autonomie de près de 20 h. Il vous accompagnera donc aisément pendant toute la journée.

Grâce à son intelligence artificielle, le S24 Ultra offre des fonctionnalités étonnantes, comme la traduction instantanée des textes et des appels, ou la retouche photo avancée. **À partir de 1469 €**

Kathleen Hanna

L'icône punk nous parle de son autobiographie, de la maladie de Lyme et de Kurt Cobain.

Quand avez-vous décidé d'écrire vos mémoires ?
Il y a cinq ou six ans. C'était un moment de transition dans ma vie, avant que Bikini Kill et Le Tigre ne jouent à nouveau, et je n'étais pas vraiment sûre de ce que j'allais faire ensuite. J'ai ressenti le besoin d'écrire tout ce qui s'était passé, pour moi-même, pour pouvoir passer à autre chose. J'avais besoin de laisser les années 1990 derrière moi.

L'autobiographie de Kathleen Hanna, *Rebel Girl*, est sortie le 14 mai, en anglais.

Vous parlez très librement dans le livre, en particulier des agressions sexuelles que vous avez subies au cours de votre vie. Est-ce que le fait que tout cela soit maintenant public vous rend nerveuse ?
Pas vraiment. Ce n'est pas mon problème. Les gens qui m'ont fait ça, c'est leur tour maintenant. Je ne vais plus garder leurs secrets. J'ai 55 ans, et jusqu'à l'année dernière, je portais la responsabilité de beaucoup des agressions sexuelles que j'ai subies. C'était ma façon de penser que j'avais du pouvoir. Ce n'était pas se sentir mal, mais plutôt se dire que si j'avais fait ceci ou cela différemment, ceci ou cela ne serait pas arrivé.

Vous parlez aussi de la maladie de Lyme, dont vous souffrez depuis votre enfance.
J'ai été une patiente professionnelle pendant des années, j'avais un carnet dans lequel je consignais tous mes résultats d'examens. J'allais chez le médecin avec un résumé écrit tellement ma mémoire était mauvaise. Si j'étais dans un bon jour, je passais ma journée à ranger et organiser mes affaires. Puis j'ai découvert que j'avais des symptômes de la maladie de Lyme depuis mon enfance. Et cela m'a fait me sentir un peu mieux : pas étonnant que cela ait pris de telles proportions, puisque je n'ai jamais été traitée. Mais j'ai fini par recevoir le bon traitement et ça va vraiment bien maintenant. Je peux partir en tournée. C'est génial.

Quel conseil auriez-vous aimé vous donner en débutant dans le métier ?
Trouve un psy. Priorité à ta santé mentale. Si tu n'aimes pas ta vie, alors quelque chose doit changer. On n'est là que très peu de temps, et on n'est pas là pour avoir une vie de merde. S'il y a des choses que tu aimes, fonce. Et fais l'amour autant que possible.

Vous évoquez aussi votre amitié avec Kurt Cobain. Comment voyez-vous le fait que Nirvana reste une telle force culturelle, trente ans après la fin du groupe ?
Dans n'importe quelle ville de n'importe quel pays, on ne peut pas faire deux mètres sans voir un T-shirt Nirvana. C'est hallucinant d'en être arrivés là pour deux gars d'Aberdeen *[dans l'État de Washington]*. Partout, je vois des femmes de 80 ans porter des T-shirts Nirvana et ça me fait sourire. Je suis fière d'eux.

Cela doit être agréable de constater que des œuvres qui ont du sens pour vous continuent d'en avoir pour des générations de gens.
Je n'arrive pas à les écouter, parce que ça me rend très triste. J'aurais tant aimé que Kurt puisse en profiter. C'est ça qui est dur. J'aurais vraiment aimé qu'il puisse nous voir dépasser la stupide période "t'es un vendu" des années 1990. Qu'il soit encore là, à créer des choses.

Quel conseil donneriez-vous à une jeune fille qui voudrait lancer son groupe ?
Trouve quelqu'un avec qui tu aimes vraiment passer du temps et demande-lui s'il veut faire de la musique avec toi. Et puis commencez avec ce que vous avez. Si vous avez un piano, alors votre groupe, c'est vous deux et votre piano. Si vous avez un ordi avec GarageBand, tapez des mains et chantez par-dessus. Ce n'est pas forcément guitare, basse, batterie, claviers ou rythmes préenregistrés. Pas besoin d'être un génie. Faites ce que vous vous sentez de faire. Vos vingt premières chansons seront nulles, mais ça fait partie du processus. Il faut passer par ces essais merdiques pour pouvoir dire un jour : *"Oh, ça y est. C'est ma première bonne chanson."*

ELISABETH GARDER-PAUL

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS ET LA VILLE D'ARRAS, PRÉSENTE

4.5.6.7 JUILLET 2024 · LA CITADELLE · ARRAS

MAINSQUARE

Le Crédit Mutuel donne le LA

JEUDI 4 JUILLET

PLACEBO / LOUIS TOMLINSON
SEAN PAUL
ZOLA / VLADIMIR CAUCHEMAR / LUTHER / DYSTINCT
PATRICE / BIANCA COSTA / GAUMAR
FOREST POOKY QUARTET / MAX'1 AND THE ROOTSMAKER
NAKED SOFT MEN / QUANTUM QUANTUM

VENDREDI 5 JUILLET

BRING ME THE HORIZON / NINHO
ARMIN VAN BUUREN / THE BLAZE
JOSMAN / NOTHING BUT THIEVES
LANDMVRKS / NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS
THE WARNING / YONAKA
GUILTY DELIGHT / MUCHOS / ODDISM / SYCOMORE

SAMEDI 6 JUILLET

SAM SMITH / JUSTICE
EDDY DE PRETTO / ZARA LARSSON / DELUXE
ALONZO / PIERRE DE MAERE / IRÈNE DRÉSEL
AGAINST THE CURRENT / THE SNUTS / TALK
AMOUË / DEMAIN RAPIDES / FUTURE EXES / ROMAIN WATSON

DIMANCHE 7 JUILLET

LENNY KRAVITZ / AVRIL LAVIGNE
TOM ODELL / ZAHO DE SAGAZAN / MOSIMANN
RONISIA / BOMBAY BICYCLE CLUB / BEKAR
CHRISTONE "KINGFISH" INGRAM / PSYCHEDELIC PORN CRUMPETS
BLUE KATRICE / LOWLANDS BROTHERS / MOMA ELLE / STO

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR

mainsquarefestival · @mainsquarefestival · @MainSquareFest · @mainsquarefestival

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES [...] / RCS LILLE 440 [illegible] / ILLUSTRATION : ARONAA YOO / DESIGN & [illegible]

FONDÉE EN 1862

MEUKOW

COGNAC

DE L'AMBRE À LA LUMIÈRE

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

26 rue Pascal Combeau
16100 Cognac
+ 33 (0)5 45 82 32 10
visite.meukow@cdgcognac.com
www.visitemeukow.com

VISITES GUIDÉES

Dégustation
Déjeuner sur réservation

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION